

LES JOURS NOUVEAUX

PAR GERMAINE VERDAT

PHIL



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS. XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 8 pages grand format dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Bernard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danolse.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
Jesé MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIERS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Syloia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 : franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C 92739

Germaine VERDAT

Les Jours nouveaux



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Les jours nouveaux

I

Les cloches de Vézelay sonnaient la chute du soir.

De la terrasse ombragée s'étendant derrière l'église de la Madeleine, la vue pouvait embrasser un paysage accidenté, mais paisible, que le crépuscule masquait d'une brume légère.

Penchée anxieusement sur le trouble de son âme, Anne Le Valdor goûtait mal la sérénité de l'heure.

Dans le bouleversement qui secouait actuellement sa jeune vie, elle perdait le sens réel des choses et ne prenait conscience de la paix qui l'environnait qu'en ce qu'elle contrastait avec son angoisse intime.

Elle soupira et ouvrit le buvard posé sur ses genoux. Entre deux feuillets, elle prit une lettre, commencée quelques semaines auparavant et que, dans l'imprévu des événements survenus, elle n'avait pas achevée.

Comme si elles eussent été écrites par une autre qu'elle-même, elle relut, avec une sorte de stupeur, avec une incrédulité étonnée, ces lignes qu'elle avait tracées insouciamment alors et qui s'estompaient maintenant, semblant perdre leur valeur, non seulement sous l'effet de la nuit approchante, mais encore parce qu'elle les voyait au travers

d'une mentalité nouvelle, qui n'était pas le fruit d'une lente transformation, mais celui d'un changement de vie subit et absolu.

Peu de jours auparavant, c'était bien elle, pourtant, qui avait écrit, dans un élan de sa nature résolue :

Je ne me reconnais plus : au lieu de me trouver sans courage, presque au lendemain de la mort de ma chère mère, je suis portée en avant par une force irrésistible.

Je voudrais avoir à choisir, à me débattre contre un sort ennemi, à surmonter quelque âpre tentation, afin de sentir près de moi, sur moi, le secours de Dieu soutenant mon effort; je désirerais même par instant avoir à conquérir ma part de vie de haute lutte...

Anne soupira derechef et, comme l'ombre se faisait plus épaisse, elle referma son buvard. Sans hâte, elle remonta vers l'église et, poussant la petite porte de côté, elle parut s'abîmer dans une nuit sans limites qui se referma sur elle. Presque à tâtons, elle gagna un banc qu'elle devinait proche, s'agenouilla et, dans une détente subite de ses nerfs surmenés, s'abandonna sans résistance à un état d'esprit plus voisin de la songerie que de la prière.

Dans ce calme bienfaisant, qui lui faisait l'effet d'une heureuse trêve, elle jugeait avec moins de passion, avec une douceur presque attendrie, les événements passés dont elle tirait mieux la leçon profonde.

Page après page, elle feuilletait pensivement le livre des années écoulées.

Longtemps elle avait eu l'impression troublante de n'avoir commencé sa vie que vers sa neuvième année. Elle se revoyait alors, enfant frêle et paisible, jouissant comme un petit animal inconscient de l'existence fruste, mais saine, qu'elle menait aux côtés de sa mère dans le chalet suisse où, souvent,

des touristes séjournaient plus ou moins longtemps, appréciant fort l'hospitalité affable de leur hôtesse et se plaisant à lutiner la fillette brune, aux yeux à la fois peureux et mutins, qu'un mot vif effarouchait, mais qu'un sourire apaisait aussitôt.

Parmi ces voyageurs en quête de beaux sites, plusieurs années de suite était revenue une dame française qu'accompagnait son fils Guy, garçonnet d'une dizaine d'années dont la santé délicate nécessitait des soins incessants et de fréquents séjours à l'air salubre des montagnes.

M^{me} de Ludrel — ainsi se nommait-elle, — dont la froideur distante impressionnait fâcheusement Anne, autorisait cependant le jeune Guy à jouer avec la petite fille, car elle rendait justice à sa discrétion naturelle et à ses gentilles manières.

Aussi, à chaque nouveau revoir, les enfants se retrouvaient-ils avec une joie plus vive.

Puis étaient venues pour la fillette les années de pension. Placée dans un excellent couvent de Genève par sa mère, qui ne paraissait pas entendre les amères railleries de ses voisins, qui lui reprochaient de faire élever sa fille en « demoiselle », elle avait passé là des jours très sereins.

Lorsqu'elle avait quitté, vers sa vingtième année, ce paisible asile où sa nature fine et tendre lui avait attiré bien des sympathies et de véritables amitiés, elle s'était réjouie de revenir auprès de sa mère, dans le chalet de son enfance, où elle comptait mener une vie laborieuse et utile.

Mais une surprise l'attendait. Alors qu'elle exprimait ouvertement son désir de s'initier aux plus humbles travaux ménagers, un refus inattendu s'était opposé à ses projets.

Elle avait dû se contenter de veiller à maintenir une netteté et un ordre parfaits dans sa claire chambrette et s'était efforcée de partager ses trop longs loisirs entre la lecture, la musique — qu'elle

avait beaucoup cultivée au couvent — et quelques ouvrages de couture.

C'était peu pour satisfaire sa jeune activité, et, plus d'une fois, elle avait déploré cette sorte d'inaction qui lui était imposée contre son gré. Les critiques plus ou moins malveillantes, sournoises ou brutales, railleuses ou faussement apitoyées de leurs voisins la lui rendaient plus pesante encore.

L'évident désaccord existant entre sa modeste naissance, l'humble avenir qui lui était sans doute réservé et l'éducation raffinée qu'elle avait reçue, comme aussi l'inutile oisiveté à laquelle elle devait se résigner, lui causaient une sorte de malaise moral. De jugement naturellement droit et bien équilibré, elle s'irritait secrètement de cette position aussi fausse qu'anormale que lui créait la volonté de sa mère.

Elle avait eu la pensée de protester, de réclamer sa part des besognes familiales; mais, chaque fois qu'elle avait abordé résolument cette question, le visage généralement triste et fermé de la vieille paysanne s'était assombri de telle sorte que la jeune fille avait cessé toute insistance, craignant de peiner sa mère dont la santé chancelante avait besoin de grands ménagements et dont l'habituelle mélancolie croissait de jour en jour.

Quatre années avaient passé tant bien que mal ainsi, puis cet été était venu où M^{me} de Ludrel, qui, depuis longtemps, n'avait plus reparu, s'était annoncée pour un court séjour. Elle était arrivée seule, son fils voyageant à l'étranger, et Anne avait regretté l'absence du joyeux Guy qui avait été le compagnon charmant de son enfance.

M^{me} de Ludrel, avec sa froide lucidité, n'avait pas tardé à se rendre compte de la situation particulière de la jeune fille et elle n'avait pas été la dernière à reprocher discrètement à son hôtesse

d'avoir fait donner à son enfant une éducation trop raffinée, qui ne pouvait que lui inspirer des désirs impossibles à réaliser, entraînant inévitablement de vifs regrets dont elle souffrirait plus tard.

A ces critiques, inspirées d'ailleurs par un réel intérêt, la vieille femme avait opposé un mutisme impassible, et M^{me} de Ludrel, considérant qu'après tout ces affaires ne la regardaient pas personnellement, n'avait pas insisté, mais une réserve plus distante, nuancée d'une certaine pitié, avait désormais marqué ses rapports avec Anne, qu'elle voulait maintenir à sa véritable place, tout en reconnaissant cependant son charme très attirant.

La jeune fille, qu'une simplicité et un tact parfaits inspiraient en toute occasion, n'avait pas songé, d'ailleurs, à remarquer cette nouvelle froideur, car un souci sans cesse grandissant l'avait bientôt absorbée complètement.

Il était devenu évident, même à son inexpérience, que les forces de sa mère, qui, depuis de longues années, souffrait de pénibles crises cardiaques, déclinaient rapidement et elle n'avait pu s'illusionner davantage sur les symptômes inquiétants qui annonçaient une fin prochaine, ne laissant même plus l'espoir d'une amélioration possible.

Avec un inlassable dévouement Anne avait prodigué à la malade les soins les plus tendres, soutenue par les conseils expérimentés de M^{me} de Ludrel qui, touchée par la grande détresse de la jeune fille, avait rejeté toute contrainte glacée.

Un jour où cette dernière avait dû s'absenter quelques heures, sa mère avait appelé auprès d'elle, avec une sorte de hâte fébrile, celle qui, dans ces heures d'épreuve, avait su se montrer une sûre et compatissante amie et l'avait suppliée de l'écouter un instant.

Ce suprême entretien avait duré très longtemps, trop longtemps même pour la faiblesse de la malade,

mais ni celle-ci ni son interlocutrice, qui semblait fort troublée, n'avaient songé à l'abrégé.

Lorsque Anne était rentrée, son attention avait été immédiatement attirée par la grande pâleur de sa mère, ce qui l'avait empêchée de remarquer quel amollissement subit détendait les traits rigides de M^{me} de Ludrel, non plus que la douceur presque maternelle avec laquelle elle lui disait :

— Ma chère enfant, je crois qu'il serait temps de prévenir un prêtre.

Il était temps en effet... L'agonie avait été brève et la jeune fille, désespérée, n'avait pu recueillir, comme dernier adieu, sur les lèvres de la mourante, que ces mots, articulés avec effort :

— Tu ne m'en voudras pas trop,... ma petite,... tu songeras à moi... quelquefois... Je t'ai bien... aimée...

Toute à sa douleur, elle n'avait pas été frappée par l'accent à la fois humble et angoissé de ces paroles, dont le sens caché devait lui être bientôt révélé.

Quelques semaines avaient passé sur sa lourde peine et, ainsi qu'elle l'écrivait alors à l'une de ses maîtresses préférées du couvent où elle avait été élevée, elle s'étonnait de se sentir encore impatiente de vivre, comme si aucun ressort essentiel n'eût été atteint en elle par son malheur, cependant si récent.

M^{me} de Ludrel, qui n'avait pas encore quitté le chalet, l'encourageait fortement d'ailleurs à se reprendre et à ne pas se laisser trop complètement abattre.

Puis un jour, entraînant la jeune fille dans sa chambre, la mère de Guy, à sa manière brève et précise, lui avait fait un récit, un étrange récit qu'Anne avait écouté avec un intérêt incrédule. Les mots surprenants, qui, croyait-elle, s'enfuiraient sans plus laisser de trace, emportés au rythme lé-

ger du coucou scandant l'heure dans sa cage sculptée, lui semblaient à la fois lointains et familiers.

Ils parlaient d'une enfant qu'elle avait dû connaître jadis, d'une petite fille de huit ans que la guerre avait tragiquement séparée des siens.

Cette petite fille, qui venait de rendre visite à une parente âgée — sa marraine — demeurant alors en Belgique, regagnait, sous la garde d'une servante de confiance, la France où l'attendait sa famille, lorsque l'ouragan sanglant d'août 1914 s'était abattu sur le paisible pays.

Bientôt, tout transport régulier ayant été supprimé, du moins pour les civils, la vieille femme et l'enfant, emportés par la tourmente, avaient connu les heures effroyables de la fuite éperdue au travers des campagnes dévastées, poursuivies par la rude et sinistre voix du canon.

Un soir, accablées de fatigue, elles s'étaient réfugiées dans une maisonnette abandonnée; un combat acharné se livrait non loin de là, elles le savaient, mais le grand épuisement de la fillette leur avait interdit de poursuivre leur marche à l'exemple de leurs compagnons de misère.

Dans leur précaire abri, elles avaient été rejointes, quelques heures plus tard, par une paysanne belge qui fuyait, elle aussi, avec sa fille qui avait à peu près l'âge de la petite Française. Une rapide intimité, née de la communauté de malheur, s'était vite établie entre les pauvres femmes qui s'étaient senties moins isolées. Un instant les deux enfants étaient demeurées seules ensemble, l'une de leurs gardiennes s'étant aventurée au dehors pour se rendre compte si elle ne trouverait pas aux environs un asile un peu plus sûr pour la nuit et l'autre s'étant glissée dans le jardinet à demi sac-cagé qui entourait la cabane, dans l'espoir d'y découvrir quelques légumes pour le repas du soir.

Entraînée par ses recherches aux alentours, la

paysanne belge s'était beaucoup éloignée et il lui avait fallu près d'une heure pour regagner la maisonnette, ou du moins la place qu'elle occupait auparavant, car toit et murailles n'étaient plus qu'un amas de décombres. Le sol était profondément labouré; des arbustes arrachés gisaient pêle-mêle avec des pierres et des débris de toutes sortes.

Durant l'absence de la pauvre mère, la mort était passée et — triste confirmation de son cruel malheur — elle avait aperçu soudain, entre deux pierres, un lambeau de toile bleue, pauvre lambeau de cette robe qu'elle avait confectionnée elle-même pour son enfant.

Longtemps elle était demeurée immobile, sans larmes, comme hébétée, puis un instinct tout animal de conservation l'avait poussée à quitter ces lieux d'horreur où elle laissait le corps déchiré de celle qui avait été sa blonde et rieuse petite fille.

Le combat semblant se rapprocher d'instant en instant, comme une bête traquée elle s'était enfuie à travers champs; mais à ses pieds, tout à coup, elle avait vu, toute menue et pitoyable, une fillette blessée qui s'agitait en gémissant.

C'était la petite Française qu'elle croyait ensevelie, elle aussi, sous les décombres de la mesure.

Elle devina aisément que l'enfant, effrayée sans doute par le fracas de la bataille, s'était sauvée au hasard, avant l'éclatement foudroyant de l'obus, qui avait littéralement pulvérisé l'abri qu'elle occupait un instant plus tôt. Elle avait échappé ainsi à une mort affreuse, mais, en s'enfuyant, elle avait buté contre une racine qu'elle n'avait pas aperçue et s'était rudement abattue sur le sol. Son front ayant porté sur une pierre aiguë, elle était demeurée étendue là sans connaissance.

Un moment, la pauvre femme l'avait considérée en silence, puis quelque chose en son cœur maternel, qui saignait douloureusement, s'était ému sou-

dain et, obéissant à une impulsion presque irraisonnée, elle avait refermé les bras, ses bras qui n'étreindraient jamais plus son enfant, sur la petite inconnue qui, plaintivement, murmurait : « Maman !... »

Pour elle, se faisant habile, prudente, rusée, elle était parvenue, à travers mille dangers, à gagner la Suisse et, une fois en sûreté sur cette terre accueillante, elle s'était lentement reprise.

A l'espèce d'engourdissement moral qui avait suivi la nuit tragique et ne laissait place qu'au souci matériel le plus pressant avait succédé une période de souffrance aiguë, qui l'eût sans doute brisée, si l'enfant qu'elle avait recueillie ne s'était trouvée là encore une fois pour la sauver du désespoir.

Ce rôle bienfaisant, elle l'avait joué sans s'en rendre compte, la pauvrete qui se débattait contre les fantômes d'un délire tenace. Les événements terribles auxquels elle avait été mêlée, son effroi, sa chute aussi, avaient eu raison de cet organisme encore fragile et une ombre funèbre s'était étendue sur le cerveau enfantin.

Heure par heure, avec un admirable dévouement, comme s'il se fût agi de sa chère petite fille, la brave femme avait disputé à la mort celle qu'elle aimait déjà, parce qu'elle l'avait sauvée et que les soins qu'elle lui prodiguait lui donnaient l'illusion de cette maternité qu'elle ne connaîtrait plus.

Mais c'était surtout lorsque la fillette, enfin convalescente, s'était révélée simple et puérile comme un bébé, qu'il avait fallu lui apprendre de nouveau à parler, à marcher, réveiller son esprit engourdi, solliciter ses impressions vagues encore, que sa protectrice avait cru savourer de nouveau la douceur d'être mère.

Elle s'y était plu de telle sorte que, bientôt, elle avait accueilli comme très naturelle la pensée de

conserver auprès d'elle la petite étrangère dont elle ne connaissait ni le lieu de naissance ni la famille et qui la nommait si gentiment : « Maman », aucun souvenir de son court passé n'ayant résisté à la rude secousse qu'elle avait subie.

Par instant, cependant, la vision subite d'une mère pleurant auprès d'un petit lit vide jetait son trouble dans le cœur de la paysanne, mais elle ne s'y attardait pas et la chassait même en se répétant une fois de plus qu'elle ne pouvait vraiment pas retrouver, sans aucun indice précis, la famille de sa fille adoptive, qui n'était d'ailleurs pas à plaindre, car elle s'évertuait à lui procurer la vie la plus facile et la plus douce.

Elle n'était pas dans la misère, loin de là : en quittant sa paisible ferme, elle avait emporté une somme importante — provenant d'un petit héritage — qui lui avait permis d'acheter un chalet en Suisse, dans une région particulièrement fréquentée par les touristes, et, comme elle était, en outre, une ménagère économe et fort experte, elle n'avait pas tardé à accroître ses modestes revenus.

Elle avait pu ainsi faire donner à sa protégée une éducation en rapport avec sa naissance supposée, car quelques mots échappés à la vieille servante qui accompagnait l'enfant lui avaient laissé à penser que cette dernière était de bonne famille. Ainsi donc sa mère adoptive avait cru imposer silence à tous ses scrupules, mais le calme factice en lequel elle s'efforçait de se maintenir n'avait duré qu'un temps. Un jour elle avait retrouvé au fond d'une armoire le petit manteau que la fillette portait durant sa fuite tragique; machinalement elle l'avait déplié et, à sa vive surprise, avait découvert dans une poche intérieure une lettre qui avait échappé à ses premières recherches.

Cette lettre qui devait lui causer de brûlantes larmes, elle l'avait lue et relue jusqu'à la savoir

par cœur; cette lettre, écrite par la vraie mère de sa « fille », était signée d'un nom et portait un cachet de poste qui eussent rendu toute recherche facile; cette lettre, elle l'avait cachée et n'en avait parlé à personne. N'avait-elle pas, à force de soins, de sacrifices et de tendresse, mérité de garder « son » enfant?... N'avait-elle pas fait pour elle plus que la plus vigilante des mères?...

Mais, de ce jour, elle n'avait plus connu ni repos ni joie; elle n'avait pas plus osé jouir de l'affection et des caresses de sa fille adoptive que d'un bien volé; une tristesse profonde l'avait minée, le malaise imprécis qui l'avait souvent tourmentée jusqu'alors était devenu lancinant comme un remords.

Pourtant, jusqu'au bout, elle avait résisté, n'ayant pas le courage de se priver volontairement de sa seule joie; mais, quand elle avait senti sa fin proche, lorsque à la lumière de l'au-delà elle avait jugé ses actes passés, elle avait compris soudain toute la gravité de son coupable silence.

Elle avait écrit et signé une déclaration circonstanciée, y avait joint la lettre révélatrice et avait remis ces précieux documents à la seule personne qui pouvait alors lui venir en aide, la suppliant de tout mettre en œuvre, après sa mort, pour rendre la jeune fille à sa véritable famille.

... Après ce poignant récit, M^{me} de Ludrel s'était tue et Anne, comme malgré elle, avait questionné alors :

— Mais cette enfant,... comment se nommait-elle?...

Sa voix même l'avait étonnée, tant elle était changée et sans timbre, semblant venir de très loin.

La mère de Guy, avec une lenteur voulue, avait répliqué :

— Elle se nommait... Anne Le Valdor!...

Un cri inconscient, spontané, avait échappé à la jeune fille :

— Anne Le Valdor?... mais c'est moi!...

Puis, avec une stupeur incrédule, elle avait ajouté :

— Pourquoi ai-je dit ceci?... Non, ce n'est pas moi!... Je me nomme bien Anne, mais....

— Anne Le Valdor, c'est vous, mon enfant..., avait repris fortement la vieille dame, et, bientôt, je l'espère, nous aurons retrouvé votre famille.

Anne avait alors pressé son front de ses deux mains, comme pour étreindre sa pensée rebelle, et, durant un instant, un océan tumultueux de sentiments contradictoires avait assailli son cœur : doute, crainte, regrets, rancune, sur lesquels une joie, encore indécise, jetait un furtif rayon.

Les dernières paroles de sa mère adoptive lui étaient revenues : « Tu ne m'en voudras pas trop, ma petite,... tu songeras quelquefois à moi... Je t'ai bien aimée... » et le ressentiment qui l'avait soulevée soudain, contre celle qui l'avait sciemment retenue loin des siens, s'était dissipé sans retour.

Comme elle l'avait aimée en effet : elle l'avait sauvée, soignée, élevée, chérie et, cependant, elle ne lui devait rien ; l'enfant de sa chair dormait loin de là son sommeil éternel.

... Depuis lors, des jours et des semaines avaient passé ; M^{me} de Ludrel avait emmené avec elle la jeune fille, à laquelle elle s'intéressait vivement, bien qu'à sa manière froide et peu expansive. Comme chaque été, elle était venue s'installer pour un mois ou deux dans une petite propriété qu'elle possédait à Vézelay et, de là, poursuivait activement par écrit les recherches concernant la famille d'Anne.

Celle-ci attendait avec une impatience presque craintive que son sort se décidât ; le choc subi au moment de la surprenante révélation avait éveillé

d'une longue léthargie un monde de souvenirs qui, par subites bouffées, lui remontaient au cœur.

Elle vibrait et souffrait tour à tour, son angoisse prenait mille formes et sa joie incertaine lui faisait mal. Le soir, seulement, à cette heure tardive, dans l'ombre où semblaient veiller les fantômes des moines de jadis, elle goûtait un peu de calme à venir apporter à Dieu son tourment.

Les voûtes immenses lui versaient une paix bien-faisante et, sans effort, ses lèvres murmuraient des mots confiants et sincères, disant à Celui qu'aucune de nos détresses ne laisse insensible :

— Mon Dieu, donnez-moi de voir clair,... donnez-moi de suivre la route, que Vous me tracez vous-même, avec un cœur simple, avec un cœur d'enfant...

II

Devant le miroir de sa chambre, Anne lissait distraitement ses cheveux noirs, dont la lourde masse se moirait, au soleil, de reflets bleutés.

Avec des gestes semblables à ceux de chaque jour elle les relevait et les tordait; cependant, il lui paraissait se créer soudain une physionomie nouvelle, entrevue autrefois, dans ce passé qu'elle interrogeait sans cesse avec une curiosité inquiète, s'efforçant de rejeter le voile imprécis qui lui en dérobaient encore tant de détails précieux.

Sur son enfance oubliée, elle avait vu certainement se pencher un visage de femme dont le sien était l'image fidèle, un visage clair aux yeux pensifs tel que celui qu'elle considérait songeusement

dans l'insensible miroir. Ce teint mat, ces cheveux sombres aux larges ondes, ces yeux d'un bleu profond, lui avaient été familiers, avant qu'elle prît conscience de sa propre physionomie.

C'était par leurs imperfections mêmes que ses traits plaisaient davantage : elle s'en rendait compte impartialement, comme s'il se fût agi d'une autre qu'elle-même.

Cet ovale très pur, à s'allonger un peu trop, gagnait en finesse ; ce teint, d'une matité qui s'animait rarement, ne faisait que mieux ressortir le ton rare et chaud des yeux, et la bouche, un peu grande, découvrait l'alignement irréprochable des dents menues dans un sourire d'un charme irrésistible. Une vie ardente, bien que contenue, animait ce visage juvénile.

En résumé, Anne était mieux que jolie : elle plaisait, et cela autant par la grâce simple de ses moindres attitudes que par l'extrême distinction de toute sa personne.

Comme en songe, la jeune fille avait séparé ses cheveux, et, maintenant, ils se massaient derrière ses oreilles en petites boucles naturelles. Cette coiffure, qui avait quelque chose de vieillot, accentuait pour elle la ressemblance dont elle avait eu, ce matin, la brusque révélation.

Ainsi lui était apparue, écartant soudain les brumes de ses souvenirs encore incertains, la physionomie pensive et tendre de celle qui avait été la chère, l'unique gardienne de ses huit premières années.

— Maman..., murmura très bas Anne, avec une ferveur attendrie. Oui, « maman » qui avait écrit à sa petite fille absente la lettre jolie, tant de fois relue déjà ; « maman » qui l'attendait sans doute là-bas dans la vieille maison bourguignonne, à peine évoquée au passage par quelques mots et dont la jeune fille essayait en vain de retrouver

l'aspect familial, afin de donner un cadre aux réminiscences éparses qu'elle cherchait à grouper.

Puis d'autres noms lui montaient aux lèvres : Papa, Michel, Isa, les jumeaux... De tous il était parlé dans la lettre de « maman », mais c'était avec une inégale netteté que ces différentes figures surgissaient pour Anne du brouillard irritant contre lequel elle se débattait, impuissante.

Enfin bientôt elle saurait : aujourd'hui peut-être, tout à l'heure, lui arriverait l'appel si impatiemment attendu des siens qui devaient éprouver une hâte égale à la sienne de réparer les longues années d'éloignement.

Les premières démarches de M^{me} de Ludrel lui avaient acquis cette conviction que, dans une propriété des environs de C... — le Vilaret — demeurerait en effet une famille Le Valdor, qui avait perdu une fillette de huit ans, disparue tragiquement en Belgique, au début de la Grande Guerre, sans que ses parents aient jamais pu retrouver sa trace.

S'adressant alors au curé qui, lui avait-on dit, desservait depuis plus de vingt ans la paroisse dont dépendait le Vilaret, la mère de Guy l'avait mis au courant des derniers faits survenus et, en lui fournissant tous les documents nécessaires, l'avait prié de prévenir la famille d'Anne avec tous les ménagements désirables.

Une brève réponse du prêtre l'avait informée que, dès le retour de M. Le Valdor, absent de chez lui pour quelques semaines, il lui transmettrait les renseignements reçus — lesquels, à son avis, ne laissaient point de doutes sur l'identité d'Anne Le Valdor — et qu'il prendrait alors les décisions nécessaires.

Depuis, rien de nouveau n'était arrivé, et Anne, par instant, s'angoissait, craignant que ceux vers

lesquels la portait déjà tout l'élan de son cœur n'accueillissent son retour qu'à contre-cœur, comme celui d'une étrangère, presque d'une intruse.

Ils ne savaient rien d'elle, en effet : ne pouvaient-ils pas redouter qu'elle ne fût bien peu leur, l'enfant dont la première formation leur avait échappé et qui était devenue jeune fille loin d'eux?...

Pour se rassurer, une fois de plus, ce matin-là, Anne reprit la lettre, la douce lettre maternelle, dont une très exacte épreuve photographique avait été envoyée par les soins de M^{me} de Ludrel au prêtre chargé de remettre les preuves irrécusables de l'identité de la jeune fille à ses parents.

Les lignes si pleines de tendresse avaient toujours le don d'apaiser les incertitudes et les craintes d'Anne qui se surprenait à répéter après elles :

— Bientôt, bientôt, nous nous retrouverons et comme nous serons contentes toutes deux...

Bientôt!... Seize années avaient passé, creusant entre la mère et l'enfant l'inévitable abîme des jours différents, vécus dans l'ignorance de leur sort réciproque.

Mais comme elles sauraient le combler sans tarder l'une et l'autre! Pourquoi fallait-il autant attendre l'instant heureux de la réunion?... Et, en l'absence de son père, sa mère ne pouvait-elle être prévenue avec ménagement?... Sa mère, qui n'hésiterait certes pas à lui ouvrir les bras.

Pourquoi?... Pourquoi?... Lasse d'interroger en vain son sort, Anne replia le précieux feuillet et prêta l'oreille au va-et-vient qui, depuis un instant, emplissait la maison.

Les échos d'une voix claire et nonchalante montèrent jusqu'à elle; un frémissement joyeux courut sur ses traits, les animant soudain d'une fugitive allégresse : Guy venait d'arriver, Guy, le compagnon malicieux et tendre des étés de son enfance.

La veille, une dépêche du jeune homme avait annoncé son arrivée; il ne devait, d'ailleurs, consacrer que peu d'heures à sa mère, comptant repartir le soir même pour l'Espagne, qu'il projetait de visiter avec l'un de ses amis.

Sans hâte, afin de laisser la mère et le fils jouir seul à seul des premiers épanchements du revoir, Anne termina quelques menus arrangements dans sa chambre, puis, avec une impatience joyeuse qu'elle ne raisonnait même pas, elle descendit et gagna l'étroite et longue pièce du rez-de-chaussée dont M^{me} de Ludrel avait fait son petit salon.

La porte était entr'ouverte, et, en approchant, la jeune fille entendit distinctement la vieille dame prononcer d'un ton apitoyé :

— Pauvre petite! Comment lui apprendre?... Elle qui se réjouissait tant à la pensée de la retrouver bientôt...

Anne s'arrêta quelques secondes; comme malgré elle, ses lèvres tremblantes murmurèrent la phrase de la lettre, qui berçait si doucement ses rêves de tendresse : « Bientôt, bientôt, nous nous retrouverons et comme nous serons heureuses toutes deux!... »

Mon Dieu! ils étaient presque semblables, les mots qu'elle venait de surprendre, et, cependant, leur sens, qu'elle s'efforçait de ne pas comprendre, lui semblait redoutable.

« Pauvre petite!... » avait-on dit. Se pourrait-il vraiment que ce ne fût pas d'elle que l'on parlât?...

D'un pas incertain elle avança, poussa la porte et parut sur le seuil, si pâle déjà que ceux qui la virent entrer crurent qu'elle savait tout.

— Oh! ma chère enfant, vous avez donc entendu?... s'exclama d'un accent de sincère regret M^{me} de Ludrel qui ajouta bientôt, jugeant préférable, dans sa sollicitude un peu rude, de faire

épuiser en un instant à la jeune fille toute l'amertume de la pénible révélation qui allait l'atteindre dans ses plus doux espoirs :

— Voici d'ailleurs la lettre de votre belle-mère qui...

Anne n'en entendit pas davantage : sa belle-mère... Était-ce donc ainsi qu'elle devait apprendre qu'elle n'avait plus de mère?...

Elle ne vit même pas la main que lui tendait Guy, dans un geste spontané de compassion. Comme à travers un brouillard elle lut quelques lignes — trop révélatrices, hélas ! — de la lettre que venait de lui remettre M^{me} de Ludrel.

Cette dernière, devinant aisément la détresse morale de la pauvre enfant, hasarda quelques mots de consolation, mais sa froideur naturelle l'empêchait de trouver les seules paroles qui eussent pu être un réconfort à cette âpre douleur, et, pour fuir des exhortations à la résignation qui lui paraissaient presque une offense en cet instant, Anne, murmurant une vague excuse, regagna rapidement sa chambre que, peu de minutes auparavant, elle avait quittée si allégrement.

Pauvre cœur humain, dont la fragile sécurité est sans cesse menacée par l'heure qui vient, quand elle a été épargnée par celle qui s'en va !...

La jeune fille ne se sentait pas encore souffrir, du moins elle ne mettait point de nom à sa souffrance ; seulement, tout, autour d'elle, lui semblait sombre et hostile. Elle croyait perdre pied, s'enfoncer, solitaire et sans secours, dans un flot brutal qui la roulait et la meurtrissait sans répit.

Nul ne se trouverait donc là pour lui tendre les bras et lui dire : « Pleure ! je te comprends !... » Non, on lui conseillait de ne pas se laisser abattre, de se résigner, ... pourquoi pas déjà d'oublier?...

Rendue injuste par la véhémence même de son chagrin, elle méconnaissait pour un temps la

bonne volonté, cependant réelle, de ceux qu'affectait sincèrement la peine qui la frappait.

Un élan la jeta soudain vers la lettre bien-aimée qui avait rendu si douces les heures d'attente des jours précédents et qui lui demeurerait comme le testament d'amour de la mère disparue. Elle la prit comme de coutume, mais, pour la première fois, elle n'osa pas l'ouvrir : sa douleur lui fit peur.

Jamais elle n'avait tant souffert durant la période, cependant si pénible, qui avait suivi la mort de celle que, pendant seize années, elle avait nommée : « maman ».

A l'intensité de sa détresse actuelle, elle prenait soudain conscience des espoirs qu'elle avait fondés en la réunion prochaine, elle mesurait mieux l'élan qui l'avait portée invinciblement vers cette tendresse unique que nulle autre ne pourrait remplacer pour elle désormais.

Il lui restait un père, des frères, des sœurs... Elle s'efforçait d'y songer, afin de mêler une douceur à sa peine, et, pourtant, elle demeurait inconsolée.

Mais, énergique par nature et soutenue par l'éducation fortement chrétienne qu'elle avait reçue, elle ne pouvait longtemps souffrir comme ceux qui n'ont point d'espérance. Aux pieds de Celui qui s'est fait homme et a voulu vivre de notre vie pour nous paraître plus proche et plus prêt à se pencher sur nos misères, le sens divin de sa douleur la pénétra peu à peu.

Avec ce cœur d'enfant, qu'elle implorait de Lui la veille encore, elle lui apporta simplement sa détresse et, près de Lui, elle eut tout à coup l'impression réconfortante de communiquer, en un mystérieux et doux colloque, avec l'âme chère qui lui semblait moins lointaine.

... Tandis qu'Anne s'acheminait lentement vers un apaisement, conquis au prix d'un dur effort, en

bas, M^{me} de Ludrel et son fils s'entretenaient à demi-voix.

Dans toute la robuste insouciance d'une jeunesse vigoureuse, qui avait bien vaincu les menaces d'une enfance malade, Guy ne pouvait s'attrister longtemps et, déjà, il parlait de ses voyages, rejetant volontairement au second plan tout sujet de conversation trop mélancolique.

Ce beau garçon svelte et blond, trop intelligent pour être fat, mais bien conscient de sa réelle séduction, abordait la vie comme une fête incessante, d'un pas de conquérant; le mot de « plaisir » avait, pour lui, un sens bien plus complet que celui de « devoir » et il abusait quelque peu des riches facultés qu'il avait reçues en partage.

Dernier enfant d'une mère cependant rigide, mais qui avait perdu trois fils en bas âge, il avait grandi environné des adulations et des gâteries de chacun. De la meilleure foi du monde, il s'était donc accoutumé à beaucoup recevoir, ne donnant en retour que lorsque cela ne le gênait pas. Le cœur était bon, mais engourdi par cette éducation trop complaisante, et Guy de Ludrel n'était, en résumé, qu'un charmant égoïste qui, cependant, sous une direction sûre et ferme, eût pu devenir un homme utile, alors qu'à vingt-six ans il n'avait encore suivi que sa propre fantaisie.

Après un bref silence, il venait de déclarer tout à coup :

— Savez-vous, mère, qu'elle est délicieuse, cette petite Anne?...

— Et si attachante — ajouta la vieille dame avec une chaleur assez rare chez elle, — si reconnaissante des quelques services que j'ai été heureuse de lui rendre!...

Guy demeura encore quelques minutes songeur, puis conclut, avec un geste léger et satisfait :

— Il ne me déplairait pas, pour ma part, que

cette charmante Anne crût nous devoir quelque reconnaissance.

Un rapide sourire adoucit les traits froids de M^{me} de Ludrel.

— Grand fou !... dit-elle seulement, d'un ton d'indulgente gronderie.

III

C'était avec le regard aigu et presque attendri qui précède les départs qu'Anne considérait tout ce qui l'environnait. En ce pays charmant où elle avait vécu des heures inoubliables par la somme d'espoirs, d'angoisses et de souffrances qu'elles lui avaient apportée, chaque chose lui semblait particulièrement attachante.

Comme l'on prolonge les adieux à un ami très cher, elle voulait revoir encore ses endroits de prédilection : cette ruelle étroite aux vertes échappées, le puits carré de la petite place, tel jardinet où croissaient des fleurs simples aux allures vieillottes, parmi des pierres merveilleusement sculptées, chapiteaux brisés et fragments de bas-reliefs, accumulés là sans ordre et sans raison.

Une dernière fois elle glissa un regard curieux par le soupirail sombre d'une cave où l'on distinguait encore vaguement des arcades et des colonnes : derniers vestiges de la vie souterraine du vieux Vézelay.

Mais là où elle s'attardait, comme si elle ne pouvait se décider à s'éloigner, c'était sur l'esplanade où, tant de fois, elle était venue chercher la soli-

tude et le silence que réclament avidement les cœurs qui rêvent ou qui souffrent, silence et solitude relatifs d'ailleurs, car, autour d'elle, la vie suivait son cours : des enfants riaient en se poursuivant, tandis que leurs parents, quittant les jardins en bordure de l'esplanade, venaient s'étendre à l'ombre sur de rustiques chaises longues et se délassaient en de calmes causeries ; mais cette animation anonyme ne la troublait pas et, environnée par elle, elle se sentait pourtant isolée suffisamment pour suivre en paix la chaîne ininterrompue de ses pensées.

Là, elle avait eu le courage de lire enfin jusqu'au bout la lettre de sa belle-mère : quelques lignes pleines de cœur où cette dernière remerciait M^{me} de Ludrel de la sollicitude dont elle avait entouré la jeune fille solitaire et lui parlait de l'impatience avec laquelle Anne était attendue parmi les siens.

Elle ajoutait que, dès son retour, son mari tiendrait à exprimer lui-même sa reconnaissance à la protectrice de sa fille et viendrait chercher celle-ci pour la ramener au foyer familial. On avait attendu un peu pour le mettre au courant de l'heureux événement, disait-elle, car il avait été si éprouvé déjà durant ces dernières années que l'on avait craint jusqu'alors de lui causer, sans assez de certitude, une trop forte émotion, qui aurait pu lui être funeste.

Mais, maintenant que tous les doutes étaient levés, il serait immédiatement prévenu et ce grand bonheur ne pourrait que combattre heureusement la tenace mélancolie en laquelle il s'enfermait depuis ses récents chagrins.

C'était en déplorant, par quelques mots d'une simple et sincère émotion, que la mère d'Anne — qui avait été sa meilleure amie — ne fût plus là pour accueillir à son arrivée son enfant retrouvée, que M^{me} Le Valdor terminait cette brève missive,

dont aucune expression, peu choisie ou maladroite, ne pouvait froisser la jeune fille.

La première amertume passée, celle-ci d'ailleurs n'entretenait aucun sentiment d'animosité contre sa belle-mère, qui n'était pas responsable des faits inévitables : elle s'en détournait seulement avec un détachement lassé, ne mettant point en elle d'espoir, s'absorbant uniquement dans les regrets douloureux de ce qui aurait pu être et se pénétrant de tout l'âpre désenchantement du triste « jamais plus ».

Mais, comme un baume à son inconsolable douleur, était venu enfin l'affectueux appel de son père. C'était là aussi, dans son coin de prédilection de la terrasse ombragée, auprès du mur d'appui d'où elle pouvait embrasser le paysage admirable qui se déployait à ses pieds, qu'elle avait emporté jalousement, comme un trésor, cette lettre tant attendue.

Une douceur l'avait saisie à se sentir désirée. Son père lui parlait peu du passé dont il semblait redouter les ombres tristes, mais beaucoup de l'avenir qui, espérait-il, leur réserverait d'intimes joies.

Tu ne t'étonneras pas, ma grande fille, ajoutait-il, et tu ne douteras pas de la hâte que j'éprouve à te sentir près de moi, si je ne puis aller te chercher avant quelques jours, peut-être une semaine. Je suis maire de notre petite commune et de graves questions à régler m'obligent, bien à regret, à remettre mon voyage. Mais, dès que je serai libre, je partirai pour Vézelay, te retrouver, mon enfant, et remercier, tu peux deviner avec quelle gratitude, celle qui te fut si secourable et à laquelle nous devons en partie notre réunion.

Anne avait éprouvé une vive déception à la pensée des longues heures qui la séparaient encore du retour passionnément désiré.

Un soir où une véritable nostalgie de son home retrouvé l'avait plus spécialement étreinte, un désir subit lui était venu.

Non loin d'elle, deux jeunes filles, amicalement enlacées, fredonnaient légèrement quelques phrases de *Werther*, qu'elle aussi avait chantées plus d'une fois, alors qu'elle passait de longs instants à l'excellent piano dont sa mère adoptive lui avait fait présent pour son vingtième anniversaire, ce qui, naturellement, avait attiré les amères critiques de leurs voisins, trop soucieux de leurs faits et gestes :

Bien loin de lui garder quelque ressentiment,
Au seul bruit de ses pas tressaille la demeure
Et le père, joyeux, l'embrasse longuement.
Lorsque l'enfant revient d'un voyage avant l'heure,

Elle connaissait bien ces paroles et, cependant, il lui avait paru tout à coup qu'elles frappaient ses oreilles pour la première fois. Ne pouvait-elle se les appliquer avec un singulier à-propos?... Puisque son père n'était pas libre de venir immédiatement la chercher, n'était-il pas juste qu'elle allât à lui sans attendre et n'en serait-il pas heureux lui-même?...

M^{me} de Ludrel, à laquelle elle avait fait part de son projet, l'avait tout d'abord combattu, trouvant ce départ quelque peu précipité, mais, devant l'insistance de la jeune fille, elle avait cédé, tout en s'avouant que sa solitude lui semblerait bien mélancolique, lorsque sa charmante petite compagne l'aurait quittée.

Anne avait renouvelé, avec tout son cœur, ses remerciements à sa vieille amie, lui faisant promettre de venir prochainement au Vilaret, où son père serait trop heureux de lui exprimer de vive voix sa reconnaissance, puisque l'arrivée inopinée de sa fille rendrait inutile son voyage à Vézelay.

Et, tenant à consacrer à la mère de Guy les der-

nières heures qui précéderaient son départ le lendemain matin, elle avait profité de ce dernier après-midi pour faire ses adieux au petit pays pittoresque et attachant qu'elle ne reverrait peut-être pas de longtemps.

Une fois encore elle s'agenouilla dans la nef immense où, si souvent, elle était venue chercher l'apaisement et le réconfort divin. Dans cette atmosphère mystique, spéciale aux très vieux sanctuaires où, durant les siècles écoulés, tant d'âmes ont prié et se sont déchargées de leur fardeau aux pieds du Dieu secourable, il lui semblait vivre, presque au seuil de son départ, quelque solitaire et pieuse veillée d'armes d'où elle sortirait plus forte et plus sereine pour affronter l'avenir inconnu qui s'ouvrait devant elle.

... L'heure de la séparation vint rapidement ensuite. Ce fut avec un réel serrement de cœur que la jeune fille prit congé de la vieille dame, dont la froideur l'avait parfois rebutée, mais qui lui avait montré depuis deux mois une indéniable bonté.

Dans l'autobus qui, à grand bruit de ferraille et aussi inconfortablement que possible, faisait le service entre Vézelay et Avallon, Anne, la vaillante, se prit à désirer enfantinement que quelque chose survînt qui retardât son voyage.

Il lui semblait que, là-bas, tout en haut, elle avait laissé la paix et que, maintenant, elle se plongeait à chaque pas un peu plus dans le trouble et le sort incertain des combats.

Elle se surprenait à envier la solitude de M^{me} de Ludrel qui, dans sa calme demeure de la place, à quelques pas de la Madeleine, poursuivrait une existence sans secousses, jusqu'au jour où Guy viendrait la rejoindre à son retour d'Espagne.

Tous les détails de son voyage avaient été minutieusement arrêtés par M^{me} de Ludrel qui ne lais-

sait jamais rien au hasard : elle n'avait donc aucun souci de ce côté-là.

Elle s'attacha, pour se distraire, à regarder très attentivement les différents pays qu'elle traversait, et lorsque, après avoir attendu quelques heures à Avallon, elle partit définitivement pour sa dernière étape, son attention se fit plus aiguë encore. Elle s'efforçait de retrouver quelques détails oubliés, de puiser dans son passé endormi des indications plus ou moins précises, qui pussent lui rendre familiers ces lieux si proches de son pays natal, que sans doute ses yeux de fillette avaient plus d'une fois contemplés.

Mais, si une enfant de huit ans remarque une foule de menues choses qui échappent à des observateurs plus avisés, du moins ni les vues d'ensemble ni les détails précis ne se gravent dans son jeune cerveau.

Lasse de poursuivre en vain des souvenirs trop vagues, qui la fuyaient, Anne, laissant à l'avenir le soin de réveiller tout à fait les images éparses et confuses qu'elle était encore impuissante à coordonner, se plut à se figurer à l'avance l'étonnement qu'allait causer aux siens son arrivée inattendue, car elle avait voulu les surprendre complètement et ne s'était pas annoncée.

M^{me} de Ludrel avait jugé ce souci de mystère bien enfantin, mais, la jeune fille y tenant, elle l'avait laissée libre d'agir à sa guise.

La petite station qui dessert le Vilaret était proche; avec une émotion qui la pâlassait et faisait frémir son expressif visage, Anne réunit ses valises, puis se pencha à la portière pour emplir déjà son regard d'une première vision de ce pays qui était le sien.

A peine le train eut-il stoppé qu'elle bondit légèrement sur le trottoir sablé, cherchant des yeux quelque carriole qui pût lui transporter ses ba-

gages jusqu'au Vilaret. Ne fallait-il pas d'ailleurs qu'elle se fit renseigner sur le plus court chemin à prendre pour y parvenir?

Le quai était presque désert; à l'autre extrémité seulement un homme de haute et maigre stature s'entretenait avec l'unique employé de cette gare sans importance.

Ce dernier semblait prodiguer à son interlocuteur de verbeuses explications, concernant sans doute un colis plutôt détérioré qu'il venait de lui délivrer, et, comme la jeune fille approchait, elle entendit distinctement ces mots :

— Sûr, m'sieur Le Valdor, que vot' envoyant avait mal ficelé vot' colis, vu que j'l'ons soigné comme si qu'il serait à moi.

Le savoureux langage du brave homme ne fit même pas sourire Anne; un seul mot l'avait frappée : « M. Le Valdor... » Son père était donc devant elle,... il ne se doutait de rien : n'allait-elle pas le surprendre trop vivement, lui faire du mal?...

Elle hésitait maintenant, son cœur battait à grands coups qui l'oppressaient péniblement.

L'employé était rentré dans la minuscule salle d'attente; M. Le Valdor, se détournant, allait esquisser un geste d'appel à l'adresse du jeune garçon qui, de l'autre côté de la barrière déteinte séparant le quai de la placette ombragée qui s'étendait derrière les bâtiments de la gare, maintenait difficilement l'ardent cheval attelé à un léger panier, mais son bras levé retomba, son visage brun au masque énergique et creusé se décomposa soudain.

À quelques pas de lui se tenait une jeune fille blanche et svelte, dont les yeux, dont les traits, dont la personne tout entière lui rappelait une morte ardemment chérie.

Un instant passa : quelques secondes poignantes. Sentant qu'il ne fallait pas laisser se prolonger

dans le doute ce pathétique silence, Anne avança un peu et, tendant les mains, avec une douceur émue, presque anxieuse, elle murmura :

— Père...

M. Le Valdor tressaillit, parut sortir d'un rêve, le sang monta de nouveau à son visage blêmi et, ouvrant les bras, sans un mot, avec seulement un grand soupir heureux, il étreignit son enfant retrouvée.

IV

Sur le sol durci qui résonnait au choc des sabots du cheval, les ombres des peupliers s'allongeaient mollement, comme couchées là par une faux invisible.

Depuis l'instant où il avait installé Anne, avec une touchante gaucherie, dans la petite voiture découverte attelée d'un pur sang noir qu'il conduisait lui-même, M. Le Valdor n'avait rien dit, mais son regard, sans cesse, venait chercher le visage nouveau et déjà cher de sa fille, le profil pensif et caché à demi par les bords de la capeline de manille dont elle était coiffée.

Il eut un soupir, puis, très bas, dit enfin avec effort :

— Comme ta mère eût été heureuse, elle qui n'avait jamais voulu admettre qu'elle ne te reverrait plus. Toutes nos démarches étant demeurées vaines et ta marraine — qui mourut en 1918 — n'ayant pu recueillir aucun renseignement sur la route qu'avait suivie notre vieille Gertrude, à laquelle nous t'avions confiée, lorsque vous aviez été

surprises par l'invasion, je n'espérais plus te revoir, ma pauvre petite, mais elle, ta maman, elle n'avait pas abandonné tout espoir, et, pourtant...

Il n'acheva pas et son visage se crispa si douloureusement qu'Anne, abandonnant pour un temps le dessein qu'elle avait formé de s'entretenir longuement avec son père de la chère disparue, sentit la nécessité de le ménager et de ne rien faire qui pût accroître son émotion, quitte à lui paraître peu sensible elle-même.

Aussi se borna-t-elle à murmurer avec une profonde douceur :

— Chère maman,... qu'il m'eût été bon de recevoir son tendre accueil à mon arrivée à la « maison ».

Elle avait dit : « la maison... » d'un accent presque recueilli : l'oiselet perdu allait enfin retrouver son nid.

M. Le Valdor, pour dominer son trouble intime, parut s'absorber un instant dans le soin de maintenir fortement son cheval qui pointait les oreilles, fâcheusement impressionné par le bruit sec et retentissant d'une moissonneuse dans un champ en bordure de la route.

Quand il se sentit maître de lui, il reprit avec plus d'abandon, ayant compris que sa fille ne se laisserait pas aller à des plaintes ou à des larmes dont l'expression lui eût été particulièrement douloureuse :

— Comme tu lui ressembles, ma grande : à chacun de tes gestes je crois la retrouver davantage ; tout en toi est d'elle, jusqu'à cette petite marque brune qu'elle avait à la tempe et que nous apercevions déjà sous tes boucles d'enfant.

Anne eut un sourire encore tremblant et remarqua, s'obligeant à prendre un ton presque enjoué :

— Chère ressemblance qui m'enlèvera tout souci d'être, un jour, reniée par vous, père. Savez-vous

que ma grande frayeur, avant de recevoir votre première lettre, a été que vous refusiez de me reconnaître pour votre fille et que, par conséquent, se refermât sans espoir devant moi la porte du paradis auquel j'aspirais, depuis que je savais.

Une ombre passa entre eux : le souvenir de celle qui avait dérobé à l'enfant d'autrefois seize années de cette intimité familiale inappréciable.

Mais elle avait aimé et, par ses remords comme par ses souffrances, elle avait expié ; pouvaient-ils mêler l'amertume d'une rancune à la douceur du revoir, pouvaient-ils refuser le pardon à une morte qui n'était plus là pour venir l'implorer?...

Généreux tous deux et le père plus encore que sa fille, car de la disparue ne lui était venue qu'une grande douleur sans compensation, ils se turent.

Ce fut Anne qui renoua la première l'entretien, sans se douter qu'elle allait au-devant d'une peine nouvelle et insoupçonnée.

— Ma tête a été si malade autrefois, déclarait-elle un peu timidement, et j'ai tant oublié de choses de mon passé d'enfant qu'il ne faudra pas m'en vouloir des inévitables erreurs que je commettrai bien certainement. De nombreuses réminiscences se précisent en mon esprit depuis quelques jours, mais, malgré tout, de grandes lacunes demeurent encore et, en particulier, je me rappelle si peu mes frères et sœurs que, naturellement, je ne les reconnaitrai pas.

— D'autant mieux, reprit M. Le Valdor avec un sourire amusé, que notre petite Yolaine, la benjamine gâtée de tous, n'est née qu'après ta disparition : elle n'a pas encore quatorze ans.

— A vrai dire, poursuivit Anne, je dois avouer n'avoir un souvenir assez net que de celui que maman, dans la lettre dont la copie vous a été envoyée, nommait en plaisantant : mon petit « che-

valier », et je me réjouis tout particulièrement de retrouver bientôt ce cher Michel.

Quelque chose dans l'attitude de son père, qui détournait obstinément son regard sans répondre, attira l'attention de la jeune fille, déjà inquiète, les émotions qu'elle venait d'éprouver durant les jours précédents ayant donné une étrange acuité à sa sensibilité.

Le cœur étreint par une angoisse imprécise, elle n'osait interroger M. Le Valdor qui se décida enfin à murmurer :

— C'est vrai,... tu ne sais pas,... hier seulement est partie la seconde lettre dans laquelle je t'expliquais... beaucoup de choses si pénibles à te dire maintenant.

Anne ne put qu'articuler avec effort :

— Mon Dieu ! serait-ce possible?... Lui aussi?...

Et son père inclina la tête avec accablement.

La jeune fille serra les lèvres, et ses mains, instinctivement, se joignirent. Lorsqu'elle avait appris la mort de sa mère, elle avait senti que toute douceur féminine se retirait de sa vie, et, maintenant, il lui semblait soudain que sa jeunesse lui échappait, car, parmi tant d'images imprécises la reliant à ses premières années, se détachait plus vivante celle d'un garçonnet blond et tendre qui ne la quittait guère et qu'elle nommait puérilement « Mic ».

Plus d'une fois, depuis que son passé endormi s'éveillait lentement en son cœur de sa longue léthargie, elle s'était dit : « Nous parlerons ensemble de maman, si ce sujet est trop pénible à notre père... » Ensemble... ils ne le seraient plus jamais sur les chemins de la vie.

Comme une enfant, Anne avait supposé qu'elle pourrait reprendre le livre ancien à la même page, sans songer qu'en seize ans des vides avaient pu se creuser dans le cercle familial.

Un soupir lui échappa, profond comme un gémis-

sement. M. Le Valdor releva son visage ravagé et, une nuance de reproche dans la voix, remarqua :

— Si tu avais modéré ton impatience, mon enfant, tu m'aurais évité d'avoir à te faire maintenant ces tristes révélations et tu aurais été préparée à l'avance.

Anne était sur le point de s'écrier : « Mais j'aurais été seule pour souffrir, et c'est si dur !... » Son père ne lui en laissa pas le temps ; déjà il poursuivait d'un air soucieux :

— Je t'expliquais aussi la nécessité dans laquelle je m'étais trouvé de... donner une seconde mère à mes enfants, dont les derniers étaient encore bien jeunes. Malheureusement ils n'ont pas compris le souci que j'avais de leur plus grand bien et ne savent pas toujours reconnaître l'affection sincère que leur porte leur belle-mère. C'est très regrettable et j'espère...

Il fit encore une pause et acheva plus bas, d'un ton d'infinie lassitude :

— Vois-tu, Anne, ton père n'est plus qu'un homme vieilli, usé, qui a besoin surtout de repos physique et de paix morale. Autrefois, j'aurais dominé les événements, du moins je l'aurais tenté ; maintenant je ne suis plus même capable de cet effort.

Sur la route, devant eux, les ombres se retiraient progressivement, chaque chose prenait cet éclat un peu dur qui annonce l'approche de midi. Cette lumière crue causait à la jeune fille une impression de malaise presque physique : il lui semblait qu'elle la pénétrait jusqu'à l'âme, desséchant sur son passage tout espoir et toute joie de vivre.

Pourtant le cheval noir accélérât encore son allure, le terme du voyage était proche sans doute ; il fallait qu'elle parlât à tout prix, qu'elle rompît le morne silence qui avait succédé aux paroles las-

sées de son père. Elle ne voulait pas qu'il restât sur cette impression désolée, ni qu'il regrettât l'arrivée inopinée de sa fille : elle avait un besoin sans borne d'être accueillie avec joie.

Avec une douceur pathétique dans ses yeux tendres, elle murmura donc, d'un accent profond qui donnait à chaque mot un sens particulièrement émouvant :

— Père, ce n'est pas seulement le visage de maman que vous retrouverez en moi : je veux surtout que ce soit son âme ; je veux que mon retour ne vous apporte ni souci, ni peine ; j'essaierai de tout comprendre et de tout adoucir selon mon pouvoir. Rien ne vous atteindra que je pourrai vous éviter...

La main de M. Le Valdor vint chercher celle de sa fille :

— Merci, mon enfant, fit-il d'un ton de réel soulagement. Je sens que je pourrai compter sur ma grande fille qui a su déjà me rendre si bon ce revoir que — je dois l'avouer — je redoutais un peu pour diverses raisons.

Anne eut un sourire très doux, mais, tout au fond de son cœur, une inquiète question se posait : Devrait-elle donc toujours se taire, éviter tout ce qui évoquerait ce passé qui lui était d'autant plus cher que lui seul pouvait lui rendre un peu de ceux qu'elle ne devait plus revoir?... Qui saurait lui parler d'eux et... que lui présageaient pour l'avenir ces premiers instants qui ne lui avaient apporté qu'une peine nouvelle et la prévision d'une tâche, délicate sans doute, peut-être pénible?...

Une fois encore, elle crut entendre une voix ferme et paisible lui redire : « Anne, gardez-vous de vous-même, ne pensez pas trop!... » et, vaillamment, elle repoussa les songeries déprimantes. Son père était satisfait, qu'importait donc qu'elle-même n'eût pas reçu du retour ce qu'elle en espérait!

Bientôt, d'ailleurs, l'arrivée lui fournit la plus opportune des diversions. Le cheval tourna brusquement; presque sans ralentir il passa une grille qui s'ouvrait directement sur la route et ce fut soudain l'ombre succédant à la vive lumière.

Sur le sable épais, qui amortissait tous les bruits, la petite voiture roulait silencieusement, entre deux rangées de tilleuls à l'épaisse ramure. Au-delà des arbres se dressaient, à droite, le mur élevé d'un bâtiment de ferme et, à gauche, un mur encore, mais plus bas, celui d'une chapelle sans doute, car les deux étroites fenêtres dont il était percé avaient des vitraux représentant des saintes en prière.

Une seconde grille, limitant cette courte avenue, et, de nouveau, l'ardente lumière éblouit les arrivants, moins durement cependant que sur la route blanche, car elle était tempérée et comme adoucie par la fraîcheur des pelouses et des bosquets qui déployaient leur verte perspective devant les yeux charmés d'Anne.

Elle emplissait son regard des choses qui avaient été familières à ses premières années. C'était la « maison », sa « maison », cette demeure haute et grise, flanquée de deux pavillons qui la faisaient nommer, dans le pays : le Château.

Le vieux jardin, aux pelouses égayées de massifs merveilleusement fleuris de cannas, de rosiers et de géraniums et aux ombrages séculaires, environnait de trois côtés le Vilaret, qu'un mur séparait de la ferme voisine. Ses habitants pouvaient donc avoir l'illusion de se trouver dans un nid de verdure, isolé du reste du monde.

Une vive exclamation de M. Le Valdor arracha Anne à sa contemplation :

— Quelle heureuse chance de te rencontrer dans nos parages, ce matin, mon ami!... Tu t'invites à déjeuner, j'espère?... Non?... Et bien! alors, je t'in-

vité : ne proteste pas, je n'accepte pas de refus ! Il faut bien que nous fêtions en famille l'arrivée de... mais, au fait, devine qui m'accompagne?...

À cette cordiale apostrophe de son père, Anne s'était vivement retournée et cherchait vainement quel nom mettre sur le visage aux traits fortement modelés et au regard aigu de celui qui venait à eux de ce pas rapide qui exclut toute flânerie.

Ce ne pouvait être l'un de ses frères, car les jumeaux ne devaient pas avoir beaucoup plus de dix-neuf ans, tandis que cet air assuré, cette stature robuste, bien qu'élégante, ces yeux à la fois profonds et impérieux révélaient un homme déjà en possession de toute sa personnalité.

Un instant elle se sentit sous le feu de ce regard brûlant, puis une voix au timbre métallique, une voix faite pour le commandement, jeta brièvement :

— Votre fille, Hervé!...

— Quel excellent devin tu fais là, mon cher ! Pour ta peine, c'est toi qui vas faire les présentations — ta spécialité, — puisque Anne se trouve vraiment en pays inconnu.

Docilement le jeune homme gravit le perron devant M. Le Valdor, auquel sa fille glissait d'un air intrigué :

— Qui est-ce, père ? Je ne trouve rien, dans mes souvenirs, qui me le rappelle?...

— Ce serait difficile, fillette : tu ne l'as pas connu. C'est le fils que ta belle-mère a eu d'un premier mariage : il fut mon jeune ami, avant de devenir mon grand fils, et je souhaite que...

La phrase demeura en suspens, car, à cet instant, une fillette brune descendit en trombe les quelques escaliers qui la séparaient des arrivants et se jeta fougueusement au cou de son père en s'exclamant :

— Vous avez bien tardé, papa ! J'avais peur que *Gamin* n'ait fait des siennes !...

— Et n'ait versé ton vieux papa dans quelque fossé, acheva gaiement M. Le Valdor. Rassure-toi, petite. Vraiment, aujourd'hui, il aurait eu doublement tort.

Mais l'enfant ne l'écoutait plus. Ayant repoussé d'un geste brusque les boucles de sa chevelure crépelée qui lui retombaient sur les yeux, elle fixait Anne ardemment. Son visage ambré, où le nez mince frémissait imperceptiblement, tandis que la bouche petite et rouge se crispait en un pli trop grave, se tendit sous l'effort d'une intense réflexion.

Sans répondre au sourire d'Anne, elle se tourna vers son père en questionnant :

— C'est elle, papa ?...

— Oui, Yolette, c'est ta grande sœur, répondit celui-ci qui épiait avec une légère inquiétude la première impression de la fillette, et, comme il voyait l'expressif visage s'assombrir subitement, il ajouta plus bas :

— Comme elle « lui » ressemble, n'est-ce pas ?...

Avec un dur regard, Yolaine se détourna en déclarant sèchement :

— Trop !...

Et, sans s'expliquer davantage, indifférente en apparence, elle alla se pencher sur le colis que le valet d'écurie venait de retirer de la voiture avant de dételer le cheval.

— Oh !... s'écria-t-elle, toutes les cartouches sont abîmées : c'est Roll qui va faire un beau tapage !...

M. Le Valdor n'attacha pas d'importance à cette étrange attitude ; les premiers instants d'émotion passés, il était maintenant tout au plaisir de la surprise qu'allait causer à tous l'arrivée imprévue d'Anne, qu'il entraîna vivement vers la bibliothèque où se réunissait habituellement la famille.

La jeune fille, le cœur serré par l'accueil si froid de sa petite sœur, le suivait sans mot dire, se demandant si la déception ne cesserait pas de mêler une amertume à ses joies les plus légitimes.

Une porte s'ouvrit. Une émotion si vive l'étreignit soudain qu'elle ferma les yeux quelques secondes. Quand elle regarda de nouveau autour d'elle, elle ne vit que des visages qui lui parurent étrangers.

Tout lui était inconnu au foyer paternel!... Qu'avait-elle donc espéré contre toute vraisemblance et que manquait-il à ce revoir tant désiré?... Hélas! l'accueil et la tendresse d'une mère qui eût su comprendre son angoisse et adoucir pour elle l'inévitable contrainte du premier contact...

V

La voix de M. Le Valdor rompit soudain cette sorte de charme douloureux qui retenait Anne, muette et glacée, sans parole, presque sans pensée sous les regards curieux ou étonnés de ceux qui l'entouraient.

Il parla, et, comme s'il eût redouté que ce premier accueil ne réservât quelque heurt pénible à sa fille, son accent se fit imperceptiblement suppliant, tandis qu'il disait :

— Mes enfants, voici, plus tôt que nous ne l'espérions, notre chère Anne, enfin revenue parmi nous. Je suis certain de me faire votre interprète à tous en lui affirmant qu'attendue avec impatience elle est accueillie avec joie.

Un jeune homme brun, au visage ouvert et gai, acquiesça avec élan :

— Certes, père !... et nous sommes très heureux de son retour !...

Il s'avança spontanément et, avant même qu'elle sût son nom, ce fut de lui qu'Anne reçut le premier baiser fraternel.

Mais quelqu'un d'autre sortit de l'ombre et un silence hostile tomba.

Cependant, rien n'était antipathique dans cette femme grande, mince encore, dont le visage aux traits réguliers et fermes portait l'empreinte d'une patiente lassitude.

De sa voix au timbre un peu voilé, elle dit à la jeune fille quelques mots, peut-être banaux, du moins bienveillants. Dans le regard de ses très beaux yeux bruns, Anne crut retrouver l'espèce d'inquiète supplication que révélait, tout à l'heure, le ton de son père et, entraînée par sa nature généreuse, ce fut plus chaleureusement qu'elle n'en avait eu d'abord l'intention qu'elle répondit à la pression de main de celle qu'elle devinait être sa belle-mère.

Devant elle, il y avait encore une jeune fille très jolie et très froide et un jeune homme blond qui inclinait un peu son front pensif. Ni l'un ni l'autre n'avaient dit un mot, fait un geste, et Anne, de nouveau, sentait une gêne obscure l'envahir, lorsque l'organe net et incisif entendu quelques instants plus tôt, à son arrivée, déclara tout près d'elle :

— Puisque tout le monde me semble frappé de mutisme, il serait peut-être temps de procéder à ces présentations dont, il y a quelques minutes, vous me confiez le soin, Hervé...

— C'est ça, sursurra le jeune homme brun ; ton grand premier rôle, n'y manque pas, ô Maître des cérémonies !...

— Tais-toi, gamin, et respecte, je te prie, mon

âge vénérable... Mais puisque, jeunesse, vous avez soudain perdu votre langue — calamité qui vous atteint rarement en général, — il faut bien qu'à votre « ancêtre » soit dévolu le rôle, combien flatteur, de renseigner votre sœur sur vos intéressants personnages.

Ceci dit, d'un ton de pince-sans-rire, le « maître des cérémonies » bienveillant poursuivit immédiatement :

— Vous allez faire connaissance, Mademoiselle, avec la plus folle bande qui se peut imaginer... Oh ! excusez-moi, Isa, j'oubliais que vous étiez une jeune personne pondérée et correcte, dédaignant les ébats folâtres de vos cadets, et, pour me faire pardonner cette impertinence, je vais vous réserver le premier rang.

« Voici donc très Haute Dames Isabelle Le Valdor, toute charmante en ses vingt et un printemps et qui, comme toute noble jeune fille qui se respecte, passe à ses ajustements la majeure partie de ses journées ; Isabelle, l'émule de Pétrone, autrement dite : l'arbitre des élégances. »

Avec un salut courtois et ironique, le jeune homme se détourna et continua gaiement :

— Au numéro deux — qui est double. — Avancez à l'ordre, les jumeaux...

— Ah ! s'exclama Anne, avant même de raisonner les mots qui montaient sans effort à ses lèvres : c'est vrai, Cric et Crac !...

Puis elle s'arrêta, stupéfaite, ne sachant quel instinct secret lui avait soudain soufflé ces paroles.

M. Le Valdor remarqua, non moins surpris :

— Comment, ... tu te souviens de cela ?...

Et son beau-fils reprit, imperturbable :

— En effet : Cric et Crac, ainsi dénommés par leur oncle Cam qui déclarait toujours, paraît-il, dès leurs premières années : « Ces gamins sont étonnants : à l'inverse des jumeaux, en général, ils ne

sont jamais du même avis; quand l'un dit « Cric », l'autre dit « Crac », d'où leur surnom.

« Un mot de la chanson de geste vous les dépeindra parfaitement : Roland est preux et Olivier est sage. J'ajoute que Roland, ce brun garçon toujours en mouvement, est fou, bruyant et sans cervelle — chacun de ces adjectifs était salué par une amusante mimique de l'incriminé; — quant à Olivier-le-Penseur, il a gardé toute la sagesse pour lui. Il ne protestera même pas : il est frappé depuis quelques jours d'une crise de mutisme, qui, chez lui, je le crains bien, passera promptement à l'état chronique. »

Le blond Olivier sourit sans répondre, en effet, mais Anne, qui croisa le regard de ses longs yeux gris, en ressentit la douceur d'une caresse et s'en trouva secrètement réconfortée.

— Et messire Patrice de Saint-Maltours, qui l'offrira à l'admiration des foules, ce remarquable individu?... persifla Roland qui avait encore sur le cœur l'appréciation, plus véridique que flatteuse, dont il avait été gratifié un instant plus tôt.

— Oh !... fit Anne, un peu étourdiement : qui donc porte ce nom de roman?...

Le rire éclatant de Roland lui répondit seul tout d'abord, puis elle vit le « maître des cérémonies » improvisé s'incliner devant elle, tandis qu'il disait, une flamme amusée au fond des yeux :

— Il est devant vous, Mademoiselle : ce n'est que votre humble serviteur.

Une autre fût demeurée peut-être un instant interdite, mais l'extrême simplicité de la jeune fille la sauva et, sans aucun embarras, elle remarqua :

— Ne m'en veuillez pas de cette « gaffe » involontaire, Monsieur, et, puisque je vois qu'une réelle sympathie vous lie à mes frères et sœurs, puis-je vous demander d'être également mon ami?

Un sourire rapide mit sa fugitive lumière sur le visage grave de Patrice de Saint-Maltours et la plus cordiale des poignées de main scella le pacte d'amitié.

Sentant qu'elle ne pouvait demeurer plus longtemps indifférente, Isabelle s'avança à son tour, une expression contrainte sur son joli visage, et tendit mollement ses doigts effilés à sa sœur qui accueillit sans joie ce geste tout conventionnel qui manquait absolument de chaleur.

L'évidente froideur de sa fille cadette avait échappé à M. Le Valdor, car, interpellant l'un des jumeaux, il déclarait justement :

— Mais j'y songe... Roil, va jusque chez ton oncle et dis-lui que nous comptons sur lui pour déjeuner. Tu lui annonceras l'arrivée d'Anne et nul doute que ce brave Camille ne se hâte d'accourir.

A peine le jeune homme eut-il quitté la pièce que Patrice, se frappant le front, s'exclama :

— Voici que j'ai oublié dans mon énumération le dernier numéro — et non le moins important — de la famille. Où se cache donc Yvette, notre chérubin manqué?... Tour à tour charmante ou insupportable, enfant gâtée s'il en fut et mauvaise tête à volonté, au demeurant ma meilleure amie...

— Qui se ressemble s'assemble, vieux Pat!... susurra une voix railleuse, tandis que la fillette aux yeux ardents surgissait soudain tout près du jeune homme.

— La vérité sort de la bouche des enfants!... ironisa ce dernier. Tu as sans doute deviné, malicieuse Yvette, que mes anciens professeurs, les bons Pères d'A..., désespérèrent, jusqu'à ma quinzième année, de me rendre à peu près supportable. L'un d'entre eux ne prophétisait-il pas qu'en moi l'ange des ténèbres l'emporterait certainement sur l'ange de lumière, dans un avenir très prochain, et que

mon indomptable caractère rendait ma conversion, sinon mon salut, très problématique. Il a reconnu, plus tard, que ses sombres pronostics ne s'étaient pas absolument réalisés et je souhaite que certaine enfant terrible de ma connaissance s'amende aussi sans trop tarder. Je suis sûr, d'ailleurs, que les conseils et l'exemple de sa grande sœur l'y aideront efficacement.

Yolaine eut le même regard farouche et dur qu'Anne avait remarqué précédemment avec tristesse et, secouant brusquement la tête, elle ne répondit pas. Patrice la considéra un instant en silence; ses lèvres énergiques eurent un pli inquiet; une remarque cinglante allait peut-être lui échapper, devant la visible mauvaise volonté de l'enfant, mais un coup d'œil jeté sur les visages tendus de son beau-père et d'Anne arrêta les mots qu'il allait prononcer et il se contenta de murmurer :

— Mal disposée aujourd'hui, Yolette : tu manques vraiment d'à-propos, mon petit.

Un silence qu'alourdissait quelque vague malaise suivit cette remarque. Chacun, en son for intérieur, souhaitait une diversion. Elle fut fournie par l'entrée impétueuse de Roland qui lança de sa voix joyeuse :

— Oncle Cam sera là dans cinq minutes,... à moins que ce ne soit dans trois heures.

— Tu aurais dû l'amener : ç'aurait été plus sûr, fit Olivier, prudent.

— Bah ! le temps d'égarer son mouchoir, de marcher sur la queue de son chien, de renverser un encrier et de casser quelques bibelots et nous le verrons paraître !...

— Chut ! murmura M^{me} Le Valdor, taisez-vous, mon enfant : voici votre oncle ; s'il vous entendait, il serait peiné.

Roland haussa imperceptiblement les épaules et

se mit à siffloter entre ses dents. Assez vivement rappelé à l'ordre par son père, il enfonça ses mains dans ses poches et se prit à fixer les fleurs du tapis d'un air d' impatient ennui.

Un pas rapide résonna sur le dallage du vestibule d'entrée et, bientôt, la longue et maigre silhouette d'un homme déjà âgé parut sur le seuil de la bibliothèque.

L'arrivant avait des yeux clairs dans un aimable visage. Son teint rosé aurait pu rivaliser de fraîcheur avec celui d'un enfant; quelque chose de naïf donnait à sa figure une expression de juvénile enjouement; seule la bouche sinueuse, tantôt riense et tantôt grave, tour à tour railleuse, spirituelle ou sévère, prêtait une note de personnalité aiguë à cette physionomie peu banale.

M. Camille Le Valdor était l'aîné de son cousin Hervé de près de dix ans. Tous deux étaient unis par la plus sincère affection et les jeunes Le Valdor considéraient cet oncle, si plein d'entrain et de bonne humeur, comme le plus indispensable des amis.

Déclarant paisiblement que jamais il ne pourrait être comme tout le monde et que, par conséquent, il serait le plus détestable des maris, l'oncle Cam était demeuré célibataire. Il passait pour être assez original et ses distractions étaient légendaires. En réalité, plus absorbé que réellement distrait, s'il commettait parfois de risibles erreurs, c'est que son imagination l'entraînait fort loin de ses occupations actuelles.

Dans la rue, s'il se prenait à sourire et à saluer sans raison apparente, c'est qu'il se croyait déjà dans le salon de l'ami auquel il allait rendre visite; s'il renversait son encrier, c'est que, de bonne foi, il se figurait agiter une salière au-dessus de son assiette, et, ainsi, toujours en retard ou en avance sur la minute présente, il accumulait les plus amu-

santes méprises qui faisaient la joie de ses neveux et dont il était le premier à rire.

Très érudit, ayant d'ailleurs beaucoup voyagé, il était un fin et spirituel causeur, que sa constante bonne humeur faisait rechercher, en outre, comme le plus aimable des commensaux. De cœur très chaud, sous des dehors railleurs, il mettait un soin jaloux à cacher sa sensibilité, mais ils étaient nombreux, ceux qui, sans scrupule, avaient usé jusqu'à l'abus de sa serviabilité comme de sa bourse. Heureusement que l'une, comme l'autre, semblait inépuisable.

Dirigeant une importante ferme-école, il habitait presque en face du Vilaret, de l'autre côté de la route, une fort belle propriété où il se faisait une joie de réunir fréquemment ses neveux et leurs amis, tout un groupe de jeunes qui raffolaient d'oncle Cam, le tourmentaient un peu et finissaient malgré tout par suivre ses conseils et faire ce qu'il voulait.

M. et M^{me} Le Valdor l'avaient choisi pour parrain de leur fille aînée et il avait partagé leur chagrin lors de la disparition de l'enfant. La nouvelle de son retour l'avait rempli de joie et il accourait, heureux et ému à la fois, prêt à se réjouir avec ceux qui lui étaient très chers.

Dès le premier coup d'œil, il reconnut Anne à sa ressemblance avec sa mère. Sans un mot, il alla à elle et son affectueuse étreinte réchauffa singulièrement le cœur de la jeune fille. Mais, s'il était ému, M. Camille entendait bien le cacher à tous; aussi, se détournant promptement, afin que l'on n'aperçût pas la grosse larme qui glissait sournoisement le long de sa joue, se mit-il à se frotter énergiquement les mains en s'exclamant d'un ton qu'il essayait de rendre très naturel :

— Quel temps ! mes enfants, quel temps !...

C'était son exclamation favorite en pareil cas, et

ses neveux ne perdirent pas une si belle occasion de rire un peu.

Roland, qui avait quitté son air boudeur, s'empressa donc de remarquer avec une candeur parfaitement simulée :

— N'est-ce pas, oncle Cam!... Je suis sûr que demain il géléra.

— A qui le dis-tu, mon petit : mon thermomètre marquait...

Puis, s'apercevant soudain de la plaisanterie, le bon oncle eut un rire indulgent et, s'adressant à sa filleule, il remarqua :

— Tu vois, fillette, comme ce gamin s'amuse aux dépens de son vieil oncle. J'espère que tu ne l'imiteras pas.

— Certes non, mon cher oncle, et je suis sûre que Roland va bien vite se faire pardonner ses moqueries,... tenez, en vous débarrassant de votre chapeau, par exemple.

Ceci fut dit avec cette souriante bonne grâce dont la jeune fille avait le secret, et le coupable, conquis, s'exécuta sans songer à résister.

Durant le repas qui suivit et qui fut égayé par les saillies de l'oncle Cam, très en verve, Anne écouta, observa, plus qu'elle ne parla. Elle avait besoin de se mettre à l'unisson : tout ce bruit et cette gaieté l'étourdissaient, au lendemain des calmes jours de Vézelay et des heures tristes qu'elle avait passées en compagnie d'un cher souvenir. Pour elle, ses deuils dataient, l'un de quelques jours, l'autre de quelques heures ; elle en était encore meurtrie. Pour ceux qui l'entouraient était déjà venu l'adoucissement inévitable qu'apporte le temps aux grandes peines. Ils n'avaient pas oublié, le courant de la vie journalière les avait repris.

A la table de famille, une autre encore gardait un silence comparable au sien. Il était rare que M^{me} Le Valdor élevât la voix, et Anne, qui était douée d'un

sens très aigu de l'observation, remarqua bientôt que, chaque fois qu'elle se mêlait à la conversation, celle-ci tombait immédiatement, malgré les efforts de M. Camille qui se lançait alors, bride abattue, dans le récit humoristique de quelque anecdote drôle, quitte à l'interrompre deux minutes plus tard, s'il s'apercevait que certains détails n'étaient pas à la portée de la plus jeune de ses nièces. C'était ce que cet impertinent Roland nommait : les faux départs d'oncle Cam.

Ce premier repas familial suffit donc pour que la jeune fille eût l'intuition du désaccord secret qui régnait entre la seconde M^{me} Le Valdor et ses beaux-enfants, et cette impression lui causa un vague malaise. Aussi vit-elle arriver avec une certaine satisfaction le moment où son père se leva de table.

Ce fut le signal d'une véritable dispersion : Yollette s'éclipsa la première, preste et légère comme un feu follet; les jumeaux la suivirent bientôt, et Patrice, arguant d'un travail pressé, quitta le Vilaret pour retourner à Saint-Maltours. Quant à M. Le Valdor, il emmena son cousin dans son cabinet de travail pour lui demander des renseignements sur l'un de ses anciens métayers qui désirait entrer à son service.

Avant de disparaître, cependant, il dit à Anne :

— Nous t'avons fait préparer ton ancienne chambre, mon enfant; j'espère que tu t'y trouveras bien, sinon tu en choisiras une autre à ton gré. Isabelle t'y conduira et je crois que tu feras bien d'aller te reposer de ton voyage, bien fatigant par cette chaleur.

— Merci, père, répondit la jeune fille avec son clair sourire, je me sens en effet un peu lasse et je vais suivre votre conseil.

Un instant plus tard, elle se trouvait seule dans la pièce, tout à l'heure si pleine d'une joyeuse ani-

mation : tous étaient retournés à leurs occupations habituelles, auxquelles elle n'avait nulle part.

Elle avait cru discerner comme un soulagement instinctif dans la hâte qu'ils avaient mise à s'éloigner... Était-ce pure création de sa sensibilité exaspérée ou, réellement, son arrivée apportait-elle une gêne, une fâcheuse contrainte parmi les siens?... Ne la considéraient-ils que comme un élément étranger, et par cela même troublant, introduit soudain dans leur calme existence?...

S'interdisant de s'abandonner à des pensées déprimantes, Anne se mit en devoir de s'orienter tant bien que mal dans cette maison — sa maison — où rien ne lui était plus familier. Son père lui avait dit : « Isabelle te conduira à ta chambre... » Mais Isa avait disparu, elle aussi, et la pauvre « revenante » aurait eu si besoin de la main d'une mère pour la guider et lui éviter de pénibles hésitations, forcément décevantes.

Si elle avait été là, sa maman, tout aurait été différent, elle le sentait ; elle aurait connu un accueil plus chaud, des questions pleines d'intérêt, une sollicitude réconfortante et, même si les autres ne lui avaient montré qu'une indifférence polie, dans le cœur maternel elle aurait trouvé un sûr asile où elle aurait goûté cette impression infiniment consolante d'être enfin au port.

Sa mère..., Michel, son frère préféré, lui manquaient à la fois et nul ne lui avait même parlé d'eux. Sans doute pensait-on qu'elle ne les avait que bien peu connus et qu'elle ne se souvenait plus... Oui, elle était bien l'intruse : ses morts eux-mêmes ne lui appartenaient pas...

Devant elle, au fond d'un couloir, une porte entr'ouverte... Elle la poussa, ayant conscience de refaire un geste qui lui avait été machinal jadis : c'était sans nul doute sa chambre. Tendue de bleu pastel, avec des meubles aux lignes simples, un lit

étroit, drapé aussi de bleu, elle avait quelque chose de clair et d'ingénu qui détendit un peu l'amère angoisse de la jeune fille. Dans un angle sa malle avait été déposée, ce qui lui prouva qu'elle se trouvait bien chez elle. Avec un soupir profond, elle s'assit et, abandonnant ses mains lasses sur ses genoux, elle promena autour d'elle un mélancolique regard qui fut attiré soudain par la fraîcheur de quelques roses disposées avec un goût naïf dans un vase élancé, devant une Vierge d'albâtre au geste délicieusement mystique.

Il est vrai parfois qu'en nos heures de grande détresse un détail infime apporte un soulagement inattendu à notre cœur fatigué par une trop longue et trop douloureuse contrainte. Quoi qu'il en soit, ces quelques fleurs, déposées aux pieds de la Madone qui avait reçu sans doute ses prières d'enfant, cette attention délicate, qu'elle ne savait encore à qui attribuer, fut la note apaisante qui mêla sa douceur au secret tourment d'Anne et lui permit de jeter un regard plus serein sur le sort prochain avec lequel elle ne tarderait pas à se mesurer...

VI

Un orage subit avait éclaté dans la nuit; il avait plu; à l'accablante torpeur des jours précédents avait succédé une bienfaisante fraîcheur qui rendait une vie nouvelle aux fleurs et aux pelouses du Vilaret. Un vent léger courait, qui balançait sans répit une branche souple devant la fenêtre d'Anne.

La jeune fille songeait, en la fixant d'un regard mélancolique :

« Agitée sans but, ballottée au gré des événements, n'est-ce point là mon sort?... Que d'incertitudes m'environnent!... Je doute de tous et de moi-même; je cherche ma voie, désespérant de la trouver, ne sentant même plus ce désir de lutte qui me donnait auparavant l'impression de vivre... »

Une lassitude subite l'accablait; elle eût voulu s'endormir pour longtemps d'un lourd sommeil sans rêves, ou bien assister à sa propre existence en simple spectatrice.

Du jardin, le rire aigu de Yolaine monta... La jeune fille tressaillit douloureusement; autrefois, n'entendait-elle pas, sous sa fenêtre, un autre rire, plus doux, plus vraiment gai aussi : celui de Michel; son pas léger n'esquissait-il pas dans le long couloir de fantaisistes gambades?... Par instant lui revenaient des impressions confuses qui la transportaient bien loin, dans un monde mystérieux où elle avançait avec une hâte à la fois hésitante et curieuse.

Elle se plaisait infiniment en la compagnie de ses morts, peut-être insuffisamment en celle des vivants et, tristement, elle devait reconnaître qu'elle en était à peu près au même point qu'à son arrivée. Ne voulant pas s'imposer, elle se bornait à de timides avances, reçues avec une gratitude sans chaleur.

Ses frères s'essayaient à la mêler aux projets de vacances avec une insistance qui sentait l'effort; Isa ne lui montrait qu'indifférence et Yolaine, qu'elle eût tant voulu apprivoiser, la fuyait systématiquement.

Sa belle-mère, à qui elle songeait peu, d'ailleurs, lui montrait une bienveillance égale; son père, qui semblait avoir pour elle une secrète prédilection, la lui manifestait rarement, cependant, et le cœur

d'Anne, avide de tendresse, se repliait douloureusement.

A défaut de heurts véritables, mille petits froissements l'atteignaient; un pénible malaise, auquel elle ne pouvait donner un nom, la glaçait.

Soudain, ce matin-là, le souvenir des jours paisibles de Vézelay, si proches encore, se glissa subtil et tentateur en son esprit lassé et, follement, elle se prit à désirer une diversion qui l'éloignât pour quelque temps du foyer à peine retrouvé. Un sursaut la redressa : voici qu'elle cherchait déjà à s'évader de son devoir actuel; son imagination lui jouait encore un mauvais tour : il était temps de réagir.

Mentalement, elle évoqua l'atmosphère de forte sérénité du vieux sanctuaire où elle avait prié, souffert et puisé le réconfort nécessaire à la plus pure des sources et, s'interdisant tout regard amoïlissant jeté sur le passé, elle s'obligea à ne considérer que la route nouvelle qui s'ouvrait devant ses pas encore hésitants.

« Si Mère Marie-Thérèse était là, pensa-t-elle, elle me dirait sans doute avec son affectueuse rudesse : « Mon enfant, vous jugez votre cas grave, « je ne vois donc qu'un double remède à y apporter : « la prière et l'action... » J'ai prié, cependant mon âme est restée froide et comme insensible. Agir,... mais rien ne sollicite mon effort. Ceux auxquels je voudrais me consacrer se dérobent à mes avances; aucune tâche fixe n'est venue m'offrir son secours. Je lis un peu, je me promène, je brode : pauvres occupations en regard des devoirs, pénibles peut-être, mais attachants malgré tout, que j'appelais de tous mes désirs. Ne saurais-je pas les découvrir?... N'oserais-je pas les aborder?... »

La jeune fille secoua la tête et, d'un geste décidé, se leva. Elle venait de toucher à un point délicat et ne voulait pas encore s'avouer qu'entre elle et

ces devoirs dont elle eût aimé, lui semblait-il, le joug familial, c'était sa sensibilité craintive et frémissante qui dressait le principal obstacle.

Pour donner à son activité l'illusion d'un but précis, elle décida de faire, dans la maison dont elle cherchait à scruter le visage oublié, un tour de reconnaissance. Seulement, nul parmi les siens n'était encore pour elle l'âme sœur qu'elle eût aimé sentir à ses côtés, compréhensive et peut-être compatissante, durant ce pèlerinage mélancolique où viendraient la visiter tant de fois sans doute de chers souvenirs.

Quelques instants plus tard, elle redescendait lentement le vieil escalier de pierre dont les marches se creusaient au bord pour avoir reçu l'empreinte de trop de pas. Une amère déception avait laissé son ombre sur son visage : elle avait cherché un peu des disparus dans les pièces désertes et rien d'eux-mêmes cependant ne lui avait été livré. Ces meubles, ces objets qu'ils avaient vus et touchés chaque jour avaient gardé le secret des contacts amis dont elle eût voulu retrouver la trace.

Elle s'était arrêtée, pensive, devant deux portes closes qu'un obscur instinct lui avait fait désirer ouvrir : la chambre de sa mère sans doute, peut-être celle de Michel, sanctuaires précieux qui lui demeuraient interdits.

Au rez-de-chaussée, elle connaissait déjà, pour les avoir plusieurs fois traversés, le billard, le grand salon, le fumoir ; la bibliothèque, la salle à manger et le vaste hall d'entrée lui étaient plus familiers encore. Mais, tout au fond du salon solennel et paré, auquel manquaient, pour être accueillant, les menus riens qui marquent la présence habituelle de la famille, une portière de damas sombre, aux plis d'une irritante immobilité, attira l'attention de la jeune fille. Elle la souleva sans savoir ce qu'elle lui dévoilerait et s'immobilisa sur le seuil

d'une pièce petite, d'aspect un peu vieillot, mais qui donna à la pauvre déracinée qu'elle se sentait en cet instant une délicieuse impression de sécurité et de déjà vu.

Elle n'aurait pu, avant d'y pénétrer, dire quel en était le décor et en signaler quelque détail, mais, maintenant, elle sentait, elle était sûre qu'autrefois, au temps où il y avait au Vilaret une petite Anne de huit ans, cette petite Anne aux boucles flottantes, dont elle ne retrouvait pas l'image d'enfant, venait souvent s'y blottir près de sa maman.

Avec une émotion indicible elle contemplait tout ce qui l'entourait, ayant la sensation confuse qu'elle avait jadis accordé une attention particulière à certains meubles, par exemple à ce mignon bureau, curieusement marqueté, à cette chaise basse où plus d'une fois elle avait dû venir s'asseoir pour quelque confidence puérile. Presque malgré elle, elle murmura :

— Ici, rien n'a changé...

Elle tressaillit, car, derrière elle, une voix à la fois grave et juvénile achevait avec une intention de badinage :

— ... Que les cœurs...

Sans songer à remarquer l'à-propos de la citation et le ton léger de celui qui la faisait, la jeune fille, lui attachant un sens strict et actuel, s'exclama :

— Pourquoi me dis-tu cela, Olivier?... J'ai besoin, tant besoin, si tu savais, de croire...

Comme impuissante à préciser sa pensée, elle n'acheva pas sa phrase et laissa retomber ses mains avec une lassitude accablée, tandis que son regard errait autour d'elle, cherchant, au milieu de son désarroi, une présence amie qui pût lui porter secours.

Maintenant, le jeune homme considérait sa sœur

en silence et ses yeux gris, à la fois ardents et doux, se firent plus songeurs, tandis qu'il répliquait :

— Tu « lui » ressembles, Anne, et je crois que tu auras encore à souffrir avant d'avoir trouvé la paix, mais pourquoi te tourmenter ainsi?... Dans quelques mois, quelques semaines peut-être, tu ne songeras plus à ces débuts pénibles; toutes les heures passent, les mauvaises comme les bonnes; le mieux est d'accepter les premières aussi bien que les secondes : ne sont-elles pas la manifestation des desseins de Dieu sur nous? Lui seul, tu le sais bien, connaît ce qu'il nous faut et mesure les forces de notre âme.

Avec une involontaire stupeur, Anne regardait son frère, cet adolescent de vingt ans qui semblait avoir conquis déjà une sagesse que bien peu de très jeunes possèdent, et, comme il s'éloignait sans hâte, elle songea :

« Quand je le connaîtrai davantage, il sera pour moi un conseiller et un appui. »

Mais, les vacances terminées, il retournerait au *Borda*, tandis que Roland regagnerait Saint-Cyr, et les mois d'absence jetteraient de nouveau leur barrière entre Anne et ses frères, détruisant peut-être une entente à peine ébauchée.

La jeune fille soupira et elle se disposait à quitter le petit salon, dont la visite l'avait si fortement émue, quand l'impression vague d'une présence à ses côtés la fit se retourner vivement : sa belle-mère était là, avec, sur son visage pensif, cette expression de gravité triste qui lui était habituelle. Désignant un tableau de petites dimensions, placé un peu dans l'ombre, elle dit :

— Anne, voici une toile qui peut vous donner une image assez exacte de votre mère, quelques mois avant votre disparition.

Écartant vivement les persiennes qui empêchaient

la pleine lumière de pénétrer dans la pièce, la jeune fille détailla avec une sorte d'avidité le groupe charmant qu'un habile pinceau avait fixé avec un rare bonheur.

Oh ! oui, c'était bien elle, la mère disparue ; elle — mieux qu'en tout autre portrait contemplé par Anne jusqu'alors, — cette jeune femme pâle et brune au sourire exquis, dont la grâce un peu frêle était mise encore en relief par la nuance délicate de la robe mauve dont les plis souples l'enveloppaient mollement... Elle était assise sur un banc rustique qu'encadraient les branches flexibles d'un bincia, piquées de bouquets d'or clair ; appuyée contre son épaule avec un tendre abandon, une petite fille aux yeux ardents, qui lui ressemblait déjà étrangement, se laissait parer avec une coquetterie ingénue d'une guirlande de marguerites qu'un garçonnnet un peu plus jeune posait avec des soins amusants sur ses boucles noires. Aux pieds de la jeune femme, blottis dans l'herbe fleurie, en ces poses adorables des tout petits, trois bébés vêtus de blanc considéraient gravement les pâquerettes qui emplissaient leurs menottes.

C'était tout, mais, de ce délicat tableau familial émanait une douceur si intime qu'Anne, en proie à une émotion intense, sentait des larmes affluer à ses yeux. Cependant elle ne voulait pas révéler son trouble secret à celle qui n'était pour elle qu'une étrangère et elle se domina d'un effort volontaire, qui la pâlit soudain.

Sa belle-mère, devinant peut-être la dure contrainte qu'elle s'imposait, lui vint en aide en remarquant d'un ton très naturel :

— Le peintre — un ami de votre père — avait saisi à merveille les ressemblances et je crois vous revoir tous, tels que vous m'étiez apparus ici, peu de mois avant la guerre.

— Vraiment ! s'exclama Anne, vous étiez ve-

nue?... Mais je ne me souviens pas... et je n'ai pas reconnu Patrice. Il est vrai qu'en seize ans les visages changent.

— Comment voulez-vous qu'un fait isolé et sans importance soit demeuré présent à votre mémoire, qu'avaient fuié tant d'autres souvenirs plus précis et plus chers?... Nous ne nous sommes d'ailleurs installés à Saint-Maltours que trois ans après la guerre, durant les premiers mois de mon veuvage. C'est alors que je fus si heureuse de pouvoir renouer avec votre mère, mon amie d'enfance, quelque peu perdue de vue depuis mon mariage, d'intimes et précieuses relations de voisinage.

« Ensemble, nous parlions de nos enfants ; elle me disait son espoir tenace de retrouver un jour sa chère petite fille. Peu de temps avant sa mort, quand elle possédait déjà cette sérénité qui n'est pas un fruit de la terre, elle me demanda avec une insistance qui me surprit de ne pas m'éloigner de ceux qui lui étaient chers et de leur venir en aide de tout mon pouvoir.

« Je compris plus tard : elle avait pressenti l'avenir ; peut-être même, dans ce détachement surnaturel de la dernière heure, l'avait-elle préparé, et c'est pour cette raison, parce que j'ai cru obéir à son suprême désir, suivre la route qu'elle m'avait tracée elle-même, que j'ai accepté, deux ans plus tard, de poursuivre de mon mieux la tâche qu'elle avait laissée inachevée, avec quel déchirement secret sans doute.

« J'ai eu tort peut-être, tort d'oublier que certaines tâches ne peuvent souffrir un second ouvrier et surtout qu'une mère comme la vôtre ne saurait être remplacée. Je me suis aliéné ainsi l'affection des enfants auxquels je souhaitais me dévouer et qui, jusqu'alors, m'avaient montré une réelle sympathie. De cette sympathie, j'aurais dû me contenter : grâce à elle, je leur aurais apporté

une aide morale, plus utile qu'aujourd'hui où ils repoussent systématiquement tout conseil leur venant de moi, où la moindre de mes paroles leur semble hostile et la plus légère marque d'intérêt, hypocrite. »

Un silence tomba entre les deux femmes, chargé de pensées inexprimées, puis M^{me} Le Valdor reprit d'un ton de patiente résignation :

— Pourquoi vous parler ainsi de mes soucis, Anne?... Vous n'en êtes pas cause — quelqu'un d'ailleurs en est-il responsable?... — et vous ne pouvez rien pour moi; peut-être même ne me croyez-vous pas sincère... Qu'importent, après tout, de vains regrets et des désirs qui ne le sont pas moins. Devant les faits inévitables de notre existence journalière, il faut nous dire qu'ils représentent pour nous « le meilleur », puisque Dieu l'a voulu ainsi.

Quelques instants plus tôt, Olivier avait prononcé des mots presque semblables, mais qui n'étaient pas empreints comme ceux-ci d'un détachement lassé; la jeunesse combattive d'Anne se révolta et, vivement, elle objecta :

— Mais il ne nous est pas interdit de lutter pour nous rendre le sort moins contraire. Dieu ne peut vouloir que nous attendions son secours dans un état de résignation passive. Si notre place est à conquérir, quelle étrange tactique de demeurer les bras croisés, la volonté engourdie, en face d'une tâche qui sollicite notre effort!...

La jeune fille s'interrompit soudain, saisie par la pensée que la place qu'avait à conquérir cette femme n'était autre que celle de sa mère tant regrettée et qu'elle lui conseillait le combat contre ses propres frères et sœurs... Orientant résolument la conversation d'un autre côté, elle reprit avec moins d'impétuosité :

— Pour ma part, je crois qu'à subir toujours

sans réagir, à patienter, à céder, à se taire, on laisse peu à peu s'annihiler sa volonté, se perdre, ou du moins se déformer, ce qui fait sa personnalité.

Un sourire légèrement ironique glissa sur les lèvres de sa belle-mère, tandis qu'elle répliquait :

— Qu'y a-t-il de plus changeant et de plus arbitraire que le sens généralement attribué par chacun à ce mot de personnalité?... Notre personnalité,... mais elle dépend de tant d'éléments étrangers à nous-mêmes : de notre éducation, du milieu où nous nous trouvons, des circonstances, d'un peu d'audace de notre part, de la sympathie ou de l'antipathie d'autrui, car c'est souvent le jugement de ceux qui nous entourent qui la révèle ou la consacre.

« Une forte personnalité,... mais elle tient à si peu de chose !... En quoi consiste-t-elle parfois?... Simplement en une manière plus autoritaire ou moins banale d'exprimer les pensées et d'accomplir les actes de tout le monde. Certains, qui se taisent ou s'effacent, possèdent souvent des dons aussi rares que d'autres auxquels on les reconnaît volontiers, parce qu'ils les font aisément valoir.

« Mais je vois, à votre air, Anne, que vous êtes sur le point de me juger bien amère, pour ne pas dire injuste, et, du moins, très paradoxale. A quoi bon, d'ailleurs, ces inutiles discussions, alors que je voulais vous dire simplement ceci : Votre mère me nommait son amie ; en souvenir d'elle, je voudrais être la vôtre. Toutes les fois que vous désirerez m'entendre parler d'elle, ce sera avec joie que je le ferai... »

Quelques instants plus tard, Anne descendait lentement les marches du perron conduisant au jardin. Sous ses yeux, comme de coutume, Dame Nature déployait l'un de ses plus chatoyants éventails

fleuris et parfumés, mais la jeune fille demeurait absorbée et ne songeait pas à jouir de tout ce qui attirait et charmait généralement son attention.

Loin du milieu qui avait été le sien jusqu'alors et qui était si différent de celui où elle s'était vue transportée subitement, il lui semblait se découvrir chaque jour une âme nouvelle, aux réactions insoupçonnées.

Et, même à Vézelay, si on lui eût prédit qu'une heure viendrait où elle se trouverait prête à prendre le parti de la seconde M^{me} Le Valdor, on l'eût sans doute fort étonnée. C'était pourtant spontanément que, tout à l'heure, elle avait répondu à l'offre bienveillante de sa belle-mère :

— Nul de ceux qu'aimait maman ne peut m'être indifférent et je vous remercie de me témoigner aussi sincèrement une sympathie à laquelle je serai heureuse de répondre.

C'était le souvenir de cette récente conversation qui la rendait actuellement distraite et absorbée et, comme si elle eût senti le besoin de s'excuser vis-à-vis d'elle-même de l'attirance secrète qu'elle commençait à ressentir pour la mère de Patrice, elle se répétait :

— Puisque maman l'aimait, elle ne pourrait m'en vouloir de lui montrer quelque amitié et je ne suis pas obligée de partager à son égard les préventions, vraiment exagérées, de mes frères et de mes sœurs. Ils me diraient sans doute que je ne puis regretter notre mère comme eux, puisque je l'ai moins connue, mais ils ne m'en parlent même pas et c'est elle, qui ne m'est rien pourtant, qui a le mieux deviné ma détresse et mes désirs.

Les réflexions de la jeune fille furent tout à coup interrompues par la voix perçante de Yolaine qui déclarait sans aucune aménité :

— Et moi, j'irai seule au moulin, si cela me plaît,

et ce n'est pas votre défense, dont je me moque, qui m'en empêchera!...

Anne tressaillit péniblement : devant elle se dressaient, prenant corps soudain, le mauvais vouloir et l'hostilité qu'avait, un peu plus tôt, évoqués à mots couverts sa belle-mère, car elle devinait aisément à qui s'adressait sur ce ton sa petite sœur.

Elle hésitait à risquer un mot d'apaisement qui eût peut-être irrité davantage l'enfant, qui s'avancait les sourcils froncés et l'air furieux, lorsqu'une voix glacée prononça derrière elle :

— Yolaine, me direz-vous où je pourrais trouver votre père?...

La fillette frémit, comme un poulain sauvage qui se cabre sous la main qui le dompte, et, rageusement, elle jeta :

— Pourquoi me parles-tu comme ça?... Je ne veux pas, tu entends!...

La réponse ne se fit pas attendre; elle tomba, cinglante comme un coup de cravache :

— Tant que vous vous conduirez de la sorte vis-à-vis de ma mère, comment voulez-vous que je vous considère comme ma sœur?...

Et Patrice, car c'était lui, se détournant froidement de la fillette confondue, s'avança la main tendue vers Anne, dont il appréciait de plus en plus la belle droiture et l'exquise simplicité.

Yolaine s'était éloignée d'un air de dignité offensée, qui cachait mal un réel désarroi, car le blâme et le dédain de Patrice, pour qui elle professait une enthousiaste affection, lui étaient très pénibles à supporter.

Au bout d'un instant, les deux jeunes gens, qui, tout en causant, l'observaient discrètement, la virent regagner la maison sans entrain et bientôt, par la fenêtre ouverte du salon, ils l'aperçurent disposant des pots de géraniums et de fuchsias dans

les jardinières, se conformant pour cela, ô miracle ! aux conseils de la belle-mère haïe.

A mi-voix, Anne remarqua, souriante :

— Comme vous avez de l'influence sur notre lutin indiscipliné, Patrice ; vous pourriez, je crois, obtenir d'elle tout ce que vous voudriez. Elle, qui cède rarement, vient de faire preuve d'une louable humilité.

— Louable, rétorqua sèchement le jeune homme, je ne trouve pas : elle n'a fait que ce qu'elle devait et doit se contenter...

— ... De la satisfaction du devoir accompli, acheva non sans ironie Anne : c'est un peu austère, surtout pour l'âge de Yolette, et je crois que si ses efforts, quelques minimes qu'ils soient, ne reçoivent jamais d'autre encouragement, elle pourra bientôt, citant ses classiques, déclarer elle aussi : « ... Et la vertu, enfin, commence à me peser !... »

— Vous êtes faible, Anne,... c'est d'ailleurs bien féminin !...

— Vous êtes sans indulgence, Patrice,... c'est d'ailleurs bien masculin !...

Quelques secondes les jeunes gens se mesurèrent du regard, avec plus de gravité que ne l'exigeait, semblait-il, l'importance de la discussion, puis Anne, se déridant la première, s'exclama avec gaieté :

— Voici des lances rompues en pure perte et je ne vois pas la nécessité de nous considérer tout à coup avec la dureté hostile d'adversaires prêts à se mesurer en champ clos. Je vais, pour vous prouver que je suis, moi aussi, capable d'humilité et surtout parce qu'une femme doit, en principe, céder toujours la première, pour ménager l'ombrageux amour-propre de vos semblables...

— En principe, mais en fait !... comme c'est différent. Non, non, ne m'interrompez pas : protester, s'indigner, n'a jamais rien prouvé contre l'évi-

dence. Bref! vous allez voir que l'un de ces êtres odieux, que votre imagination pare, me semble-t-il, d'un nombre enviable de travers variés, peut faire assaut de générosité avec vous et s'avouer le premier vaincu... pour ménager vos « justes » susceptibilités!...

Anne rit franchement, tout à fait désarmée, et Patrice, de sa voix pleine et sonore, appela cordialement :

— Allons! Yolette, arrive ici, petite fille!... Je t'avais promis de te montrer un jour les poulains de *Biche* et de *Fleurette* ; c'est bien le cas de tenir ma promesse. Je t'emmène et te ramènerai à temps pour le déjeuner.

Tandis que l'enfant accourait, son mince visage illuminé d'une joie subite et claire comme une floraison printanière, le jeune homme, se penchant vers Anne, lui murmura rapidement :

— Puisque nous en sommes presque aux confidences et pour vous faire oublier ma rudesse qui vous déconcerte un peu, un conseil d'ami, voulez-vous?... Ne vous découragez pas trop promptement; vivez un peu plus sur la terre, parmi les vivants; affirmez-vous sans crainte, sans arrière-pensées, quitte même parfois à enfoncer des portes closes...

Il s'éloignait déjà que la jeune fille, immobile et pensive, se demandait encore :

— Comment a-t-il deviné ma lassitude et mes doutes?... Le secours me viendra-t-il donc toujours de ceux qui me sont étrangers?...

« C'est vrai que j'étais prête, malgré mes belles protestations de tout à l'heure, à me croiser les bras devant la tâche difficile... Mais j'ai peur de paraître m'imposer, de forcer sans délicatesse les sympathies : enfoncer les portes closes, c'est périlleux quelquefois!... »

Un martin-pêcheur traversa le petit étang avec

un cri bref; distraite de ses préoccupations, Anne sourit involontairement à l'oiseau bleu : sa jeunesse et sa vaillance naturelle reprenaient leurs droits.

VII

Le repas familial prenait fin au Vilaret. On venait d'apporter le dessert. Tout en recevant des mains de son père une coupe de prunes aux tons d'or rouge, Anne remarqua gaiement :

— En revenant de l'église, ce matin, j'ai rencontré le vieux Mathieu, de votre ferme des Chaumettes, père; il m'a fort aimablement demandé de vos nouvelles, exprimant modestement l'espoir que « not' Monsieur ne l'oubliait pas, depuis le temps qu'on ne l'avait pas vu »...

— Prenez garde, papa, s'écria Roland, moqueur : si ce vieux grigou est pris soudain d'un tel intérêt pour votre santé et désire votre présence avec un touchant empressement, c'est qu'il veut vous présenter quelque réclamation : son bail expire l'an prochain.

— Et ne sera pas renouvelé, déclara nettement M. Le Valdor. Mathieu se plaint de ne pas me voir souvent, ce qui ne m'empêche pas d'avoir les yeux sur lui : certains de ses agissements ne me plaisent pas.

Puis, se tournant vers sa fille aînée, assise à sa droite, le châtelain poursuivit :

— Je te parlerai de cela prochainement, Anne : les Chaumettes représentent ta part de l'héritage de

ta mère et je veux que, désormais, tu en touches les revenus.

« Depuis longtemps, je me méfiais de Mathieu; comme métayer, on peut trouver beaucoup mieux que lui, car, si je ne surveillais pas les ventes de bétail qu'il fait, je crois bien que la majeure partie des sommes qu'il touche passerait dans sa poche. »

— Ce que c'est que d'avoir eu « la main volouse » ! soupira ironiquement Roland, car tu sauras, Anne, que le digne Mathieu eut, au temps de sa jeunesse, une toute petite faiblesse : sa main était invinciblement attirée par tout ce qu'il convoitait et bien des choses passaient ainsi en sa possession, sans même qu'il s'en doutât, affirmait-il. Tourmenté par cette « innocente » manie, il résolut d'accomplir quelque sensationnel pèlerinage pour obtenir sa... guérison. Ainsi fit-il, et il conte à tout venant que, depuis ce moment-là, il n'a plus la « main volouse ». Pour ma part, je crois sa guérison incomplète, et du moins, il n'est pas revenu de son pèlerinage moins mécréant.

— Certes ! fit promptement Olivier, car il n'avait obéi, en cela, qu'à quelque vague superstition et non à un sentiment religieux sincère... Aussi je ne suppose pas qu'Anne l'ait croisé, ce matin, sur le seuil de l'église, acheva-t-il en souriant.

— Pas précisément; c'était moi qui en sortais; lui venait... d'à côté, ou plutôt d'en face.

— Du cabaret, cela ne m'étonne pas, remarqua M. Le Valdor. Il commençait tôt, si tu l'as rencontré en revenant de la messe.

— De la messe, non, mais d'un enterrement...

— De l'enterrement du père Duret, ce vagabond sans scrupules, braconnier, maraudeur, ivrogne et insolent ! s'écria Isabelle qui, jusqu'alors, n'avait rien dit : tu as vraiment bien choisi !...

— Je n'ai rien choisi, reprit paisiblement sa sœur, mais toutes les fois que je verrai le cercueil d'un

malheureux gagner sa dernière demeure sans la présence d'un seul ami à ses côtés, je le suivrai et j'estimerai que ma prière pourra être d'autant plus utile à cette âme souffrante que, sur terre, elle se sera davantage écartée du droit chemin.

Irritée par la ferme et calme réponse de sa sœur, la frivole jeune fille se disposait à poursuivre la discussion, mais Olivier ne lui en laissa pas le temps ;

— Tu as mille fois raison, Anne, affirma-t-il avec chaleur : il n'y a pas de parias pour la charité!...

— D'ailleurs, je n'étais pas seule de cet avis, poursuivit Anne, réconfortée par l'amicale approbation de son frère : à mi-chemin, nous avons rencontré cette jeune fille blonde qui tient l'harmonium aux offices du dimanche; elle s'est jointe à moi et nous avons quitté l'église ensemble.

— Oh! railla dédaigneusement Isabelle, Mi-reille Brécourt ne sait que faire pour se singulariser et je ne te conseille pas de la prendre pour modèle.

— Pourquoi cela?...

— Parce que, ma chère, nul ne sait ni d'où elle vient ni qui elle est. En un mot, on ne la voit pas!...

— Vraiment, fit Anne de l'air le plus innocent du monde, pour quelle raison ne la voit-on pas?... Elle me semble cependant fort agréable à regarder?...

— Cela ne se fait pas, voilà tout!... coupa sèchement Isa, agacée par le ton d'ironie légère de sa sœur.

— Raison majeure, en vérité, décréta gravement Roland. En outre, n'oublie pas, Anne, que notre regard ne doit pas se laisser aller à errer, admiratif, sur quelque vulgaire mortelle, alors que nous avons l'heur de posséder sous notre toit la huitième mer-

veille du monde, en la personne de notre remarquable sœur Isa!...

Pour mettre fin aux taquineries du malicieux garçon, M^{me} Le Valdor s'empessa de déclarer, avec un sourire indulgent :

— Comme la jeunesse aime à dépenser son activité en discussions sans cesse renouvelées! Cependant, ma chère Isabelle, je crois, moi aussi, que vous êtes bien sévère à l'égard de Mireille Brécourt, qui semble douce et gentille et dont la charité est bien connue.

— Et, pour être juste, il faut ajouter que, si « on ne la voit pas », suivant ton expression, Isa, c'est que sa réserve la tient à l'écart de toutes les réunions amicales ou mondaines, décourageant les plus curieux et faisant naturellement jaser les malveillants.

Sur cette loyale mise au point d'Olivier, le débat fut clos.

Un peu plus tard, les trois sœurs se trouvèrent réunies dans un petit salon voisin de la bibliothèque où chacun se livrait en général à ses occupations préférées. Yolaine feuilletait une revue illustrée qu'elle avait reçue le matin même; Anne écrivait à M^{me} de Ludrel, tandis qu'Isa, environnée d'un nombre respectable de catalogues et de journaux de mode, examinait des gravures d'un air critique. Il s'agissait de renouveler l'une de ses toilettes d'été et ce n'était pas, pour elle, une question de mince importance.

Daignant associer Anne, dont il lui avait fallu reconnaître le goût très sûr, à ses recherches et à ses perplexités, elle lui faisait sans cesse part de nouvelles combinaisons, qu'elle abandonnait bientôt pour d'autres, vouées à une aussi prompte disgrâce.

Tout à coup elle s'écria d'un air inspiré :

— Je crois,... oui, vraiment, je crois que je me

déciderai pour ce crêpe georgette citron! Mais, à ma place, Anne, comment le garnirais-tu?...

Avec ennui, la jeune fille songea qu'elle ne parviendrait jamais à terminer sa lettre en si bavarde compagnie. Ne venait-elle pas d'introduire le mot « citron » dans une phrase qui, par cette adjonction inattendue, se trouvait curieusement transformée. Elle répliqua donc, avec une certaine vivacité, qu'elle se reprocha presque aussitôt :

— Garnis-le comme tu voudras : en vert ou en bleu, si cela te fait plaisir!...

Yolaine, avec un petit rire, glissa, impertinente :

— Prends du vert : ça fera une omelette aux herbes!...

Isabelle, mortifiée, jeta un regard furieux à sa sœur aînée et remarqua avec un mépris qu'elle croyait écrasant :

— On voit bien que c'est auprès d'une paysanne que tu as pris des leçons de goût. On ne pouvait rien attendre de mieux de cette femme.

Anne ne répondit pas immédiatement; elle prit le temps de se dominer, puis, avec lenteur, prononça :

— « Cette femme » était simple et bonne; ses qualités de cœur étaient préférables à d'autres plus brillantes. Nous n'avons pas le droit de la juger; elle protégea et entoura de tendresse ma jeunesse; maman lui eût été reconnaissante de lui avoir conservé sa fille; elle l'eût excusée, elle l'eût aimée, je crois...

— Qu'en peux-tu savoir?...

Ce mot, qui semblait soudain rejeter Anne hors de sa famille, l'atteignit au cœur. Fièremment, elle imposa silence à sa juste indignation et cacha son intime blessure à la sœur sans délicatesse qui n'avait pas hésité à la peiner profondément — plus profondément même sans doute que cette nature sèche et superficielle pouvait s'en douter — pour satisfaire une basse petite vengeance.

Isabelle n'était pas encore apaisée et, le mutisme de son aînée ne fournissant aucun élément à son humeur querelleuse, elle se tourna vers Yoïaine en déclarant d'un ton acerbe :

— Toi, au lieu de rire sans savoir pourquoi et d'écouter une conversation qui ne te regarde pas, tu ferais mieux de travailler à tes devoirs de vacances... Quand je songe, petite sotte, que j'avais justement la complaisance de m'occuper de toi et que je t'avais choisi une jolie robe pour remplacer ton éternelle blouse grise, passée et fripée, que je ne puis plus souffrir : un ravissant foulard rouge, c'était tout ce qu'il te fallait.

— Rouge!... Je ne veux pas de robe rouge, tu m'entends!...

La fillette s'était dressée, les yeux flamboyants, et Anne, pressentant sa révolte intime sans la comprendre encore, eut l'intuition que l'inconsciente Isabelle venait de la blesser aussi cruellement qu'elle-même un instant plus tôt. Dans un désir instinctif d'apaiser la sensibilité frémissante de l'enfant qu'elle chérissait en secret, elle proposa donc :

— Isabelle, le soin de ta propre toilette t'absorbe suffisamment; si tu le veux bien, je m'occuperai désormais de celle de Yoïette.

Elle n'avait pas choisi, comme de coutume, les mots les plus propres à épargner l'ombrageuse susceptibilité de sa cadette et avait parlé avec une ferme autorité qu'Isa ne lui connaissait pas; malgré cela, peut-être même à cause de cela, cette dernière ne se répandit pas en nouvelles récriminations. Se bornant à grommeler entre ses dents quelques remarques peu bienveillantes, elle quitta la pièce en fermant la porte sans douceur.

Anne, s'approchant alors de sa petite sœur, qui demeurait immobile, le regard sombre et les sourcils froncés, questionna affectueusement :

— Je pense me faire ces jours-ci une robe mauve. Il me restera de l'étoffe : veux-tu, ma Yvette, que je l'emploie pour toi, ou désires-tu autre chose?...

Les farouches prunelles s'adoucirent et, avec un certain empressement, la fillette acquiesça :

— Je veux bien une robe mauve, Anne... si cela ne t'ennuie pas trop de la faire, acheva-t-elle presque timidement.

Puis, après un court silence, elle reprit avec son habituelle franchise un peu brusque :

— Seulement, il faudrait bien qu'elle soit jolie, tu sais. Pour moi, ça m'est égal, mais cette peste d'Isabelle se moquerait et t'accablerait de critiques.

— Sois tranquille, chérie, répliqua la jeune fille, touchée de cette preuve d'intérêt, quelque minime qu'elle fût, j'espère réussir ta robe de façon satisfaisante. J'ai appris la coupe dans le couvent de Genève où j'ai fait mes études et je n'ai pas d'autre couturière que moi-même.

« Je vais me mettre à l'œuvre immédiatement et, si tu veux me tenir compagnie durant ce temps, j'en serai très contente. Tu devrais en profiter pour faire un ou deux de tes devoirs de vacances et, si je puis t'aider, je suis toute à ta disposition. »

Venant d'Isabelle, le conseil avait été rejeté avec dédain, mais la voix claire et ferme d'Anne avait une réelle persuasion à laquelle l'enfant ne résista pas. Elle se borna à remarquer avec une certaine importance, tout en disposant ses cahiers sur une petite table :

— Oh ! tu sais, mes devoirs sont assez difficiles : je prépare mon bachot et j'ai ainsi plusieurs versions latines à faire.

Anne sourit avec une certaine mélancolie ; ce n'était pas la première fois qu'elle s'apercevait que sa famille conservait quelques doutes au sujet de l'excellence de l'instruction et de l'éducation que lui

avait fait donner la simple paysanne qu'était sa mère adoptive. Tout en déployant le tissu souple et soyeux que ses doigts habiles allaient transformer en de charmantes toilettes estivales, elle déclara d'un ton négligent :

— J'ai mes deux baccalauréats, Yolette, et je pourrais encore me tirer à peu près d'une version qui ne serait pas trop hérissée de difficultés.

La fillette eut un regard d'involontaire admiration pour cette sœur aînée déjà en possession des diplômes qu'elle convoitait et... elle profita sans scrupules de l'aide qu'elle lui avait offerte, lorsqu'elle se trouva un peu plus tard aux prises avec une page assez ardue de Tite-Live.

Au bout de deux heures d'une application soutenue, Yolaine ferma ses livres avec un soupir de satisfaction et, après un remerciement gentiment formulé à sa secourable grande sœur, elle gagna de son pas bondissant le jardin où l'attendait *Pyrame*, l'épagneul roux, l'inséparable compagnon de ses jeux.

Demeurée seule, Anne s'abandonna aux courants divers de ses pensées que le va-et-vient de son aiguille ne troublait pas. En elle frémissait la joie fragile d'une première conquête; il lui semblait qu'elle avait fait un pas dans l'affection de sa petite sœur. Alors qu'une secrète compréhension lui faisait saisir le trouble et la blessure inexprimés de la fillette, alors qu'elle s'était penchée, compatissante, vers elle, avec les mots que lui avait dictés une sûre intuition qu'elle ne raisonnait encore qu'imparfaitement, elle avait senti que leurs deux âmes se frôlaient et qu'un lien ténu se tendait entre elles. Un léger heurt pourrait aisément le briser, certes, mais d'autres menus incidents de ce genre seraient capables au contraire de l'assurer définitivement.

Et cet espoir suffisait pour qu'Anne se laissât

aller à une heureuse songerie, tandis qu'elle repliait son ouvrage en fredonnant l'allègre refrain d'une vieille ronde populaire.

Comme elle traversait le couloir conduisant à sa chambre, elle s'arrêta un instant, étonnée du bruit inaccoutumé qui montait de l'avenue : c'était le ronflement sec d'un moteur d'auto, puis des voix et des rires mêlés. Elle perçut des appels ; un organe bruyant jeta quelques mots parmi lesquels elle reconnut le nom de Roland. Des amis de son frère venaient sans doute le chercher pour une joyeuse randonnée. Paisiblement, elle reprit sa route interrompue.

Mais, soudain, une porte s'ouvrit et sa belle-mère parut à ses côtés. D'une voix basse et précipitée, M^{me} Le Valdor murmura :

— Anne, si vous avez quelque influence sur votre frère, obtenez, je vous en prie, qu'il ne suive pas ces jeunes gens : ce sera encore un jour de gagné.

La jeune fille ne questionna pas, mais elle frémit : un nuage sombre venait, tout à coup, d'intercepter le joyeux rayon qui ensoleillait son cœur.

— De l'influence, soupira-t-elle, je n'en ai pas sur Roland, mais j'essaierai malgré tout !...

Et, remettant à plus tard toute explication superflue, sans hésiter, avec cette promptitude de décision que la nécessité du moment développe dans les âmes résolues, elle s'élança sur les pas de son frère, qu'elle avait vu disparaître au fond du couloir. Prenant au plus court, elle gagna le rez-de-chaussée avant lui et, quand le jeune homme traversa le hall, il trouva sa sœur très occupée en apparence à rectifier l'arrangement des branches fleuries qui jaillissaient d'une haute potiche de grès flammé.

— Oh ! s'exclama-t-elle d'un ton désappointé, tu sors, Roll !... J'avais tant envie de te demander quelque chose !...

Il était si rare qu'Anne réclamât un service que

son frère s'arrêta et questionna, avec un peu d'impatience toutefois :

— Que veux-tu?... Dis vite!...

— Si tu dois sortir, je ne veux pas te retarder, remarqua-t-elle négligemment. Je comptais, comme père était fatigué ce matin, que tu pourrais te charger à sa place d'aller examiner les travaux qui viennent d'être exécutés à sa métairie du Battoir. Il aime bien que tu t'occupes de ces choses; il aurait pu ainsi se reposer et je t'aurais demandé de faire cette petite promenade avec toi. Mais n'en parlons plus, puisque tu n'es pas libre.

— Nous pourrions remettre cette course à demain?... proposa Roland, hésitant un peu.

— Si tu veux, acquiesça la jeune fille avec un léger soupir. C'est seulement fâcheux que papa soit obligé d'aller là-bas aujourd'hui : la chaleur le fatigue tant... J'aurais voulu aussi que tu me donnes une leçon de « volant ». Lorsque je pourrai conduire moi-même la petite *Peugeot*, je ne serai plus obligée de te déranger, quand j'aurai des courses urgentes à faire à C... Papa préfère me confier l'auto plutôt que *Gamin*, qui est si vif, et il m'a conseillé de te demander des leçons, car tu es, m'a-t-il assuré, un chauffeur émérite.

Roland, sans le vouloir paraître, était très flatté par la confiance que lui montrait sa sœur. Il réfléchit un instant, puis déclara généreusement :

— Ecoute, Anne, puisque tu as tant envie de cette promenade aujourd'hui, et aussi à cause de papa, je vais dire à mes amis de revenir une autre fois; attends-moi deux minutes!...

— Que tu es gentil, mon petit frère! s'exclama la jeune fille avec une joie dont Roland ne saisit pas la véritable portée, mais qui acheva de le décider; je vais prévenir papa qui sera bien content de ne pas avoir à se déranger; je mets mon chapeau et je suis à toi.

Tout en se dirigeant vers le cabinet de travail de M. Le Valdor, elle songeait avec une certaine inquiétude :

— Pourvu qu'il ne se laisse pas persuader !... Mon Dieu ! quel danger le menace donc et pourrai-je l'en préserver malgré lui dans d'autres circonstances ?... Allons ! à quoi bon m'agiter dans le vide : avec son fardeau propre, demain m'apportera le courage de le soulever.

Et, sa belle sérénité recouvrée, la jeune fille heurta doucement à la porte du bureau de son père.

Un instant plus tard, elle en ressortait souriante, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le frère et la sœur s'éloignaient ensemble dans la petite auto bleue, dont le ronflement régulier secouait au passage la lourde torpeur des grands bœufs accroupis dans l'herbe chaude.

Roland, tout à son rôle de professeur, prononçait, le plus gravement du monde, des mots savants et barbares, tandis qu'en son cœur Anne se répétait, confiante :

— Mon Dieu, vous ne voudrez pas que les tâches à venir — celles que je connais et celles que je devine — me trouvent désarmée et dépassent mes forces...

VIII

Blottie au plus épais du feuillage d'un grand maronnier, une cigale jetait son appel strident ; dans le jardin clos et parfumé, dont les hampes fleuries des roses trémières semblaient garder l'entrée, telles

de vigilantes sentinelles, le chaud mystère des matins d'été s'attardait.

Il s'embusquait au coin des buissons chargés de roses, au détour des petites allées, chemins étroits qui invitaient les pas à s'égarer; il s'accrochait aux rameaux fleuris, se glissait comme un regard curieux avec la coulée d'or d'un rayon, perçant à grand'peine le rideau mouvant des branches enlacées.

Que de fois Anne Le Valdor, en suivant, pour se rendre au village, la route dont la blancheur dure l'éblouissait, avait eu un soupir d'envie à la vue du petit paradis d'ombre et de fraîcheur qui s'offrait à ses yeux et s'était dit avec un léger regret :

— C'est vraiment pour moi la Terre Promise où je ne pénétrai pas, et cependant...

Cependant, elle ne se dissimulait pas qu'elle se sentait fort intriguée par l'énigme vivante qu'était pour elle Mireille Brécourt, la reine et maîtresse de cette solitude fleurie. Cette jeune fille au regard d'enfant et au sourire ingénu l'attirait singulièrement.

Que faisait-elle tout le jour, en la seule compagnie de la vieille servante qui paraissait veiller jalousement sur elle, comme sur un précieux trésor?...

Parfois, Anne la croisait, tandis qu'elle s'en allait, un panier au bras, vers la demeure de quelque pauvre veuve qu'elle visitait charitablement. Des rayons dansaient dans les boucles folles qui casquaient d'or sa tête petite aux traits irréguliers, mais expressifs; de brèves étincelles semblaient tour à tour jaillir, puis s'éteindre au fond de ses yeux bruns, et son sourire confiant de fillette saluait toujours le passage de cette jeune fille blanche et brune dont elle avait sans doute entendu raconter la surprenante histoire et qui ne lui refusait pas le don silencieux d'un regard ami.

Et pourtant, un jour, devant le porche étroit, enguirlandé de chèvrefeuille, Anne s'arrêta délibérément. En agitant la clochette au timbre argentin, elle songeait, amusée :

— Voici donc que la Terre Promise va s'ouvrir devant moi...

Le matin même, après la messe, le vieux prêtre, qui avait eu recours à elle plus d'une fois déjà, pour quelque tâche bénévole, lui avait dit :

— Je voudrais que, pour clôturer la mission qui sera prêchée la semaine prochaine à notre paroisse, vous prépariez avec ma jeune organiste un office solennel et de beaux chants. Voulez-vous vous entendre avec elle et vous charger d'exercer chaque soir notre chœur de jeunes filles?... Ce sera, pour vous, un surcroît d'occupations, mais je sais votre bonne volonté toujours en éveil, et M^{lle} Brécourt sera heureuse d'avoir une collaboratrice expérimentée, car vous êtes, m'a-t-on dit, excellente musicienne.

Anne avait accepté, pour rendre service au pasteur dévoué qui avait accueilli avec joie et bonté le retour au bercail de la petite brebis perdue depuis de longues années, et la perspective d'aller retrouver parmi ses fleurs la solitaire du jardin bleu n'était pas, d'ailleurs, pour lui déplaire.

Un brusque frémissement fit soudain ondoyer les roses trémières, qui s'entre-choquèrent avec un froissement d'épis mûrs. Un grand caniche au poil rude bondit derrière la grille et, solidement arc-bouté sur ses pattes écartées, se mit à lancer des aboiements furieux.

Une voix jeune cria tout près :

— Allons, *Freddy*, du calme!... Ne fais pas le méchant!...

Et, fraîche comme une aube printanière, l'enfant au nom de soleil parut.

A la vue de la visiteuse matinale, une onde plus

rose envahit son clair visage et, spontanément, elle dit, s'évertuant à tirer un verrou récalcitrant qui céda enfin avec un grincement prolongé :

— Oh ! vous enfin !... Je vous attendais depuis si longtemps !...

Anne, surprise, murmura :

— Vous m'attendiez ?...

— Oui, j'avais tant envie de vous connaître et je n'osais pas vous parler, cependant. Je n'ose jamais tenter ce que je désire... Voyons, *Freddy*, ne sois pas ennuyeux, mon chien : tu vois, nous sommes occupées.

Le grand caniche aux yeux humains s'écarta docilement et Anne, tout à coup, ne sut plus que dire ; le but même de sa visite lui échappait ; l'atmosphère de subtile ingénuité qui l'enveloppait la pénétrait toute et lui enlevait son habituelle présence d'esprit. Le jardin clos et parfumé s'emparait d'elle et lui rendait soudain une âme d'enfant. Après un instant de silence, elle ne trouva que cette question puérile :

— Pourquoi avez-vous donné à votre chien un nom humain ?...

Sans s'étonner, la blonde Mireille répliqua, avec une logique sans appel :

— Pour me tenir compagnie, et, cependant, il vaut beaucoup mieux que la plupart des hommes. Ce matin, il a pris et dévoré l'un des petits poussins que ma vieille Nanie élève ; je l'ai grondé et lui ai dit : « *Freddy*, tu es sot et méchant comme un homme !... » Il a très bien compris et s'est montré très humilié du reproche.

Anne sourit :

— Misanthrope à votre âge !... Vous en voulez donc bien à ces pauvres humains, vos semblables, pourtant ?...

Les étincelles étaient mortes au fond des yeux

dorés qui s'emplirent d'ombre, tandis que Mireille répliquait brièvement :

— On en veut toujours à ceux qui vous ont fait du mal !...

Anne sentit qu'il ne fallait ni s'étonner ni questionner : étonnement ou question eût blessé sa jeune compagne comme une incompréhension.

Elle flatta la tête embroussaillée du brave *Freddy* et, se rappelant enfin la raison de sa présence en ce lieu, elle exposa les désirs et les projets de l'abbé Falguive.

— Avec vous, j'essaierai de faire quelque chose de bien, acquiesça Mireille, le son de votre voix me plaît : je pense que vous devez chanter comme j'aime. Il faudrait que, dimanche, nous fassions descendre un peu de ciel sur la terre... Vous partez déjà?... Vous reviendrez, n'est-ce pas, bien que ce ne soit pas pour moi toute seule que vous soyez venue ce matin?...

— Oh ! bien volontiers !...

Anne avait parlé sans prendre le temps de la réflexion et, cependant, elle ne regretta pas de s'être engagée si promptement.

— Merci, fit avec une gravité inusitée l'étrange enfant, debout parmi les roses trémières du jardin au charme ensorceleur. N'oubliez pas votre promesse, surtout, car autrement, voyez-vous, il n'aurait pas fallu venir.

Tandis qu'Anne s'éloignait, cherchant à démêler l'impression qu'elle conserverait de cette singulière visite, elle s'entendit appeler. En se retournant, elle vit Olivier qui arrivait d'un pas vif, poussant sa bicyclette.

— Comment !... s'exclama-t-elle avec surprise, je croyais que tu devais être depuis longtemps de retour de Saint-Maltours?...

— Tu n'avais pas tort, ô ma judicieuse sœur : j'aurais dû être de retour, mais, la chaîne de ma

bécane s'étant rompue, il m'a fallu continuer mon chemin *pedibus cum jambis*, d'où mon retard.

— Par cette chaleur, c'est bien fatigant : pourquoi ne prends-tu pas l'auto plus souvent?... Tu sais conduire, cependant!...

— Evidemment, mais, sans être « très sport » comme Roll, je ne crains ni la bicyclette ni la marche et je ne vois pas pourquoi je rechercherais tellement mes aises. Je n'aurai pas toujours, durant ma vie, un chemin de velours devant mes pas ; il est préférable que je m'accoutume d'avance à manquer parfois de confort. Vois, tout près de nous, Patrice mène une rude vie, ne s'accordant que peu de satisfactions, et, pourtant, il ne s'en plaint pas.

— Vous devez vous entendre sur ce point... et sur bien d'autres encore, je crois. Il me semble, Olivier, qu'il a une particulière affection pour toi ?

Le jeune homme secoua la tête lentement :

— Il n'aimait vraiment, profondément, que Michel. Nous, il nous accepte comme amis ; lui, il l'avait choisi. Comprends-tu la différence?...

— Je vois : il est votre ami par devoir, tandis qu'il était celui de Michel par élection.

— Par devoir, tu as bien saisi la nuance, Anne ; il s'intéresse à nous surtout parce que Michel a dû lui demander, avant de mourir, de reporter sur nous l'affection qu'il avait pour lui, mais ce n'est pas la même chose.

Olivier se tut. Un instant, Anne espéra qu'il parlerait plus longuement de Michel, mais il n'en dit pas davantage. Il ne devinait pas le désir secret de sa sœur, qu'une étrange timidité empêchait de réclamer des précisions sur la triste disparition de celui qui avait été le frère préféré de sa première enfance et dont elle ne savait rien, ou si peu.

Ce fut le jeune homme qui reprit le premier la conversation interrompue en disant :

— J'avais été m'entendre avec Patrice pour la prochaine réunion de son cercle de jeunes gens, qui marche épatamment. Oh! c'est un entraîneur : il est raide quelquefois, mais seulement quand il le faut, et ses gars aujourd'hui, comme, pendant la guerre, ses soldats, ont une admiration fanatique pour lui. Lorsqu'il a parlé sérieusement, ils marchent sans broncher.

— Patrice a fait la guerre?...

— Mais certainement; il est beaucoup plus âgé que nous, tu sais — bientôt trente-deux ans. — En 16, il avait dix-huit ans; il s'est engagé dans l'aviation et s'est magnifiquement conduit en de multiples occasions. Il voulait être marin, comme papa qui l'encourageait beaucoup à se diriger de ce côté-là, car nous le voyions déjà souvent, bien qu'il habitât encore Dijon à cette époque, et, après la guerre, il s'est spécialisé dans l'aviation de marine. Il a eu un accident terrible; c'est miracle qu'il en soit sorti vivant et n'en ait gardé qu'une certaine raideur dans la jambe gauche, qui va d'ailleurs en s'atténuant. Tu as pu remarquer, il y a quelques jours, qu'il boitait légèrement : c'est qu'il se ressentait alors un peu de son ancienne blessure.

— Ah! je ne savais pas... Mais ce n'est pas cet accident qui l'a contraint à abandonner sa carrière?...

— Certes non! d'autant plus qu'il était très apprécié de ses chefs. C'est peu de temps après la mort de son père qu'il est venu avec sa mère s'établir à Saint-Maltours et qu'il a commencé à gérer lui-même ses propriétés. Les raisons qui l'ont poussé à donner sa démission, nous ne les avons jamais connues, mais papa ne les ignore pas et son affection pour Patrice n'a fait que croître depuis ce moment-là. Il nous le cite souvent en modèle, ce qui impatienté quelquefois Roland, qui le trouve trop austère, assure-t-il.

— Il aurait pourtant bien à gagner en sa compagnie, répliqua vivement la jeune fille, car ce n'est pas l'austérité qui risquera un jour de nuire à la santé de ce pauvre Roll !...

Une ombre passa sur le pensif visage d'Olivier, dont les yeux se foncèrent sous l'empire d'une obsédante préoccupation. Quand sa voix calme s'éleva de nouveau, les paroles qu'il prononça ne paraissaient pas s'accorder avec la conversation précédente et, cependant, elles s'y reliaient puissamment par un sens mystérieux et profond.

— Anne, essaie, je t'en prie, de prendre un peu d'influence sur Roland... et sur Yolaine aussi. Cette petite aurait été si gentille, si maman avait vécu. Nous la gâtons et la rebutons tour à tour ; elle est notre préférée, dirait-on, mais notre complaisance, parfois, sent un peu l'indifférence. Elle se modèle volontiers sur Roland et, pourtant, elle n'a pas besoin de leçons d'indiscipline et de révolte. Tu peux faire beaucoup de bien ici, Anne, si tu le veux.

— Hélas ! cher petit frère, le pourrai-je ?... Je me sens si peu indispensable ; je n'ai pas encore, vois-tu, conquis ma place parmi vous. Sans doute n'ai-je pas su faire.

— Pourquoi ne pas reconnaître le terrain déjà gagné ?... Ce n'est pas un vain mouvement d'orgueil et cela aide à préparer l'avenir...

« Parce que tu es simple et droite, tu crées de la lumière autour de toi. Si tu nous étais reprise, tu nous manquerais à tous. Songe que nous t'aimons et oublie les petits froissements qui naissent des différences de caractères. »

— Comme tu m'encourages, cher Olivier. Quelquefois je sens la tâche lourde et c'est si difficile de se diriger dans les multiples chemins qui s'ouvrent devant nous et s'offrent à notre bonne volonté.

— Tu sauras choisir, Anne. Je t'ai vue agir depuis

bien des jours et j'ai remarqué comme tu évitais de tomber dans certains partis pris, de partager trop facilement des sentiments exagérés et des préventions peu fondées.

Anne eut un regard d'étonnement que le clairvoyant Olivier surprit. Avec un sourire, il poursuivit :

— Tout en désirant être impartial, j'ai hésité longtemps ; me trouvant en plein cœur de... la crise, j'étais mal placé pour juger sainement et je me reproche souvent de n'avoir pas travaillé de tout mon pouvoir, quand il en était encore temps, à maintenir la bonne entente et l'harmonie dans la famille. Comme toi, je suis tenté de dire : « Je n'ai pas beaucoup d'influence... », mais c'est souvent une échappatoire que l'on se fournit ainsi pour s'excuser à ses propres yeux d'abandonner la lutte.

— Olivier, murmura sa sœur avec une surprise renouvelée, comme tu dis cela : je ne puis croire, vraiment, que tu n'aies qu'à peine vingt ans.

— J'ai pensé un peu durant ces dernières années et, depuis que je n'ai plus maman, je n'aime pas beaucoup me confier à qui que ce soit. Mais je voulais te parler de ces choses, afin de partir plus tranquille.

— De partir?... répéta machinalement la jeune fille, dont le cœur se serrait sans qu'elle en devinât la raison.

— Mais oui, précisa paisiblement Olivier : les vacances ne sont pas éternelles et, par lettre, on s'entend moins bien que de vive voix. Je voudrais tant que la paix régnât autour de nous. A quoi bon se provoquer et se froisser sans cesse?...

— Et pourquoi, poursuivit Anne, de ce qui nous est imposé, ne pas essayer de tirer le meilleur parti possible? Mais certaines antipathies sont si diffi-

ciles à vaincre, certaines sympathies si malaisées à gagner. Ah ! l'amour et la haine ne cessent de se partager le monde, de se jeter à la traverse de nos projets, de nos efforts, et jamais nous ne pourrions nous en désintéresser ; nous avons tellement besoin, pour nous encourager, de l'approbation que nous trouvons dans l'estime ou l'affection d'autrui... Enfin, je ferai de mon mieux ; c'est tout ce que je puis te promettre.

Ce fut en silence que le frère et la sœur achevèrent leur chemin, mais la secrète entente qui s'était établie entre eux n'avait pas besoin de s'exprimer par des paroles : leur âmes, ils le sentaient, s'étaient rejointes et comprises dans le désir du bien.

Comme ils atteignaient l'ombre reposante que les tilleuls de l'avenue étendaient au-dessus de leurs têtes, ils virent accourir Roland, suivi de Yolaine.

Le jeune homme brandissait victorieusement une carte imprimée et sa voix sonore claironna :

— Anne, voici ta convocation pour le fameux examen qui doit consacrer ta science toute nouvelle de... chauffeur, puisque le mot de « chauffeuse » n'est pas, en général, entendu dans ce sens... Excuse mon indiscretion : j'ai regardé la date qui t'était fixée ; c'est après-demain : nous t'accompagnerons en chœur, afin d'applaudir à ton triomphe... et à celui de ton professeur, en ma personne, acheva-t-il, s'efforçant sans succès de prendre ce qu'il appelait son air de « timide violette ».

Yolaine se suspendit à son bras en suppliant :

— Et après, tu m'apprendras aussi, dis, Roll?...

— Sûr, mon chou, promit le jeune homme, protecteur,... ne serait-ce que pour faire enrager certaine personne de ma connaissance, ajouta-t-il entre ses dents.

Anne, sans avoir l'air d'entendre, s'écria d'un ton de plaisanterie très naturel :

— Tu ne feras pas ça, Roll, car, lorsque Yolette saura, elle ne me laissera plus jamais le volant et j'aime beaucoup conduire, tu sais!...

La fillette rit sans contrainte et promet, magnanime :

— Nous conduirons chacune à notre tour et tu verras, je saurai bientôt!...

Son aînée pensa à part elle que Roland se laisserait rapidement sans doute de ce rôle fastidieux de professeur et que, d'ailleurs, Yolaine n'avait pas encore l'âge requis pour obtenir un permis de conduire. Sa sérénité n'en fut donc nullement altérée et, d'un pas allègre, elle regagna sa chambre, songeant encore aux confidences d'Olivier qui lui avaient fait oublier un instant la blonde recluse du jardin enchanté.

IX

— Non, non, oncle Cam, malgré vos assertions, je continue à affirmer que, le volant en main, vous devenez un danger public, témoin ce jour...

— Veux-tu te taire, garnement!...

— ... Ce jour où vous arrivâtes chez vous escorté par une bande de bonnes femmes criardes qui vous réclamaient bruyamment de plus ou moins grosses indemnités. Vous aviez voulu vous aventurer en ville un jour de marché et, par suite de vos éternelles distractions, vous aviez sur la conscience une formidable omelette, plus la réduction en marmelade d'un nombre respectable de livres de beurre, sans compter l'assassinat d'une demi-douzaine d'innocents poulets. Et dire que vous fûtes assez...

bon pour payer sans sourciller tout ce qu'exigeaient ces glapissantes commères!...

— Dame! mon garçon, je ne voulais pas que ces pauvres femmes éprouvassent quelque dommage par ma faute et... Peste, ma jolie filleule, si vous ne réduisez pas à merci votre examinateur, quelque farouche qu'il soit, je veux bien être pendu!... Et toi aussi, gamine, te voici fraîche comme une fleur de printemps!...

Ces derniers mots saluaient l'entrée d'Anne et de Yolaine dans la bibliothèque où la famille était réunie en attendant le départ des jeunes gens pour C... où allait avoir lieu l'examen qu'Anne devait subir pour obtenir son permis de conduire.

Les deux sœurs avaient revêtu pour la première fois les robes mauves, délicieuses de fraîcheur et de bon goût, qu'Anne avait achevées quelques jours auparavant. Le souple tissu aux plis harmonieux prêtait un éclat nouveau au charme très pur de l'aînée comme à l'attrait piquant de petite gitane de la cadette, et le coup d'œil dépité qu'Isabelle leur jeta à la dérobée prouvait assez qu'Anne avait particulièrement réussi ces ravissantes toilettes.

Roland, qui aimait par-dessus tout à taquiner sa seconde sœur, déclara d'un ton doctoral :

— Sais-tu, Isa, que te voici détrônée : le chic du chic, c'est Anne qui le détient maintenant. Ta robe, vois-tu, eh bien!... il lui manque trop d'étoffe : un peu de largeur, un peu de longueur, et un petit quelque chose sur les bras ; ce n'est plus ça du tout. Vivent les jupes en forme et les manches longues, la mode nouvelle de cet an de grâce 1930!...

— Comme si tu t'y connaissais ! gronda entre ses dents l'interpellée, très vexée, tandis que M. Le Valdor, levant les yeux du journal qu'il parcourait distraitemment, tout en écoutant la conversation de ses enfants, remarquait d'un ton sérieux :

— Sans m'y connaître plus que Roland, ma fille,

je dois te dire cependant que ta toilette, acceptable pour une visite ou une promenade, est déplacée à l'église. Comme je ne veux pas que mes enfants puissent, en quoi que ce soit, donner un exemple fâcheux à la jeunesse du pays, je tiens à ce que, désormais, tu mettes un manteau lorsque tu voudras revêtir cette robe pour aller à la messe.

Sans oser protester ouvertement, Isa se leva d'un air de majesté outragée et sortit de la bibliothèque en claquant la porte d'une façon qui n'avait rien de majestueux. Pour faire oublier ce que cette courte scène avait eu de pénible, M. Camille s'écria :

— Allons, enfants, il est temps de partir!... Tu ne viens pas, Hervé?... Bon! nous te laissons à la pile d'attrayants autant que poussiéreux bouquins qui se dresse à tes côtés et je vais jouer au père de famille : ça me rajeunira. Mes hommages à ta femme qui a disparu avant que je puisse prendre congé d'elle et... mon petit, appelle Isa, je te prie : cette enfant va nous mettre en retard!...

Mais damoiselle Isa, du haut de sa tour d'ivoire, décréta qu'elle n'accompagnerait pas la joyeuse bande à C..., de plus intéressantes occupations la réclamant ailleurs. Sans relever l'aigreur du propos, les jeunes gens s'éloignèrent, abandonnant leur sœur à son humeur chagrine, et Roland poussa même l'impertinence jusqu'à grommeler entre haut et bas :

— Bon débarras!... Ses grands airs offensés commencent à être encombrants. Heureusement qu'Anne est pourvue d'un caractère autrement agréable!...

La jeune fille, malgré la joie involontaire que faisait épanouir dans le secret de son cœur cette remarque de son frère, protesta charitablement :

— C'est que vous me ménagez, mes frères, tandis que tu n'épargnes guère les taquineries à cette pauvre Isa, Roland.

Mais ce dernier, passant déjà à un autre ordre d'idées, ne songeait plus qu'à multiplier à sa sœur les recommandations les plus propres à préparer son triomphe. Ce triomphe fut d'ailleurs éclatant, car Roland avait été un professeur aussi consciencieux que sévère, et Anne entra bientôt en possession de la fameuse carte rose qui lui permettrait désormais de sillonner les routes au volant de la petite *Peugeot*, sans avoir à recourir à l'obligeance de l'un de ses frères.

Roland exultait, partageant généreusement les félicitations entre sa sœur et... lui-même, et Yolaine, plus expansive que de coutume, babillait sans arrêt.

En passant devant la meilleure pâtisserie de la ville, Roland déclara avec une grimace significative :

— Je voudrais, ô triomphatrice de l'heure, t'offrir en ce lieu coquet un festin qui fût en rapport avec tes mérites, mais, hélas ! ma bourse ne l'est pas avec mes désirs !...

M. Camille haussa légèrement les épaules :

— Toujours à sec, mon pauvre garçon ; nous ne sommes cependant pas même au milieu du mois. C'est donc moi qui me chargerai de la réalisation de tes bonnes intentions, afin que celles-ci n'aillent pas, en compagnie de beaucoup d'autres, paver l'enfer.

— ... Où il y aura des pleurs et des grincements de dents..., acheva Roland d'un ton lugubre, peut-être pour éviter que l'on attachât trop d'importance à la remarque de son oncle.

Yolaine s'assit près d'Anne devant la petite table qui se chargeait comme par enchantement d'alléchantes pâtisseries et, tout en enlevant ses gants d'un air indifférent, elle murmura, pour elle seule semblait-il :

— Roll n'a cependant presque rien acheté depuis

qu'il a reçu sa pension mensuelle, mais il est sorti trois fois avec ses amis — seulement trois fois, à cause des leçons d'auto — et, après, il n'a jamais plus d'argent.

Anne avait entendu ces mots qui lui étaient peut-être destinés et, soudain, elle trouva une singulière amertume à l'excellent petit four qu'elle portait à ses lèvres.

Pour le retour, elle refusa de conduire, se déclarant un peu fatiguée, et rejoignit Yolette dans le fond de la petite auto où celle-ci s'était glissée, tandis que leur oncle s'asseyait à côté de Roland. Un instant, la tête brune de la fillette s'appuya d'un geste las et confiant à la fois à l'épaule de son aînée qui, absorbée par de pénibles pensées, frémit légèrement à ce contact affectueux, mais le regard de l'enfant se leva sur elle plein d'une angoisse imprécise et Anne l'étreignit soudain en murmurant d'un ton rassurant :

— Ne crains rien, chérie : je suis là !...

Pourquoi avait-elle prononcé ces mots et quelle sourde inquiétude les unissait donc secrètement toutes deux?... La jeune fille n'eût pu le dire, mais une intuition très sûre lui avait fait deviner le trouble profond de sa petite sœur, et, dans un élan de maternelle protection, elle avait voulu la reconforter.

Quelque mystérieux danger les menaçait, les pressait de toutes parts, comme un filet resserrant sournoisement autour d'elles ses mailles inexorables, et, à ce tourment imprécis qui ébranlait sa sécurité, Anne commençait à mettre un nom.

Mais, pour qu'elle pût lui opposer une arme sûre, il fallait qu'elle connût parfaitement l'adversaire contre lequel elle devrait se mesurer.

Depuis le jour où, sur le conseil de sa belle-mère, elle avait tenté d'arracher Roland à des amitiés sans doute dangereuses, elle s'était bien souvent ré-

pété qu'il était nécessaire qu'elle se renseignât sur bien des points demeurés obscurs pour elle, mais elle avait sans cesse différé ces explications qu'elle devinait pénibles, un peu parce qu'elle ne savait trop à qui s'adresser pour les obtenir, beaucoup parce qu'elle redoutait la peine et le souci nouveaux qui en découleraient certainement pour elle.

Maintenant, elle ne pouvait plus reculer : les demi-confidences d'Olivier, quelques jours plus tôt, puis cette phrase échappée tout à l'heure à Yolaine, l'enfant trop clairvoyante pour son âge, l'obligeaient à regarder le danger en face.

Cependant, qui pouvait-elle interroger?... Son père demeurait celui qu'elle devait ménager en toute occasion; Yolaine était trop jeune; Olivier s'en tiendrait sans doute à ce qu'il lui avait dit précédemment; l'oncle Cam était perspicace, mais si distrait, et Isa ne se préoccupait que d'elle-même.

S'adresserait-elle à sa belle-mère?... Cela lui coûtait vraiment, et, tandis que, de retour au Vilaret, elle gagnait lentement sa chambre, son cœur était encore indécis.

Sur sa droite, une porte était entr'ouverte et la voix brève de Patrice parvint jusqu'à elle. Soudain ses hésitations tombèrent, et, comme si elle eût obéi à un ordre qui ne venait pas de sa propre volonté, elle pénétra résolument dans la chambre de M^{me} Le Valdor.

Ne s'embarrassant point de vains préliminaires, d'une voix que son angoisse intime durcissait et rendait presque impersonnelle, la jeune fille déclara, oubliant que ses interlocuteurs ne pouvaient deviner son souci actuel :

— Il faut que je sache absolument!... Dites-moi tout!...

Sa belle-mère la fixait en silence, une interroga-

tion dans son regard étonné, mais Patrice, s'il se taisait aussi, semblait avoir compris le sens caché de cette question. Ce fut lui, d'ailleurs, qui parla le premier, mais pour répondre à sa demande par une autre demande :

— Pourquoi tenez-vous à savoir tout ce que vous ignorez encore?...

Anne eut un amer sourire :

— Oh ! nullement par pure curiosité, je vous prie de le croire, mais, aux soldats qu'on jette dans la mêlée, on ne refuse pas quelques derniers avis.

Et, se tournant vers sa belle-mère, elle semblait la défier du regard. Patrice, une seconde fois, prit la direction du débat :

— Et vous nous en voulez d'être obligée de recourir à nous pour vous renseigner sur ce qui se passe ici, remarqua-t-il paisiblement, c'est assez naturel. Néanmoins, comme vous êtes droite avant tout, vous reconnaîtrez avec nous que nous ne sommes pas responsables des folies de votre frère, qui risquent souvent de troubler la paix de cette maison, et que ma mère, en vous priant un jour d'intervenir, n'a eu en vue que le bien de ceux qui ne lui en sauront aucun gré, sans nul doute.

C'était au tour du jeune homme de parler avec un âpre ressentiment, mais M^{me} Le Valdor, intervenant alors, jeta dans la discussion une note d'apaisement :

— Anne, pria-t-elle, vous m'avez dit un jour que nul de ceux qu'aima votre mère ne vous serait indifférent : dépouillez-vous donc de toute rancœur, de tout parti pris, et cherchons ensemble le moyen de sauvegarder le bonheur de tous ceux qui lui furent si chers. Et, d'abord, que désirez-vous savoir?... Sans doute s'agit-il de votre frère?...

— De Roland, en effet, car d'Olivier ne peut nous venir nulle peine... Quels sont ces amis qui ont trop

d'influence sur lui et quel danger peut-il courir en leur compagnie?

— Roland est le plus séduisant des jeunes fous, répliqua Patrice d'un ton bref, et ce ne sont pas les écervelés dont il s'entoure qui pourront lui fournir de bons exemples. Entraîné par eux, votre frère, dont le caractère facile et nonchalant — sous des dehors impétueux — ne sait leur opposer une nécessaire résistance, ne rêve que distractions et plaisirs. Trouvant insuffisante la pension mensuelle que lui consent son père, il cherche à l'augmenter en faisant appel aux hasards du jeu...

— Roland, joueur!...

— Hélas! Et, comme la chance ne lui sourit pas toujours, il est obligé quelquefois de recourir à votre père, ce qui cause des scènes fâcheuses et surtout très nuisibles à la santé ébranlée de ce dernier.

— Mais il faudrait obtenir qu'il ne rencontrât plus ces jeunes gens.

— Certes, mais Roland est entêté comme tous les faibles, et, d'ailleurs, rien de grave ne peut être relevé contre ses amis. Le petit Rosel n'est qu'un charmant incapable; d'Erbelles, un poseur; Calmont, un sot, et le reste à l'avenant. Tous riches, ils ne savent que faire de leur fortune et de leur temps et, faute de les employer à quelque chose d'utile, ils gaspillent l'une et l'autre.

— Pour le repos de père et l'avenir de Roland, il faut que cela cesse. Après les vacances, d'ailleurs, il échappera à ces regrettables influences.

— Non, car d'Erbelles est l'un de ses camarades de promotion et il trouvera autour de lui autant de sots et de jouisseurs qu'il voudra. Maintenant, l'habitude est prise et il faudrait, pour l'arracher à sa malheureuse passion, un événement, une secousse terrible, qui le jetât hors de lui-même.

Accablée, Anne inclinait la tête en silence. Tout

à coup, elle questionna avec une certaine timidité :

— Mais vous, Patrice,... vous ne pourriez pas lui faire entendre raison?...

— Non ! fit laconiquement le jeune homme. Il est particulièrement délicat pour moi d'insister sur ce point. Une ou deux fois, cependant, je l'ai quelque peu secoué, lui rappelant que le repos de son père devait lui paraître plus précieux que quelques heures d'un plaisir douteux, mais il m'a écouté sans conviction et ne m'a même pas promis d'essayer de résister quelquefois à la tentation.

— Mon Dieu ! gémit Anne, il m'écouterait moins encore!...

— Eh ! n'avez-vous pas réussi déjà à le préserver de lui-même durant ces semaines où il sortit avec vous pour vous apprendre à conduire ? Votre ingéniosité et votre cœur vous inspireront encore, et, si vous ne vous découragez pas trop rapidement, il se peut que vous preniez une véritable influence sur notre grand enfant.

Malgré ces paroles rassurantes, Anne n'était qu'à demi convaincue et il lui semblait que la tâche qui s'offrait à elle dépassait ses forces. Un profond découragement, qu'elle ne voulait pas exprimer ouvertement, par crainte du dédain de Patrice, dont la volonté sans défaillance n'eût sans doute pas compris sa faiblesse, lui glaçait le cœur et, mettant fin brusquement à ce pénible entretien, elle s'éloigna sans réclamer d'autres précisions.

Lentement elle se rendit dans la petite chapelle où, chaque semaine, une messe était célébrée pour les défunts et aux intentions de la famille Le Valdor, et là, aux pieds de la Vierge, consolatrice des cœurs affligés, elle oublia un instant qu'elle avait jugé avec révolte son fardeau trop lourd pour ses forces.

Cependant cet apaisement dura peu, car elle mêlait encore trop d'elle-même à sa prière et, avec

angoisse, elle épiait la fuite des instants qui rapprochaient d'elle la lutte redoutée. Une plainte lui échappa soudain :

— Oh ! maman,... Michel,... j'aurais si besoin de votre tendresse !... Qui saura donc me parler de vous ?...

Sans y prendre garde, elle avait prononcé à mi-voix ces mots désolés et, tout à coup, elle tressaillit : une ombre mince se glissait tout près d'elle et une voix étouffée, un peu tremblante, mais très douce, murmurait à son oreille :

— Anne,... veux-tu que ce soit moi ?...

X

Sur l'herbe rase au parfum de serpolet, Anne s'était assise. Devant elle, l'eau grise du petit étang agitait mollement sa moire transparente, mais, cette fois-ci, la jeune fille ne songeait pas à guetter le vol rapide du martin-pêcheur : elle attendait avec une sourde impatience le retour de Yolaine qui lui avait promis de la rejoindre là quelques instants plus tard.

Elles avaient quitté ensemble la petite chapelle et c'est alors que l'enfant s'était échappée vers la maison en jetant cette brève recommandation à sa grande sœur :

— Attends-moi vers le petit étang : je reviens tout de suite !...

En effet, déjà son pas léger foulait l'étroit sentier conduisant à l'étang et Anne la voyait paraître, une expression grave et presque recueillie immobi-

lisant ses traits juvéniles. Elle serrait entre ses doigts une enveloppe blanche et, se laissant tomber sur l'herbe en face de sa sœur, elle commença :

— Anne, il faut que je te dise d'abord... Depuis longtemps j'aurais dû te remettre cette lettre de maman que Michel m'avait confiée. Mais, au début, je ne voulais pas, et, ensuite, je n'ai plus osé...

— Une lettre de maman!... Oh! Yolette, elle m'aurait fait tant de bien!...

Elle n'ajouta aucun reproche, mais sa voix était si triste que Yolaine rougit soudain et reprit avec une sorte de hâte :-

— Je n'ai pas compris tout de suite, vois-tu, et puis, sans maman et sans Michel, je ne savais plus ce que je devais faire. J'étais toute seule, si tu savais...

Anne eût pu dire beaucoup de choses, alors, et rappeler surtout à l'insoumise enfant que d'autres guides et d'autres conseillers s'offraient à elle, qu'elle avait repoussés, mais elle se contenta d'affirmer avec une douceur persuasive :

— Maintenant, chérie, tu ne seras plus seule... Et Yolaine ne protesta pas.

D'une voix un peu tremblante, elle reprit :

— Maman parlait souvent de toi et je crois qu'elle t'attendait sans cesse. Michel, lui aussi, pensait que tu pourrais revenir et me racontait vos jeux lorsque vous étiez encore ensemble... Puis maman est partie — la voix claire s'altéra davantage — et papa donna sa démission pour rester avec nous. Il était très bon, ne nous grondait presque jamais, mais il demeurait très triste, et, avec Michel seulement, je pouvais parler de maman.

« La... mère de Patrice venait souvent ici; je l'aimais bien alors, mais, quand elle a voulu remplacer maman, j'ai commencé à la détester et Roland aussi. Olivier, lui, ne disait jamais ce qu'il pensait

et Michel, qui était le grand ami de Patrice, essayait de me prouver que maman serait triste si elle me voyait méchante et révoltée; mais je ne pouvais pas faire autrement, je t'assure.

« Papa devenait sévère et se fâchait quand nous n'écoutions pas notre belle-mère. Enfin, nous étions déjà bien malheureux quand, un jour, Michel, en voulant retirer de l'eau les enfants du jardinier qui, ayant détaché la barque sans permission, étaient tombés dans l'étang, prit froid, et, bientôt, une fluxion de poitrine se déclara... »

Des larmes lourdes et pressées glissaient sur les joues pâlies de la fillette qui acheva plus bas :

— Il est parti aussi, un soir, après nous avoir dit adieu à tous, et papa tomba malade, de chagrin sûrement... Depuis ce jour, tout le monde m'a abandonnée!...

Le mot était poignant sur ces lèvres si jeunes et Anne-en fut péniblement impressionnée. Elle remarqua avec reproche :

— Yolette, peux-tu dire cela?... Et papa, et les jumeaux!...

— Et Isa, et aussi ma belle-mère peut-être!... jeta ironiquement l'enfant qui poursuivait avec obstination : Non, je t'assure que personne ne s'occupe plus de moi... plus comme maman et Michel, du moins!...

— Alors, pourquoi ne m'as-tu pas mieux accueillie à mon arrivée?... Je ne demandais qu'à m'occuper de toi et à témoigner à ma petite sœur la même tendresse que maman et Michel lui montraient.

Yolaine rougit une seconde fois et répliqua avec un léger embarras :

— J'avais peur,... je croyais que tu ne te souciais guère de moi et... je t'en voulais presque de ressembler tant à maman, alors qu'elle, elle n'était plus là, près de moi. Puis je me figurais aussi que, comme tu ne l'avais pas beaucoup connue, tu pren-

drais le parti de... de... enfin de notre belle-mère... Et je suis presque sûre que le chagrin me rendait très méchante, acheva humblement l'enfant.

— Moi aussi, Yolette, j'avais du chagrin, murmura simplement Anne, tant de chagrin de ne plus retrouver maman et Michel à mon arrivée ici. J'aurais voulu entendre parler d'eux; personne ne l'a fait et je me suis sentie très seule, très abandonnée aussi... Mais ne pleure pas, chérie, nous réparerons désormais le temps perdu. Donne-moi cette lettre maintenant : j'ai hâte de savoir ce que maman désirait de moi.

Pieusement, elle déplia le mince feuillet, mais elle dut attendre quelques instants avant que ses yeux obscurcis par les larmes pussent déchiffrer les lignes tracées par la chère disparue.

Ma petite enfant, écrivait-elle, ma chère fille retrouvée, si tu lis un jour ces pages, c'est que je ne serai plus là pour t'accueillir et te chérir ; mais, de Là-Haut, je me pencherai sur toi, et nos âmes seront bien proches encore.

Je voudrais ne te dire que des mots de joie et de réconfort, et cependant il faut que je te parle d'austères devoirs, d'efforts, d'abnégation. Tu me comprendras, ma fille aimée, car je sens, je suis sûre que tu seras forte et droite.

C'est une tâche de confiance que je te lègue auprès de ton père qu'il faudra entourer de soins et d'affection, auprès de tes frères et de tes sœurs dont tu devras être l'ange gardien. Notre Michel, si ferme et sûr, te secondera dans cette mission délicate. Vous veillerez de près sur Roland, passionné et trop facilement influençable; sur mon doux Olivier, au cœur délicat, mais peu expansif; sur Isa aussi, dont la frivolité naissante m'effraie, et enfin sur ma toute petite qui a tant besoin d'une sollicitude de tous les instants.

Anne,... Yolaine,... je vous confie l'une à l'autre : vous pouvez vous faire du bien mutuellement. A ma

grande, je donne ma petite, pour qu'elle la guide dans le chemin du bien, comme j'aurais voulu le faire moi-même, et je charge ma petite de me remplacer auprès de ma grande en lui témoignant la tendresse dont j'aurais désiré la combler.. Que tous mes chers enfants s'aiment tendrement; qu'ils soient toujours le bonheur et la fierté de leur papa et qu'ils sachent être reconnaissants à *tous* ceux qui leur montreront de l'amitié et de la sollicitude en souvenir de moi.

Ma fille chérie, je te demande beaucoup, et que puis-je te donner en retour, à toi qui as grandi loin de moi? Seulement l'assurance que, si tu écoutes et satisfais la prière de ta maman, tu connaîtras le sûr bonheur que procure l'oubli de soi et tu seras bénie de tous, ainsi qu'elle le fait elle-même avec toute sa tendresse.

Ma petite enfant, j'ai confiance en toi. Sois aimante et courageuse. Dieu et ta mère ne t'abandonneront pas...

Quelques minutes Anne demeura silencieuse, les yeux clos, afin de se mieux pénétrer des ultimes recommandations de celle dont, sur terre, elle n'entendrait jamais plus la voix chérie, puis, dominant sa profonde émotion, elle se pencha vers sa petite sœur, qui la considérait en silence, et lentement, avec une sorte de solennité, elle reprit la lettre maternelle à cette phrase :

Anne, Yolaine, je vous confie l'une à l'autre...

Quand elle se tut, la fillette pleurait tout bas. Anne replia sans hâte le précieux feuillet, testament suprême qu'elle devait bien souvent relire dans la suite, puis questionna très doucement, en enveloppant d'une tendre étreinte l'enfant qui s'abandonnait enfin :

— Nous ne décevrons pas l'espoir de maman, n'est-ce pas, ma Yolaine?...



Un baiser lui répondit, accompagné d'un regard qui, à lui seul, était une éloquente promesse.

Lorsque Yolaine fut un peu apaisée, elle donna à sa grande sœur quelques détails sur les derniers instants du frère aîné qu'elle avait passionnément aimé.

— C'est à lui, dit-elle, que maman avait confié cette lettre, afin qu'il te la remette quand tu revien-drais ici. La veille de sa mort, Michel m'appela près de lui et me la donna en me recommandant, de sa voix si faible déjà, d'être très gentille pour toi, si tu nous étais rendue un jour, et de te parler quel-quefois de lui, qui regrettait tant de ne pas t'avoir revue... Mon pauvre grand : ils ont l'air de l'avoir presque oublié,... sauf papa et peut-être Olivier. Et cette Isa qui voulait que je porte déjà une robe rouge!... Mais tu as été très bonne, Anne, ce jour-là, et, depuis, j'ai eu envie de t'aimer, seulement je ne savais pas comment te parler de ces choses, après avoir tant attendu. Maintenant, je pourrai au moins te dire tout ce qui m'étouffe quelquefois et, avec toi, je ne serai pas obligée de rire quand je serai triste...

La main dans la main, les deux sœurs revinrent vers la maison. Elles se taisaient, mais leurs cœurs étaient cependant plus rapprochés que si elles eussent tenu quelque banale conversation, et Anne, distraite un moment de ses lourdes préoccupations, ne pouvait plus se sentir lasse et désemparée comme auparavant. Un souffle pur de tendresse et de vaillance avait passé sur ses doutes et ses craintes. Entre l'amour de la mère disparue et l'affection nouvelle de sa petite sœur, elle se sentait forte et prête à toutes les générosités.

Dieu, dans sa bonté, lui avait réservé une consolation et un stimulant à l'heure même où elle allait se déclarer vaincue. Sa mère n'était plus là pour la dispenser de la mission qu'elle lui avait

confiée : il lui fallait donc, comme, seize ans plus tôt, les soldats dans les tranchées, tenir jusqu'au bout. Elle trouverait d'ailleurs un réconfort dans la tendresse de Yolaine et rien ne l'empêcherait plus d'évoquer désormais avec elle le souvenir et l'exemple de leurs chers disparus, qui l'arrêteraient efficacement au seuil du découragement.

Un coup de sonnette à la grille d'entrée l'arracha soudain à ses profondes réflexions ; elle leva les yeux et aperçut la silhouette fine de Mireille Brécourt, qu'elle n'avait pas revue depuis plusieurs jours. Près de la jeune fille, comme un vigilant gardien, se tenait le grand caniche aux poils embroussaillés.

Tandis que Yolaine s'éloignait discrètement, Anne s'avancait vers l'arrivante en questionnant cordialement :

— Quelle bonne surprise, ma petite amie !... Vous vous êtes donc enfin décidée à venir jusqu'à moi ?...

Le visage à la fois ingénu et grave rosit un peu sous l'auréole des cheveux de soleil et Mireille s'exclama :

— Puisque vous me nommez votre amie, c'est que vous ne m'avez pas tout à fait oubliée, mais nous ne vous voyions plus guère et nous trouvions le temps long, n'est-ce pas, *Freddy* ?... Cependant je n'aurais pas osé venir jusqu'ici sans doute, si M. le curé ne m'avait pas priée de vous remettre en passant ce livre que vous lui aviez demandé.

— Ne voulez-vous pas entrer un instant ?...

— Oh ! non, M.^e Le Valdor et vos frères m'intimident, et puis j'aime tellement mieux vous avoir pour moi seule, là-bas, dans mon cher jardin... N'est-ce pas, *Freddy*, nous attendons chaque jour notre amie, et voulez-vous savoir un secret ?... — La jeune fille se penchait, mutine, un rayon dansant au fond de ses yeux dorés. — Nanie a préparé des choses délicieuses en votre honneur : ces gâteaux

au gingembre que vous aimez et des loukoums à la rose...

— Allons, répliqua gaiement Anne, je vois que, Nanie, *Freddy* et les loukoums aidant, je ne puis vraiment me faire attendre davantage, bien que Mireille à elle seule eût suffi à m'attirer... J'irai vous voir demain, petite princesse du jardin enchanté, et nous bavarderons tout à loisir. Une caresse à *Freddy* et je me sauve, car Olivier m'appelle.

La jeune fille était déjà loin que Mireille, le front appuyé pensivement aux barreaux de la grille, la suivait encore des yeux, tandis qu'elle regagnait la maison en causant paisiblement avec Olivier. Ils disparurent bientôt et Mireille, alors, se décida à suivre *Freddy* qui tirait sur sa laisse en gémissant.

Le dîner fut morne, ce soir-là, au Vilaret. M. Le Valdor semblait soucieux et Roland avait perdu son air joyeux et insouciant. Au dessert, il déclara d'un ton d'autant plus catégorique qu'il s'attendait à quelque résistance de la part de son père :

— Rosel part demain pour la Suisse avec sa nouvelle *Mathis* : j'ai envie de l'accompagner pour étudier un peu la machine qu'on dit épatante.

M. Le Valdor fronça les sourcils et répliqua brièvement :

— J'ai vu son père, cet après-midi : il craint fort que cet écervelé ne revienne pas sans dommage de cette randonnée, car il est chauffeur médiocre et n'a pas de sang-froid ; je ne tiens donc pas à ce que tu ailles te rompre les os en sa compagnie.

Roland devint très rouge et il se disposait à protester vivement, lorsque Anne, intervenant à propos insinua d'un ton engageant :

— J'avais un autre projet et je comptais sur toi, Roll, pour le réaliser... J'aurais très envie de revoir

Vézelay, dont les environs seraient d'ailleurs intéressants à visiter. Nous pourrions partir pour quelques jours presque à l'aventure, ce qui serait fort amusant. Nous logerions ici ou là, prendrions le plus souvent nos repas en plein air et rayonnerions dans l'Avallonnais et le Morvan au gré de notre fantaisie.

— Oh ! fit Roland avec une certaine importance, il faut toujours partir avec un plan établi à l'avance et des étapes judicieusement choisies.

— C'est cela : tu organiserais tout dans les règles et tu serais le chef de la caravane, ce qui ne t'empêcherait pas de compléter par tes conseils ma science encore bien neuve de chauffeur... Père, vous nous accorderiez bien ce petit congé, n'est-il pas vrai ? acheva la jeune fille avec son brillant sourire.

— Certainement, mon enfant, s'empressa d'acquiescer M. Le Valdor dont le visage s'éclairait peu à peu, du moment que ta sagesse serait là pour contre-balancer heureusement l'étourderie et la folle témérité de ton frère.

Roland se rembrunit à cette remarque de son père, mais Anne questionnait déjà avec entrain : « Qui se joint à nous ?... » et les mots chagrins qui lui venaient aux lèvres furent étouffés par les joyeuses exclamations de Yolaine qui réclamait « l'honneur » de faire partie de la grande expédition.

Isa se taisait d'un air dédaigneux, ce que voyant Olivier proposa de sa voix paisible :

— J'en serai aussi, si vous le voulez bien... Et ceci suffit pour rasséréner tout à fait Roland qui, sans vouloir l'avouer, se passait difficilement de la présence de son jumeau, bien que leurs caractères différassent essentiellement.

Un joyeux brouhaha emplissait maintenant la salle à manger où régnait un peu plus tôt un morne

silence. Anne s'était rapprochée de son père et interrogeait à mi-voix :

— Votre solitude relative ne vous pèsera pas trop, papa?... Nous tâcherons de ne pas nous attarder outre mesure.

— Ne t'inquiète pas de cela, mon enfant, fit M. Le Valdor, souriant : j'ai commencé un travail très intéressant et je me réjouirai en pensant que vous vous distrayez aussi de votre côté...

Puis, posant une main affectueuse sur l'épaule de sa fille, il acheva plus bas :

— Merci, ma grande, tu ne peux savoir quel inappréciable service tu m'as rendu ce soir.

Un mystérieux sourire erra un instant sur les lèvres de la jeune fille qui remerciait en secret ceux qui, selon la promesse maternelle, ne l'avaient pas abandonnée et l'avaient inspirée à l'heure du danger...

XI

Aiors, vous nous quittez déjà?...

— Il le faut, petite amie, songez que, demain, nous partons de bonne heure. Nous visiterons Saulieu et ses environs, puis nous gagnerons Vézelay.

— Vous reverrez avec plaisir ce pays?...

— Certes... Songez — puisque vous connaissez en partie mon étrange aventure — que j'ai vécu là des heures inoubliables. Je ne regretterai qu'une chose, c'est de n'y pas retrouver ma bienveillante amie d'alors ; M^{me} de Ludrel, qui est en Auvergne actuellement.

Mireille enfouit soudain son visage dans le pelage épais de *Freddy* qui appuyait sa tête intelligente sur les genoux de sa jeune maîtresse. Quand elle se redressa, elle était un peu pâle, mais sa voix était très calme, tandis qu'elle pressait Anne de lui faire une longue visite dès son retour.

... Le départ de la joyeuse bande eut lieu en effet de grand matin. Roland, qui avait tout à fait oublié son ami Rosel et sa *Mathis*, allait et venait, très affairé, consultait ses cartes, étudiait ses repères et prenait l'air soucieux de celui sur qui pèsent d'écrasantes responsabilités.

Yolaine, suspendue au bras d'Anne, qu'elle ne quittait pas plus que son ombre, décrétait que, de Saulieu, elle expédierait à son père un sac de ces truffettes au cassis que l'une de ses amies lui avait signalées comme particulièrement délectables, et Olivier, sans s'impatienter, attendait un peu à l'écart que les derniers préparatifs fussent terminés.

Isa était invisible, mais M. Le Valdor avait voulu assister au départ des voyageurs, et sa femme, toujours soucieuse du bien-être de chacun, achevait d'emballer un repas froid qui permettrait aux jeunes gens de déjeuner où bon leur semblerait, sans avoir à recourir aux ressources limitées de quelque auberge de village.

Enfin, le dernier signal fut donné, et la petite *Peugeot*, qui avait été soigneusement revisée et graissée auparavant, s'ébranla, saluée par les souhaits de bon voyage et de prompt retour de ceux qui restaient.

Deux retentissants hurrahs ! lancés par Roland et Yolaine signalèrent le passage de la grille, et Patrice, qui arrivait en compagnie de l'oncle Cam, agita son chapeau d'un air amusé, en souriant à l'évidente excitation de ses jeunes amis.

La première partie du voyage se passa sans incidents d'aucune sorte. La plus franche gaieté présida au repas, savouré à l'orée d'un sous-bois, et Roland déclara avec malice :

— Il me semble que nous faisons tous l'école buissonnière et cette impression est particulièrement réjouissante.

Ayant un peu trop longuement flâné en route, ils n'arrivèrent à Vézelay qu'à la nuit tombante et gagnèrent immédiatement le paisible petit hôtel où leurs chambres avaient été retenues à l'avance par les soins du prévoyant Roland qui avait pris très au sérieux son rôle de chef d'expédition,

Le lendemain, faisant en sorte de ne pas déranger Yolaine qui dormait encore du bon sommeil de la première jeunesse, Anne, très tôt éveillée et rapidement prête, se rendit à la petite chapelle du cloître où elle avait assisté plus d'une fois, durant son premier séjour, à une messe matinale. Avec une émotion profonde, elle s'inclina devant le simple autel et revécut intensément, bien que de façon différente, les impressions qui s'étaient alors partagé son âme tourmentée.

Elle ne s'attarda pas, malgré tout, ne voulant pas que ses frères et Yolaine s'inquiétassent de son absence, et, après un rapide déjeuner, ils partirent tous quatre pour visiter le pittoresque bourg et ses alentours. Cette fois-ci, Anne tenait le rôle de cicerone et ce fut avec une conviction fervente qu'elle fit les honneurs de l'admirable basilique aux jumeaux et à Yolaine.

Cette dernière, qui songeait surtout à répondre aux taquineries de Roland, n'attachait qu'une importance assez relative aux explications de sa sœur aînée et, lorsqu'ils quittèrent ensemble l'ombre fraîche et accueillante de l'imposant sanctuaire, Olivier remarqua d'un ton de reproche :

— Vous pénétrez dans la maison de Dieu aussi

distracts et occupés de pensées profanes qu'en entrant dans la demeure des hommes.

— Quel censeur!... badina Roland qui entraînait déjà sa petite sœur, sous prétexte de chercher de beaux points de vue à photographier.

Anne ne les suivit pas, car quelque chose dans le ton grave d'Olivier l'avait frappée. Elle vint donc s'appuyer à côté de lui au mur de pierre limitant la grande terrasse ombragée et là, en face du paysage insensible qu'elle regardait sans le voir, elle eut le courage de questionner :

— Olivier,... si maman était ici, près de toi, je crois que tu aurais quelque chose à lui confier... Puis-je te demander d'avoir vis-à-vis de moi un peu de l'abandon que tu lui montrerais?...

Le jeune homme ne répondit pas directement, mais, le regard au loin, il murmura :

— « Vous nous avez faits pour Vous, Seigneur, et notre âme est sans repos tant qu'elle ne se repose pas en Vous... »

Et cette parole de saint Augustin à elle seule était un aveu, ainsi qu'une confidence.

L'angoisse imprécise qui, tant de fois, avait saisi Anne lorsqu'elle sentait son frère si précocement grave et en même temps si détaché de tout ce qui passionnait Roland, prit soudain corps et ce fut elle qui se fit jour, avant même que la jeune fille eût pu lui imposer silence :

— Olivier, mon frère chéri, toi aussi!... Que me restera-t-il?...

Mais déjà elle se reprenait :

— Pardonne ces mots égoïstes. Ta vie s'oriente : quels droits ai-je sur elle?...

— Mais c'est à toi, chère sœur, que je devrai de partir libéré de mes plus graves soucis. Je sais qu'entre tes mains la paix et le bonheur de la famille sont en sûreté.

— Hélas! combien tu me manqueras pour mener

à bien cette tâche ! Ta présence fut pour moi, dès les premiers jours de mon retour, un muet encouragement et un soutien efficace.

Puis, lentement, avec un effort presque douloureux, elle interrogea :

— Et... quand nous quitteras-tu?...

— Dès que j'aurai préparé père à cette nouvelle séparation... Voici déjà plusieurs années que l'exemple de Charles de Foucauld m'attirait invinciblement. Notre mère avait reçu, peu de temps avant sa mort, la première confidence de ce qui n'était encore qu'un rêve d'adolescent. Suivant religieusement le conseil qu'elle m'avait donné alors, je réfléchis longuement, m'entourai d'avis éclairés, et poursuivis malgré tout les études que j'avais choisies à une époque où l'appel ne s'était pas encore fait entendre...

Un mot avait frappé Anne et, craintivement, elle murmura :

— Comme Charles de Foucauld?... Mon Dieu ! tu ne songerais pas à aller faire ton noviciat en Orient... si loin de nous?...

Olivier eut un sourire très bon pour la dernière faiblesse de cette âme résolue et répliqua avec une profonde douceur :

— Anne, ma vaillante sœur, marchanderas-tu à Dieu ton sacrifice?... Songe à la preuve d'amour qu'Il nous donne en choisissant l'un de nous...

— J'ai toujours peine à découvrir l'amour du Dieu qui m'éprouve!...

— Parce que tu le cherches avec une âme tendue et révoltée, trop disposée aussi à compter sur tes propres forces ou sur le secours des hommes...

— Plus je te connais, Olivier, plus il me semble retrouver en toi mon cher Michel, tel que l'annonçaient les promesses de son enfance.

— Michel était plus humble et plus simple que moi ; il eût pu passer dans le monde impunément :

c'était une âme achevée. Pour moi, j'ai encore besoin de la forte discipline de la règle et de la mortification... Mais chut : Roland et Yolaine reviennent vers nous. Laissons-leur encore pour un temps leur insouciance. Aussi bien Roland n'est pas actuellement dans les dispositions morales nécessaires pour recevoir utilement cette nouvelle. Demeure donc ma seule confidente, toi qui as réclamé ce rôle que notre mère n'est plus là pour tenir.

Désormais, pour Anne, une ombre voila de gris le paysage riant et magnifique que, tant de fois, elle avait admiré et il lui fallut faire un pénible effort pour répondre avec enjouement aux gais propos de Roland et de Yolaine.

Cependant, elle devait rencontrer encore une diversion opportune sur son chemin.

Alors qu'elle passait devant la grille de cette maison de la place où elle avait connu des minutes si graves, une vive exclamation la fit tressaillir :

— Anne, vous ici, ma chère enfant!...

Et, dans la femme de haute taille, dont la toilette sobre portait la marque d'un goût très sûr, qui s'avavançait vers elle la main tendue, la jeune fille reconnut avec un indicible étonnement M^{me} de Ludrel, qu'elle croyait alors dans son château d'Auvergne.

— Oui, expliqua la mère de Guy, je devrais être loin de Vézelay à cette époque, mais mon homme d'affaires me parlait de réparations urgentes à exécuter dans mes toitures et, comme il manque souvent de décision et d'à-propos, j'ai résolu de venir voir en personne les dégâts en question, qui se réduisent en somme à peu de chose.

— Et que je suis presque tentée de bénir, chère Madame, puisqu'ils me valent la grande joie de vous revoir, de vous présenter mes frères Roland et Olivier, ma chère petite sœur Yolaine, et surtout de vous rappeler votre promesse que vous semblez

oublier... Quand donc vous verrons-nous au Vilaret?...

Engagée sur ce ton cordial, la conversation se poursuivait longuement dans la petite cour fleurie, près du vieux puits à l'eau remarquablement limpide.

Il fut entendu que, la semaine suivante, M^{me} de Ludrel et son fils, qui l'aurait rejointe alors, seraient les hôtes du Vilaret pour un séjour qu'Anne priait sa vieille amie de prolonger plusieurs semaines au moins.

Les jeunes gens abrégèrent donc un peu leur voyage et firent en sorte d'être de retour l'avant-veille de l'arrivée de leurs visiteurs. A leur père, ravi de leur joyeuse animation, ils firent le récit détaillé de leur excursion, se promettant de recommencer aux vacances suivantes une autre randonnée, peut-être plus longue, mais qui, affirmait Roland, ne pourrait être plus agréable.

Non sans une légère ironie, M. Le Valdor remarqua :

— Eh bien ! Roland, n'as-tu pas mieux joui de ce petit voyage que de celui que tu projetais tout d'abord ? J'ai appris hier que ton ami Rosel était revenu fourbu et mécontent, ayant laissé je ne sais plus où sa *Mathis*, qu'il avait réussi à détériorer plus ou moins — il a défoncé un piston et coulé une bielle, si je ne me trompe. — Une machine neuve : son père est furieux !...

Roland, dont l'amour-propre n'aimait pas à reconnaître ses torts, fut pris d'un intérêt subit pour la corbeille de glaïeuls à la confection de laquelle Anne, aidée par Yolaine, apportait tous ses soins, et Olivier, pour détourner la conversation, demanda à son père des nouvelles de Patrice :

— Le cher garçon a eu un beau succès au dernier concours de génisses, déclara chaleureusement M. Le Valdor. Il le méritait bien d'ailleurs, car

il ne ménage pas sa peine pour améliorer ses races, et son élevage peut rivaliser avec celui de Camille, qui, jusqu'alors, n'avait été égalé par aucun de ceux de la région.

— Je ne comprends pas, remarqua légèrement Roland, que ce brave Patrice, qui doit gagner des sommes folles avec son exploitation, étant donné qu'il emploie le moins de main-d'œuvre possible, continue à mener à Saint-Maltours une vie de solitaire. Il me semble qu'il pourrait s'offrir avec sa fortune quelques distractions.

Les mains de M^{me} Le Valdor, qui redressaient un peu une branche fleurie, tremblèrent imperceptiblement et le visage qu'elle tourna vers Anne à cet instant était si décoloré que la jeune fille en fut péniblement frappée.

Mais la voix de son père s'élevait nette et brève, déclarant sèchement :

— Patrice a d'autres notions que toi, mon fils, sur l'utile emploi de l'argent qu'il gagne et c'est fort heureux que certains sachent sagement ménager ce que d'autres gaspillent à la légère!...

Sans doute en eût-il dit davantage, mais les regards suppliants de sa femme et de sa fille aînée arrêtaient sur ses lèvres les mots, peut-être trop sévères, qu'il allait prononcer, et Roland, dont les yeux étaient devenus sombres et durs, s'éloigna sans que l'on parût remarquer son départ.

Anne devinait qu'il avait été profondément blessé par la réprimande paternelle, d'autant plus qu'elle était méritée, qu'il la recevait devant témoins et qu'il ne pouvait rien répliquer pour se défendre, car il avait sur la conscience une récente dette de jeu que son père avait dû régler, non sans lui adresser de sérieux reproches.

Il ne savait pas, l'ingrat enfant, qui était sans cesse prêt à se révolter contre une fermeté qu'il taxait tour à tour de dureté ou de tyrannie, que sa

malheureuse faiblesse éveillait un écho funeste dans le cœur paternel.

Il avait été une heure de sa jeunesse, en effet, où M. Le Valdor, pour occuper les loisirs d'une lointaine croisière, avait été tenté de s'engager dans la même voie dangereuse que suivait actuellement son fils. Mais, un jour, une simple phrase d'une lettre de sa femme l'avait arraché à cette passion naissante, alors qu'il en était temps encore.

Notre petit Michel, écrivait Mme Le Valdor, parle sans cesse de son papa. Cet enfant vit réellement les yeux fixés sur toi...

« Les yeux fixés sur toi... » L'officier de marine avait souvent relu ces mots et, prenant dans son cœur aimant et généreux la résolution de ne jamais se permettre un acte dont pût rougir plus tard ce fils qu'il chérissait tendrement et qui était déjà si fier de son papa, il avait courageusement rompu avec une habitude peu enracinée encore, mais qui, bientôt, se serait emparée de lui au point de dominer les remords de sa conscience et les exigences les plus légitimes de sa carrière et de sa vie familiale.

On comprend donc aisément quelles craintes secrètes éprouvait le pauvre père en voyant l'un de ses fils s'adonner au jeu, sans essayer un instant de lutter contre cet entraînement, étant donné surtout que la carrière choisie par Roland devait lui fournir de multiples occasions de céder à la tentation.

Il se reprochait, en outre, d'avoir, après la mort de sa femme, montré trop d'indulgence à ces enfants sans mère, qu'il avait laissés vivre un peu à leur guise, sans leur imposer une salutaire discipline. Lorsqu'il avait dû constater leur animosité à l'égard de la belle-mère qu'il leur avait donnée, il

avait réagi, peut-être trop brusquement, leur en voulant surtout de ne pas savoir prendre assez sur eux pour lui assurer le repos d'esprit et de cœur dont sa santé, fort ébranlée par les fatigues de la guerre et ses récentes épreuves, avait besoin. Sans se l'avouer, il reprochait également en secret à sa seconde femme de n'avoir pas réussi à se faire aimer de ses beaux-enfants, alors que la mère de Patrice avait fait cependant tout ce qui était en son pouvoir pour y parvenir.

Que de diplomatie elle avait déployée pour tâcher de prévoir et d'éviter toute discussion entre le père et son second fils qui avaient trop de points de ressemblance pour ne pas se heurter fréquemment. Michel et Olivier, qui ne lui avaient jamais montré la farouche antipathie de Roland et de Yolaine, l'avaient secondée de leur mieux, mais l'ainé, qui avait une réelle influence sur ses cadets, était disparu trop tôt, hélas ! et l'atmosphère de froide ou de violente hostilité qui enveloppait la belle-mère détestée s'était encore épaissie.

Heureusement Anne était venue et, depuis lors, leurs efforts s'unissaient pour mener à bien cette tâche de conciliation. Maintenant encore, pour faire oublier au père de famille l'émotion pénible qu'il venait d'éprouver et qui le pâlisait davantage, elles essayaient de l'intéresser aux distractions prévues pour la durée du séjour de M^{me} de Ludrel et de son fils.

Lorsque Anne vit son père plus calme et presque souriant, elle quitta le salon, afin d'aller se rendre compte si rien ne manquait dans les chambres destinées aux hôtes attendus.

Elle disposa quelques fleurs sans parfum dans des vases de Venise aux teintes irisées, puis, sa tâche achevée, résolut d'aller passer quelques instants avec Mireille, qu'elle serait forcément obligée de délaissier un peu durant les semaines suivantes,

La chaleur étant accablante, son amie la reçut dans un petit salon tout intime et clair où Anne n'avait encore jamais pénétré.

Une joie véritable illuminait les yeux pailletés, mais la bouche, généralement rieuse, se crispait un peu et le mince visage avait légèrement pâli. Anne fut frappée par ce changement presque imperceptible, mais elle ne posa pas de questions, car elle savait que le moindre effleurement indiscret ferait se refermer ce cœur de sensitive.

Elle conta donc son voyage avec gaieté, rappela des détails amusants, sans paraître remarquer que Mireille ne lui donnait pas la réplique avec son entrain accoutumé. Au moment de la quitter seulement, elle lui parla de la visite attendue et ajouta en souriant que le soin de distraire ses hôtes la retiendrait sans doute davantage au Vilaret et qu'elle ne pourrait revenir de quelques jours.

Mireille ne protesta pas, mais, s'arrêtant sur la porte de son coquet studio, elle rappela du geste son amie et, lui montrant un grand portrait placé au-dessus d'une petite commode Louis XV, elle remarqua d'un ton étrange :

— Vous ai-je parlé quelquefois de maman?... Non, je ne crois pas... Voyez comme elle était jolie; je ne lui ressemble pas du tout... Si, un jour, vous voyiez son portrait — oh! pas ici,... ailleurs peut-être — vous la reconnaîtriez, n'est-ce pas?...

Anne se contenta d'incliner la tête : une fois encore la pensée de sa singulière petite amie lui échappait. En silence, elles traversèrent le jardin au charme mystérieux, et Mireille, désignant les curieuses lanternes de fer forgé qui, suspendues aux piliers de la grille étroite, se balançaient mollement au bout de leurs chaînes, remarqua :

— Elles se sont éteintes cette nuit... Tant pis! « Il » ne passera sûrement pas maintenant...

Cette fois-ci, Anne renonça tout à fait à com-

prendre et, prenant amicalement congé de sa jeune compagne, elle s'éloigna un peu hâtivement, oppressée par cette atmosphère de mystère qu'il lui semblait respirer chaque fois qu'elle passait le seuil de Mireille Brécourt.

Celle-ci, refermant d'un brusque effort la grille qui résistait, lui jeta, comme dernier adieu, ces mots aussi énigmatiques que les précédents :

— Un jour, demandez à votre visiteuse — oui, à M^{me} de Ludrel — si elle n'a jamais entendu parler d'Armelle du Brézel...

XII

Guy de Ludrel et Anne se promenaient près de l'étang du Vilaret en causant amicalement. Les jeunes gens s'étaient retrouvés avec un véritable plaisir, et Anne, qui, si peu de temps auparavant, souffrait encore de ne pas se sentir tout à fait à l'unisson de sa famille retrouvée, jouissait involontairement de pouvoir évoquer avec son ami d'enfance des souvenirs communs.

Guy, qui savait être un charmeur, quand il le voulait bien, avait fait la conquête des Le Valdor, et Roland, qui se plaisait fort en sa compagnie, déclarait volontiers qu'il savait au moins comprendre la vie sans parti pris et sans absurdes préjugés. Isa se mettait en frais de coquetterie pour ce brillant commensal que M. Le Valdor traitait avec une amitié toute particulière. Il avait exprimé chaleureusement sa reconnaissance à M^{me} de Ludrel, à qui il devait en partie le retour de sa grande fille. Pou-

vait-il oublier que la mère de Guy s'était montrée compatissante pour Anne aux heures de détresses où celle-ci se trouvait seule et désemparée, sans foyer, sans famille, presque sans nom?...

Des jours faciles et gais s'écoulaient donc pour tous au Vilaret. La jeunesse organisait sans cesse de nouvelles parties : tennis, excursions en auto ou à cheval, canotage, se succédaient presque sans interruption, et l'oncle Camille lui-même, le grand favori de la folle bande, était de toutes les réjouissances.

Seul Olivier, sans affectation, se tenait généralement à l'écart, et Anne, qui oubliait un peu, dans l'animation et la gaieté ambiantes, les confidences de Vézelay, le remarquait à peine. En silence, celui qui ne serait bientôt plus qu'un humble trappiste sur une terre étrangère vivait ses derniers instants de vie familiale sous le toit paternel.

On voyait peu Patrice, qui préférait à cette agitation plutôt bruyante la solitude de son vieux manoir perdu dans la campagne et qui regrettait peut-être en secret la calme régularité des semaines écoulées.

Anne ne se plaignait pas de son absence, car elle avait l'impression troublante de lire un reproche dans le regard dominateur et grave où elle avait pris insensiblement l'habitude de chercher ses meilleures approbations. Elle se rendait compte que la vie un peu futile qu'elle menait actuellement ne plaisait que médiocrement au jeune homme et, tout en redoutant son jugement, elle s'irritait à part elle contre ce qu'elle nommait tout bas une intransigeante rigidité.

A cet instant, où son gai compagnon lui confiait qu'il n'avait jamais considéré l'existence que comme une partie de choix dont il fallait enlever l'enjeu avec autant d'élégance que d'adresse, la jeune fille se surprenait à songer qu'il ne serait

peut-être pas désagréable de tenter... la partie aux côtés de ce beau joueur.

Mais, tout à coup, Guy s'exclama drôlement :

— Je me sauve, Anne : voici, apparaissant à l'horizon, le chevalier des temps passés — ainsi nommait-il un peu ironiquement Patrice, dont le sérieux l'agaçait, — et, devant lui, je ne me sens qu'un très petit garçon, ce qui me vexe intimement. D'ailleurs, Roland m'a fait promettre de le rejoindre pour essayer avec lui le nouveau cheval que votre père vient d'acheter.

La franchise du jeune homme était désarmante et Anne souriait encore d'un air amusé lorsque Patrice la rejoignit. Avec une amicale brusquerie, celui-ci questionna :

— Vos protégés ne vous voient plus, Anne. Dois-je donc venir en trouble-fête vous rappeler que vous êtes le rayon de soleil de ces pauvres demeures où la joie n'entre plus guère?...

Avec vivacité, comme si elle se fût sentie en faute, la jeune fille répliqua :

— Ne me condamnez pas sans m'entendre, Patrice!... Je vais aujourd'hui porter quelques provisions à la vieille Jeannette et je passerai par la même occasion chez la petite veuve du cantonnier... Songez que je me dois aussi à nos hôtes, ajouta-t-elle avec reproche.

— Sans doute, mais eux ne manquent pas de distractions, tandis que vos humbles amis en comptent si peu dans leur triste vie...

— Oh ! je devine, releva avec une brève impatience Anne, que ces distractions dont vous parlez si bien ne sont guère de votre goût.

Patrice eut un geste évasif et reprit avec un calme imperturbable :

— Je me tairai donc, puisque vous interprétez si légèrement des sentiments que je n'exprime pas et que je ne suis même pas sûr d'éprouver... Il est vrai

qu'il est particulièrement difficile, dit-on, de se connaître soi-même.

Anne, un peu interdite, ne sut tout à coup plus que dire et, dans le vide subit de sa pensée, retentit l'écho d'une parole qu'elle avait prononcée quelques semaines plus tôt, alors qu'elle se promenait ainsi au bord de l'étang et que celui qui se trouvait auprès d'elle n'était pas Guy de Ludrel, qui n'eût sans doute pas compris :

— Je voudrais, avait-elle murmuré songeusement, faisant sienne une phrase de saint Paul, que ma vie fût une journée pleine!...

Et Patrice, car c'était lui devant qui elle ne craignait pas de penser tout haut, avait répliqué :

— Ne craignez rien, petite amie : à ceux qui, comme vous, donnent pleine mesure de bonne volonté, Dieu ne demande pas davantage.

Maintenant eût-elle mérité le même éloge de cette bouche qui en était peu prodigue?... Elle ne le demanda pas. Certes, elle n'avait rien à se reprocher et, comme elle le remarquait un peu plus tôt, elle se devait actuellement à ses hôtes, mais Anne était sans cesse tourmentée d'excellence, et un sentiment de gêne l'envahissait toujours lorsqu'elle se rendait compte qu'elle n'avait pas travaillé à la satisfaction de tous et de chacun aussi pleinement que de coutume.

Elle fut donc assez contente de voir ce tête-à-tête — troublant, parce qu'il l'obligeait à descendre au fond d'elle-même — interrompu par l'arrivée de sa belle-mère, qui lui dit aussitôt :

— Anne, M^{me} de Ludrel se promène seule dans l'allée de charmillles. Je crois que vous feriez bien d'aller la rejoindre; elle me paraît soucieuse et triste : quelques instants de causerie lui seraient agréables sans doute.

La jeune fille s'en fut donc à la recherche de sa vieille amie avec un certain empressement et Pa-

trice demeura seul avec sa mère. Celle-ci, lui prenant alors le bras, questionna avec une tendre sollicitude :

— Mon enfant, ne lui parleras-tu pas bientôt?...

— Non, mère, répliqua le jeune homme avec fermeté : pas avant que soit complètement dégagée de toute ombre la mémoire de celui qui nous fut cher, et maintenant, d'ailleurs, j'aurais scrupule de vouloir forcer son choix.

— Son choix? Mais...

— Ne voyez-vous pas, ma mère, que le beau Guy est plein de complaisance pour notre petite amie, malgré les manœuvres coquettes d'Isa, et ne pensez-vous pas qu'il serait pour elle un compagnon de vie plus agréable que votre ours de fils?...

— Il n'est pas celui qu'il lui faut, Patrice!...

— Elle aurait sur lui une excellente influence. Ce garçon a de l'étoffe, je dois le reconnaître, et la tâche de l'améliorer, de le hausser à sa mesure, ne serait pas pour déplaire à notre vaillante Anne.

— Jamais il ne l'égaler!...

— Je le crois; mais moi, suis-je aussi celui qui la rendrait parfaitement heureuse?... J'ai huit années de plus qu'elle et la guerre m'a vieilli... Elle me trouve dur et intransigeant, je le sens parfois, et si, malgré tous mes efforts, je la voyais contrainte ou triste auprès de moi, quel tourment et quelle épreuve, maman!...

— Comme tu l'aimes, mon grand!...

Patrice eut un grave sourire :

— Oui, mère, assez pour la vouloir très heureuse, même sans moi... Oh! ne me croyez pas héroïque, surtout! J'espère quand même que ce sera, un jour, « avec moi » et ne puis m'empêcher de marquer avec une joie involontaire les quelques points qu'il m'est arrivé de gagner sur mon brillant rival.

Et avec, dans ses yeux sombres, un éclair de gaieté qui fit soudain paraître très jeune son visage pensif, Patrice conclut en se penchant un peu plus vers sa mère :

— Dites, maman, ne me seriez-vous pas reconnaissante de vous donner une si charmante fille?...

Tandis que la mère et le fils s'entretenaient de la sorte, Anne avait rejoint M^{me} de Ludrel, qu'elle trouva en effet pâle et absorbée. Cependant la vieille dame sourit affectueusement en voyant approcher celle que, tout bas, elle désirait aussi nommer sa fille, ayant pu apprécier ses attachantes qualités.

— Vous avez deviné sans doute, ma chère enfant, que je broyais du noir, dit-elle aimablement, et vous vous offrez secourablement à me distraire un peu. Voyez-vous, à mon âge, les souvenirs pénibles sont plus nombreux que les réconfortants.

Elle se tut, comme accablée par de sombres pensées, puis renoua la conversation par une question qui lui semblait totalement étrangère :

— Le petit village le plus proche du Vilaret ne se nomme-t-il pas Fragny?... L'un de vos frères a prononcé ce nom tout à l'heure?...

— En effet, Madame, c'est notre paroisse. Nous nous y rendrons dimanche.

— Ah! soupira la vieille dame... Si j'avais su!... Et, de nouveau, elle s'absorba dans un silence lointain qu'Anne respecta.

Au bout de quelques minutes, elle reprit, comme à regret :

— Je dois vous paraître étrange, mon enfant, et je vais vous fournir quelques explications, afin que vous puissiez m'aider au besoin.

« Il faut que vous connaissiez d'abord l'une des grandes tristesses de ma vie... J'ai élevé et chéri comme ma fille l'unique enfant de ma sœur aînée

Elle aurait maintenant près de quarante ans, et Guy, mon dernier fils, s'en souvient à peine. Jusqu'à sa vingtième année, ma nièce ne me donna que de la satisfaction; elle était pour moi attentionnée et tendre; mais, hélas! un jour, elle rencontra dans une fête de bienfaisance celui qui devait l'arracher à ma sollicitude. C'était un jeune artiste sans nom et sans fortune, dont la principale occupation était de chanter ici ou là, au gré de sa fantaisie, allant de fêtes en concerts : une sorte de nomade insouciant, imprévoyant comme tous ses pareils, gagnant sa vie au jour le jour et gaspillant sans prudence en quelques heures ce qu'il avait amassé péniblement en une année.

« Et ce fut cet homme-là qu'aima mon Armelle!... »

Anne tressaillit et murmura comme malgré elle :
— Armelle?... Armelle du Brézel!...

M^{me} de Ludrel eut une vive exclamation :

— Anne, vous savez déjà!... Qui vous a dit?...

— Non, Madame, je ne sais rien,... rien que ce nom qui a été prononcé dernièrement devant moi, mais, si vous voulez poursuivre vos confidences, peut-être pourrai-je en effet vous être de quelque secours.

D'une voix tremblante, M^{me} de Ludrel reprit :

— Armelle, malgré mes ordres et même mes supplications, me quitta dès qu'elle eut atteint sa vingt et unième année pour épouser son artiste. Je ne pouvais plus la retenir et je refusai de la revoir, comme d'avoir désormais aucun rapport avec l'ingrate enfant... Guy n'avait que six ans; il oublia promptement sa grande cousine et je ne lui en reparlai plus.

« Par un ami commun, j'appris cependant qu'Armelle avait eu un enfant, une fille, avec laquelle elle s'installa dans une petite propriété qui lui venait de sa mère, tandis que son mari poursuivait

sa vie errante. Une vieille domestique, qui n'avait pas voulu la quitter, assurait son service et prit soin de la petite, quand ma nièce eut été emportée par la grippe espagnole. A ce moment-là déjà elle ne voyait plus que rarement son mari, car des dissentiments n'avaient pas tardé à s'élever entre eux : les enfants qui se marient contre le gré de ceux qui les ont élevés et aimés recueillent toujours, tôt ou tard, les tristes fruits de leur faute. »

Anne laissa tomber l'écho des derniers mots prononcés, puis remarqua doucement :

— Ne pensez-vous pas... que la solitude dans laquelle vous laissâtes votre nièce après son mariage l'ait fâcheusement impressionnée?... Ne craignez-vous pas qu'en cherchant à la prémunir contre cette union qui vous semblait indésirable, vous n'ayez préparé les... nuages qui s'élevèrent ensuite entre elle et son mari?...

— Et quand cela serait, répliqua orgueilleusement la vieille dame, n'était-il pas de mon devoir d'éclairer l'inexpérience de cette enfant?...

— Sans doute, et votre nièce eut tort de ne pas songer assez peut-être à la tendresse vraie qui dictait votre refus, mais... n'est-ce pas dans l'espoir de se rapprocher de vous qu'elle s'est peu à peu éloignée de lui?... Ne les avez-vous pas séparés involontairement?...

— Je l'aurais fait davantage encore, si je l'avais pu... pour le bonheur d'Armelle!...

— Le bonheur!... Dieu seul est juge de celui qu'il nous faut et, quelque justes que nous nous croyions, avons-nous le droit de séparer ceux qu'Il a unis?... J'aurais tant redouté, d'ailleurs, à votre place, en m'écartant d'eux, qu'ils ne se trouvent seuls et faibles aux heures d'angoisse, de douleur ou de tentation!...

— Je vois, fit amèrement la vieille dame, que vous me blâmez.

— Je ne le puis, Madame, car, moi aussi, je suis jeune, inexpérimentée, et je n'ai pas connu ceux dont vous me parlez... Mais était-il vraiment indigne de votre nièce?...

M^{me} de Ludrel répondit avec une vivacité presque indignée :

— Indigne!... Mais rien entre eux n'était en rapport : ni la famille, ni la fortune, ni la situation. Ce n'était pas un malhonnête homme, mais un caractère changeant, faible, une sorte d'illuminé. Et voici qu'il semble me poursuivre par sa fille, car c'est à Fragny qu'habite cette malheureuse enfant, et si j'avais su que le Vilaret en fût si proche...

— Vous eussiez sacrifié à votre rancune la joie que j'éprouvais à vous revoir reprocha doucement Anne... Mais, Madame, que craignez-vous donc de cette jeune fille?...

— Qu'elle n'ait hérité de l'étrange pouvoir d'attraction de son père et que mon Guy, trop facile à charmer comme les jeunes gens de son âge, ne soit attiré par les habiles menées d'une adroite coquette!...

— Non, Madame, interrompit fermement Anne, je connais Mireille : c'est une enfant simple, droite et pure... et c'est mon amie!...

M^{me} de Ludrel n'avait retenu de cette fière protestation qu'un mot qui servait ses projets :

— Votre amie, dites-vous?... Alors ne pourriez-vous lui persuader, sous un prétexte quelconque, de disparaître momentanément du pays,... oui, de faire un petit voyage de quelques semaines?...

— Sous un prétexte quelconque, répéta lentement Anne : je ne sais pas mentir, et Mireille, qui n'ignore pas votre présence ici, devinerait aisément la vérité. Non, Madame, laissez-moi faire : peut-être parviendrai-je à la convaincre de s'éloigner quelque temps, ce qui serait préférable pour elle aussi, bien que le danger que vous redoutez ne me

paraisse nullement imminent. Et je m'efforcerai, à la fois, de ne pas la blesser — car elle m'est très chère — et d'éviter qu'elle ne juge... durement la tante de sa mère.

La vieille dame, satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle voulait, ne releva pas le blâme implicite contenu dans ces derniers mots. Elle embrassa chaleureusement Anne en déclarant :

— Je compte sur votre tact si parfait pour m'aider à résoudre cette grave difficulté et, en le faisant, non seulement vous assurerez le repos de votre vieille amie, mais encore vous travaillerez à la sécurité future de votre ami d'enfance.

Elle pensait avoir définitivement convaincu la jeune fille par ce dernier argument, car elle avait toute confiance en l'habituelle séduction de son fils, mais Anne demeura froide et lointaine et ne tarda pas à la quitter.

Le soir même, en revenant de ses visites de charité au village, elle sonna chez Mireille et fut introduite par la vieille Nanie dans le petit salon que semblait éclairer le beau portrait de celle qui avait été la nièce très aimée de M^{me} de Ludrel.

L'entretien des deux jeunes filles se prolongea fort longtemps et, lorsque Mireille dit adieu à sa grande amie au seuil de son jardin, elle avait un visage dur et fermé qui prouvait que, malgré les efforts d'Anne, la vérité, même atténuée, avait soulevé une violente tempête dans ce cœur ardent.

— Ah ! fit-elle encore, en retenant dans ses mains frémissantes celles de sa chère confidente, si je n'étais pas chrétienne, quelle revanche pourrais-je prendre sur cette hautaine grande dame qui me dédaigne autant qu'elle méprisait mon père — ne protestez pas, Anne : je le devine, malgré vos charitables réticences. — Je ne le ferai pas, certes ; pourtant, « donnant, donnant » : je disparaîtrai de son horizon — je pense d'ailleurs avec vous que

toute rencontre entre elle et moi ne pourrait être que pénible à l'une comme à l'autre, — mais elle vous dira où se trouve actuellement mon père, mon cher père que je n'ai pas revu depuis mon enfance. Elle doit le savoir, car elle me paraît bien au courant de ce qui nous concerne.

« Alors, si vous voyez, un soir, que les lanternes de cette grille ne sont pas allumées, vous saurez que je ne l'attends plus, qu'il est là, celui dont j'ai tant désiré le retour, et vous viendrez dès que vous le pourrez partager ma joie. »

Quand la silhouette élancée d'Anne eut disparu à l'angle du mur, Mireille laissa glisser soudain de son visage le masque de dureté révoltée qui le vieillissait étrangement et ne fut plus qu'une enfant souffrante, qui entourait de ses bras le cou de son chien fidèle, en répétant à travers ses sanglots :

— Oh ! *Freddy*, mon *Freddy*, que le monde est méchant !...

XIII

Lorsque M^{me} de Ludrel s'était enquis du résultat de la démarche tentée par Anne auprès de Mireille, la jeune fille lui avait répondu brièvement :

— J'ai obtenu ce que vous désiriez, Madame...

— Mais, avait encore interrogé presque timidement la vieille dame, vous n'avez pas parlé de... de mon fils?...

— Soyez tranquille, Madame, j'ai respecté votre dignité et la sienne... la sienne surtout, car elle ne méritait pas vos soupçons injurieux.

Cette réplique, d'une franchise un peu brutale, sembla dure à M^{me} de Ludrel, qui soupira avec résignation :

— Anne, Anne, si un jour vous avez des enfants, vous connaîtrez toutes les faiblesses et toutes les craintes, contre lesquelles s'insurge actuellement votre intransigeante jeunesse.

— C'est possible, Madame, reconnut plus doucement la jeune fille, et veuillez m'excuser si je vous ai peinée : telle n'était pas mon intention.

Malgré tout, depuis ce jour, Anne ne put plus témoigner à la mère de Guy le même abandon. Entre elles se dressait sans cesse l'ombre d'une enfant de dix-huit ans, solitaire et triste, et, quand vint l'heure du départ, Anne se sépara de ses hôtes en se reprochant de ne pas éprouver les vifs regrets qu'elle eût dû ressentir.

Cependant la maison lui parut morne, dépouillée de la gaieté communicative du joyeux Guy. Isa demeurait morose, Roland boudeur, et Yolaine, elle-même, semblait désespérée. Olivier, par contre, montrait un visage serein, à peine plus grave que de coutume, et Patrice commençait à reparaitre plus fréquemment au Vilaret.

Mireille, à son tour, regagna sa maison claire, mais il semblait que ses lèvres ne retrouveraient pas leur sourire ingénu et que quelque chose s'était brisé en elle, qui ne renaîtrait plus.

La première fois qu'elle revit Anne, elle l'interrogea hâtivement au sujet de la question qu'elle avait dû poser à M^{me} de Ludrel, mais Anne répondit évasivement et s'empressa de parler d'autre chose, sans paraître voir qu'une flamme s'était éteinte dans les yeux mélancoliques.

Puis, en quittant Mireille, elle dit négligemment :

— Oncle Cam organise la semaine prochaine, chez lui, une petite fête de bienfaisance au profit des œuvres de la paroisse. Vous viendrez, n'est-ce

pas?... Vous m'aidez à tout organiser pour le goûter et le concert.

Sans enthousiasme, Mireille promit, mais ajouta :

— J'espère que vous ne serez pas trop accaparée par tout le monde et que vous pourrez tenir un peu compagnie à votre petite sauvage, qui se sentira perdue parmi tous ces inconnus?...

— Soyez tranquille, dit Anne avec un sourire plein d'heureuse promesse, je ne vous abandonnerai pas et vous serez contente, je vous le promets!...

En revenant au Vilaret, elle fit une halte chez son oncle, s'entretint un moment confidentiellement avec lui et, quand elle le quitta, tous deux semblaient émus.

Les jours suivants furent tout occupés par les préparatifs de la fête et Anne ne ménagea pas sa peine. Yolaine l'aidait de son mieux et la nonchalante Isa, elle-même, consentit à... dispenser quelques conseils.

Le clou de la journée devait être le petit spectacle, qui serait donné dans une sorte de théâtre de verdure, organisé par la jeunesse sous les tilleuls du parc. Des artistes amateurs devaient jouer deux ou trois sketches amusants, qui seraient encadrés par des numéros de musique de chambre et de chant, assurés ceux-ci par des professionnels.

Le programme, qui avait été choisi par l'oncle Cam et sa filleule, de concert avec les exécutants, était un mystère pour tous et les noms des artistes ne devaient être divulgués qu'à la fin.

Comme M. Camille était un organisateur hors ligne, tout se passa le mieux du monde et chacun se déclara satisfait. La souscription, dont le produit devait être versé intégralement aux œuvres paroissiales de l'abbé Falguive, dépassa toutes les espérances.

On rit beaucoup, on dansa un peu et le buffet

ne chôma pas. Enfin, tout le monde se groupa avec une évidente curiosité à l'ombre des grands tilleuls qui abritaient le théâtre de verdure, et le spectacle commença.

On appaudit fort un jeune poète chevelu qui vint sur la scène déclamer avec âme des vers de sa composition, pleins de promesses sans doute, mais tout aussi incompréhensibles. On applaudit plus encore une brève comédie de Labiche, lestement enlevée par un groupe d'amateurs qui comptaient père, mère, frère ou amis dans l'assistance, ce qui expliquait assez l'enthousiasme général.

Puis la partie musicale débuta par un trio de Schubert, magistralement exécuté par des artistes bien connus, amis personnels de M. Camille.

Après d'autres numéros, aussi réussis, la séance se clôtura par un choix fort intéressant de chansons 1830, d'un ton un peu vieillot, mais détaillées avec infiniment de goût et de délicatesse par un chanteur doué d'une voix ample et prenante de baryton. Cet inconnu de haute taille, dont le visage expressif pouvait, tour à tour, exprimer les nuances de sentiment les plus diverses et dont le large front se couronnait d'une abondante chevelure fauve où couraient déjà quelques reflets d'argent, piqua toutes les curiosités.

On s'abordait en interrogeant d'un air mystérieux :

— Le connaissez-vous?... Quel est son nom?...

Quelques personnes, généralement bien informées, assuraient qu'elles le sauraient sans tarder et s'en allaient presser de questions M. Camille, qui, le plus aimablement du monde, éconduisait les indiscrets, ou Anne qui, adroitement, faisait dévier la conversation.

Comme elle allait retrouver Mireille, à qui elle avait demandé de s'occuper un peu du goûter que l'on avait fait servir aux moins de dix ans, que le

spectacle n'aurait nullement intéressés, son amie remarqua en souriant :

— Vous ne cessez d'avoir des audiences, Anne : si vous avez besoin d'un secrétaire, huissier, groom,... que sais-je ! pour introduire ceux qui viennent recourir à vos lumières, je me présenterai avec le numéro 1, vous savez !...

— Pas besoin d'introducteur, petite amie, répliqua malicieusement Anne : pour ces audiences-là, la curiosité en fait fonction !...

Puis, d'un ton plus sérieux, elle ajouta :

— Je regrette vraiment de vous avoir retenue là pendant la fin du concert qui vous aurait sans doute intéressée, mais je vous demande de patienter encore un peu et je vous promets que vous aurez votre dédommagement.

Et, souriant encore à Mireille qui lui affirmait qu'elle ne regrettait rien, puisqu'elle avait pu lui rendre service, elle rejoignit rapidement son oncle qui l'avait appelée à plusieurs reprises.

Dans un petit salon solitaire attendait un homme grand et mince, dont les yeux étaient clairs comme ceux d'un enfant et dont, cependant, la chevelure fauve se striait d'argent aux tempes.

Il était très calme, un peu indifférent, et s'inclina courtoisement devant la jeune fille brune qui s'avancait vers lui en disant d'un ton à la fois ému et décidé :

— Monsieur, j'ai voulu vous parler...

Mais sans doute ce que cette jeune fille avait à lui dire devait être bien grave, car, dès les premiers mots qu'elle prononça, le visage, tout à l'heure impassible, se troubla et les prunelles d'eau claire devinrent sombres, comme si un crépuscule subit était descendu sur elles.

Et, cependant, ces mots étaient très simples, car la jeune fille brune disait seulement :

— Monsieur, quelqu'un vous attend tout près

d'ici. On vous conduira vers une maison gaie, entourée de fleurs. Quand vous passerez le seuil du jardin silencieux, au-dessus de votre tête se balanceront deux lanternes singulières, celles qui s'allument chaque soir pour attendre « le voyageur ». Vous serez ce « voyageur » et vous pousserez la grille très doucement, afin qu'elle ne grince pas. Vous traverserez ce petit paradis avec une âme neuve et paisible, dépouillée d'amertume et d'inutile rancœur ; un grand chien viendra à vous en aboyant d'un air terrible et une voix fraîche dira tout près : « Tais-toi, *Freddy* !... Ne sais-tu pas que c'est celui que nous attendions depuis si longtemps ?... »

« Ensuite, ... ce sera vous qui terminerez l'histoire et ferez du conte bleu que j'ai l'air de vous confier un conte de tendresse et de joie. »

Sans doute l'inconnu aimait-il les contes, car il ferma un instant les yeux comme pour mieux savourer celui-ci et, quand il les rouvrit, aucune brume n'en troublait plus la limpidité.

Un peu bas, il dit :

— S'il est vrai que je suis attendu...

— Dans quelques instants vous le saurez, affirma victorieusement son interlocutrice qui le quitta, après lui avoir recommandé d'attendre son retour.

Un peu mélancoliquement, Mireille venait de reconduire à ses parents le dernier petit convive du joyeux goûter, mais, en revenant vers la longue table sur laquelle s'éparpillaient en désordre les reliqs du festin, elle rencontra Anne qui venait à elle le visage éclairé d'une joie mystérieuse et qui s'exclama en la voyant :

— Ma petite amie, je vous cherchais. Il est temps de regagner votre « chez vous » : Nanie s'inquiéterait si vous tardiez trop et *Freddy* doit s'ennuyer tout seul... Tenez, prenez mon programme : il a un

dessin charmant et vous le lirez en chemin pour vous distraire ; n'oubliez pas surtout : il vous réserve une belle surprise...

Anne hésita un instant, puis reprit avec une lenteur presque solennelle :

— Quand vous l'aurez lu et que vous saurez... — non, ne m'interrogez pas : vous serez mieux seule pour savourer votre joie, — vous entrerez chez vous et ne fermerez pas la grille du jardin... Quelqu'un viendra et, quand *Freddy* s'élancera vers lui en aboyant, vous direz seulement : « Tais-toi, *Freddy* ! Ne sais-tu pas que c'est celui que nous attendions depuis si longtemps?... »

« Ne tremblez pas ainsi, ma chérie : le bonheur va frapper à votre porte et... je crois que, ce soir, les lanternes de la grille ne seront pas allumées !... »

Ces derniers mots furent dits si bas que Mireille les devina plus qu'elle ne les entendit, car elle s'éloignait déjà d'un pas rapide. Une émotion indicible la faisait frémir tout entière ; elle s'élançait au-devant du bonheur promis et redoutait de le voir s'évanouir quand elle en approcherait.

Elle se décida enfin à ouvrir le programme qui tremblait entre ses doigts et le parcourut sans pouvoir tout d'abord fixer son attention.

Anne avait, au-dessous de chaque numéro de récitation ou de musique, ajouté le nom des exécutants et, lorsque Mireille arriva à la fin, sous le titre : *Quelques chansons préférées de nos grand-mères...* elle lut, tracés à l'encre rouge, les mots révélateurs : « interprétées par Edme Brécourt... »

Alors elle comprit tout à fait et des larmes heureuses inondèrent son visage, tandis qu'elle se mettait à courir, sans souci des passants, pour être plus tôt arrivée là où « le voyageur » la rejoindrait bientôt.

... Le lendemain, dans l'après-midi, Anne s'achemina vers l'heureuse maison. Elle avait hésité un

instant, se demandant s'il n'était pas préférable de laisser le père et la fille ensemble, mais, à la réflexion, elle avait jugé que l'expansive et tendre Mireille aimerait à confier son bonheur à un cœur qui saurait le comprendre. Ne lui avait-elle pas dit un jour :

— Alors, vous viendrez dès que vous le pourrez partager ma joie.

Accueillie par les gambades de maître *Freddy* qui semblait se mettre à l'unisson de la gaieté de tous, la jeune fille se dirigea aussitôt vers le petit salon qu'elle connaissait bien maintenant et où elle trouva Mireille s'affairant en chantant autour d'une table coquette sur laquelle elle disposait des tasses de délicate porcelaine aux brillants coloris. Des galettes dorées, toutes chaudes encore, mêlaient à l'arome du thé de Chine leur savoureuse odeur de pâtisserie rustique.

En apercevant l'arrivante, la jeune maîtresse du lieu eut une exclamation joyeuse et, courant à elle, l'enveloppa de ses bras, en répétant d'un ton d'allégresse contenue :

— Oh ! Anne, amie unique, comment vous dire tout ce que je pense, tout ce que je sens !... Et vous êtes venue : j'avais si peur que vous ne craigniez de me déranger !... Mais non, vous comprenez tout, vous, et vous savez bien qu'il faut que je chante ma joie à quelqu'un !...

« Papa fait un petit tour dans la campagne, mais il reviendra sans tarder... Nous avons tant causé depuis hier, si vous saviez : il veut me dédommager un peu de mon long délaissement. Il pensait, figurez-vous, que je n'avais pas envie de le connaître. Des amis maladroits de... M^{me} de Ludrel avaient voulu, autrefois, rapprocher maman de sa tante, et ma pauvre maman, qui était triste, affaiblie, les avait écoutés... Elle avait dit des choses, exprimé des regrets qui avaient peiné papa, qui était parti

alors... Quand maman mourut, j'étais très petite encore, mais je me souviens bien cependant que papa arriva un soir ici, très pâle et si bouleversé; mais, le lendemain de l'enterrement, les mêmes « amis » revinrent et lui affirmèrent qu'ils parleraient de moi à ma grand'tante et qu'elle consentirait certainement à s'occuper de moi, qu'ainsi mon avenir serait assuré,... etc...

« Alors papa partit de nouveau, très malheureux et fâché — c'est lui qui m'a raconté tout cela hier, — et jamais M^{me} de Ludrel ne s'est souciée de moi et papa ne savait pas que je l'attendais toujours. Sans vous, Anne chérie, qui avez prié votre oncle de le demander pour le concert, il ne l'aurait jamais appris, car il croyait que j'avais quitté ce pays depuis longtemps, et moi, à qui il ne donnait plus de ses nouvelles, je ne savais pas où il se trouvait actuellement. Mais, maintenant, c'est fini; je lui ferai une si bonne petite vie qu'il restera près de moi... »

Edme Brécourt tardant à revenir, Anne se décida à partir, laissant Mireille à son attente heureuse, et ce fut sur le seuil du jardin qu'elle rencontra l'artiste. Son beau visage resplendissait de joie et, avec une émotion contenue, il pressa les mains de la jeune fille en déclarant :

— Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas, Mademoiselle, pour tout ce que vous avez su être pour Mireille! Sans vous, nous serions encore loin l'un de l'autre!...

— Mireille est une chère petite amie pour laquelle j'ai beaucoup d'affection, répliqua chaleureusement Anne, et je crois, Monsieur, qu'elle a tout ce qu'il faut pour faire votre bonheur.

Le front d'Edme Brécourt se rembrunit un peu et il murmura d'un ton de regret :

— Certes, il me sera dur de la quitter, quand je devrai repartir.

Lentement, Anne reprit le chemin du Vjlaret et ses pensées étaient mélancoliques :

« Il parle déjà de repartir, songeait-elle, tandis que sa fille n'en est encore qu'au retour et qu'avec joie elle se répète : « Il restera près de moi !... » Ondoyant, difficile à fixer, certes,... imprévoyant aussi, pour n'avoir pas cherché à s'enquérir du sort de Mireille depuis tant d'années... M^{me} de Ludrel, dont je ne puis approuver la dureté inflexible, ne se trompait pourtant pas dans le jugement qu'elle portait sur lui, mais, hélas ! c'est l'enfant qui portera le poids de l'erreur de sa mère !... »

XIV

Dans la vaste cour de récréation du couvent, de petites élèves se livraient à une partie de chat perché mouvementée ; deux jeunes filles qui se promenaient un peu plus loin s'arrêtaient parfois pour suivre des yeux les ébats de cette agile jeunesse. L'une d'elles dit gaiement :

— Eh bien ! Anne, vous souvenez-vous du temps où vous partagiez ces jeux ?... Pour moi, je ne vous ai connue que déjà grande élève de seconde classe, alors que vous vous montriez très bonne pour la petite nouvelle fort désemparée que j'étais à cette époque.

Anne Le Valdor serra affectueusement la main de la gentille brunette de dix-huit ans qui avait réclamé le privilège de lui tenir compagnie, en attendant que Mère Marie-Thérèse l'appelât dans son bureau, et répondit en souriant :

— Je vous avais un peu adoptée pour ma fille, Marguerite, et je crois bien même que vous m'avez plus d'une fois causé du souci avec vos fantaisistes inventions et les mille tours que vous combiniez sans cesse.

— Et qui me valurent plus d'une punition, acheva, d'un air mi-contrit, mi-espiègle, la pétulante Marguerite. Mais, maintenant, je suis très raisonnable : Mère Marie-Thérèse pourra vous le dire; voici près d'un an que je n'ai pas été appelée dans son bureau pour recevoir quelque semonce. Vous n'avez jamais connu cela, heureuse mortelle?...

— Mais si, répliqua promptement Anne d'un air malicieux : Mère Marie-Thérèse doit justement m'appeler dans son bureau tout à l'heure.

— Bon ! bon ! mais ce sera pour vous prodiguer de discrets encouragements et admirer une fois de plus, avec une intime jubilation, le chef-d'œuvre éducatif qu'elle a réalisé en votre parfaite personne.

— Taisez-vous, Marguerite : vous n'avez pas, je le vois, perdu l'habitude de dire des sottises; puis il me semble que vous parlez bien légèrement de notre bonne Mère Marie-Thérèse pour qui j'éprouve une réelle vénération.

— Moi aussi, moi aussi, ô ma sage amie ! Seulement, voyez-vous, Marguerite est toujours un peu tête folle et ne songe pas toujours à peser chacun des mots qui sortent de ses lèvres... Quelle balance il faudrait pour cela !... conclut la folle jeune fille avec une grimace expressive, et, comme l'une de ses compagnes l'appelait, le cours de dessin allant commencer, elle s'échappa en adressant un petit signe amical à son ancienne condisciple.

Avec des rires aigus et de joyeuses exclamations, les enfants poursuivaient leur jeu animé. Une toute petite fille, blonde et bouclée comme un chérubin, passa en courant devant Anne, mais elle fit un faux

pas et s'abattit sur le sable, presque aux pieds de la jeune fille qui s'empressa de la relever en lui prodiguant consolations et baisers.

Avec des gestes d'une maternelle douceur, elle tamponnait les yeux débordants de larmes, essuyait quelques gouttes de sang qui perlaient sur le genou écorché et badinait gaiement pour distraire la petite fille de sa récente émotion. L'enfant repartit à son jeu d'une allure plus tranquille, et Anne, se détournant alors, s'aperçut que Mère Marie-Thérèse, debout à quelques pas d'elle, la considérait avec un sourire qui adoucissait singulièrement ses traits un peu rudes.

— Oh ! ma Mère, s'écria la jeune fille, je vous ai fait attendre : vous auriez dû m'appeler !...

— Non, mon enfant, je vous observais et vous m'avez vous-même fourni la réponse aux questions que vous me posiez hier. Mais venez dans mon bureau : nous serons plus à l'aise pour causer.

Un instant plus tard, assise en face de celle qui avait été la ferme et sûre conseillère de sa jeunesse, Anne interrogeait avec une secrète émotion :

— Alors, ma Mère, que me conseillez-vous ?...

— De continuer la tâche entreprise, ma chère fille, et d'être, comme vous avez essayé de le réaliser jusqu'alors : celle qui aide les autres à porter leur fardeau...

— Mais, ma Mère, il me semblait cependant, hier...

— Hier, en assistant à cette prise d'habit à laquelle l'une de vos meilleures compagnes de jadis vous avait invitée, vous avez ressenti une émotion mystique que vous avez prise pour un signe du Ciel, mais vous ne tarderiez pas à reconnaître votre erreur.

« Vous êtes faite pour la vie de famille, Anne ; je dirai même : surtout pour celle de mère de famille.

Je vous le répète, je vous observais tout à l'heure, tandis que vous consoliez notre petite Gemma; il faut que vous soyez « mère », non pas seulement moralement, spirituellement, d'enfants confiés à votre garde, comme nous le sommes toutes ici, mais en réalité de chers petits qui vous devront la vie, ainsi que l'apprentissage des vertus : tâche sacrée à laquelle une mère ne saurait apporter trop de soins. »

Anne inclinait un peu la tête, peut-être pour cacher à la sainte religieuse un involontaire désappointement, mais celui-ci n'échappa pas au regard clairvoyant de Mère Marie-Thérèse qui reprit d'un ton qu'amollissait une douceur subite :

— Pauvre petite enfant ! vous avez eu tant à lutter durant ces derniers mois que vous vous sentiez bien lasse et que votre âme rêvait d'aborder à un port abrité de tout orage, mais vous ne trouveriez pas le repos dans une vie pour laquelle vous n'êtes pas faite. Dieu vous veut ailleurs : abandonnez-vous à Lui et ne soyez plus troublée... On vous attend, on vous appelle là-bas ; tous ont besoin de vous, vous leur êtes devenue indispensable en si peu de temps : n'est-ce pas là une pensée reconfortante?... Allez reprendre la tâche que votre mère vous a confiée et, si une main loyale se tend vers vous, ne la repoussez pas.

— Mais là encore, s'il me fallait choisir?...

— Choisissez le plus digne, c'est-à-dire celui près duquel vous vous sentirez monter moralement, avec qui vous pourrez partager pleinement, sans faiblesse et sans réticences, les nobles devoirs et les grandes responsabilités de la vie... Cependant une brève halte vous serait bonne : ne nous resterez-vous pas encore quelques jours?...

— Non, ma Mère, je ne puis... Bientôt mon frère Olivier nous quittera et, songeant à cela, je n'aurais peut-être pas répondu au désir de cette bonne

Clémence, qui tenait à ce que j'assistasse à sa prise d'habit, s'il ne m'avait engagée lui-même à faire ce court voyage : « Ne crains rien, chère sœur, m'a-t-il dit, j'attendrai ton retour, et, là-bas, tu passeras des heures de détente bienfaisantes et tu recevras sans doute des conseils qui te seront profitables. »

— Je souhaite que votre futur missionnaire ait vu juste et que vous partiez d'ici armée d'une nouvelle vaillance pour traverser les heures graves qui se préparent pour vous. Soyez assurée, du moins, que, par la pensée et par le cœur, je suis toujours bien près de mes chères enfants et tout spécialement de vous, Anne, qui fûtes ma fille de prédilection. Puisse notre mutuelle prière nous aider l'une et l'autre à remplir les missions qui nous ont été confiées par la Sagesse divine.

En possession d'une nouvelle provision d'énergie, Anne quitta la sainte maison où elle avait vécu les années claires et paisibles de son insouciante jeunesse.

A peine eut-elle mis le pied sur le quai de la petite gare desservant le Vilaret qu'elle sentit que, déjà, la tâche familière la reprenait. Mais, aux appréhensions inévitables qu'elle éprouvait en songeant aux devoirs austères qui l'attendaient, se mêlait une sorte de satisfaction intime à retrouver son fardeau coutumier, avec un désir sincère de le soulever d'un cœur plus généreux. Et ceci lui faisait mieux sentir la vérité des paroles de Mère Marie-Thérèse. Elle avait songé à changer d'orientation de vie peut-être davantage par désir d'échapper aux difficultés qu'elle prévoyait que par un véritable élan vers une existence entièrement consacrée à Dieu.

Elle releva le col de son manteau, car un aigre vent du nord soufflait, qui secouait rudement les premières feuilles d'automne. Octobre prenait un visage revêche, et Anne hâta le pas, impatiente de regagner

la chaleur accueillante de la demeure paternelle.

Nul n'était venu à sa rencontre, car elle n'avait pas prévenu à l'avance de l'heure de son arrivée, mais, avec plaisir, elle songeait qu'elle trouverait au Vilaret une bienvenue plus joyeuse que trois mois plus tôt et, par ce simple parallèle, elle mesurait mieux le chemin qu'elle avait déjà parcouru et pouvait dénombrer les sympathies qu'elle avait gagnées.

En réalité Isa seule avait résisté à son appel affectueux, mais quel sentiment un peu désintéressé pouvait-on attendre de cette jeune fille personnelle qui ne vivait que pour elle et ne pouvait souffrir d'être surpassée par qui que ce fût? Il semblait toujours que l'attention que l'on prêtait à une autre qu'elle-même lui était dérobée.

En passant devant la grille qu'encadraient les hampes maintenant à demi dépouillées des roses trémières, Anne ralentit le pas; le crépuscule venait déjà, et les lanternes, qui se balançaient au sommet des piliers de pierre verdie, étaient allumées.

Surprise, la jeune fille s'arrêta un instant et voici que, derrière la grille, apparut un petit visage pâle qu'aucun sourire n'éclairait plus, et une voix un peu basse et monotone, qui n'était même pas triste, prononça :

— Vous voyez, Anne, « il » est parti... déjà. Il n'a pas voulu que je le suive, pour moi, affirmait-il... — la voix uniforme fléchit un peu. — J'ai peur que ce ne soit surtout pour lui : je l'aurais embarrassé, je crois ; il a pris l'habitude de se passer de moi... Ce n'était pas la peine, vraiment, de l'avoir attendu si longtemps.

Puis, désignant les lanternes d'un geste morne, elle conclut :

— Alors, je les ai allumées de nouveau, et,, nous recommençons à l'attendre...

Ce ton désabusé et las parut navrant à Anne qui déclara vivement :

— Allons, Mireille, reprenez-vous!... Courage : votre père reviendra entre ses tournées, maintenant qu'il sait qu'il peut trouver un chaud foyer, égayé par la présence de sa chère petite fille. Et, quand il se sentira âgé et fatigué, il se reposera définitivement auprès de vous.

Déjà le regard de Mireille s'éclairait; elle supplia :

— Anne, vous reviendrez souvent, n'est-ce pas?... Près de vous, j'aurai du courage. Peut-être, en effet, me suis-je désolée trop vite!...

Une affectueuse pression de main, un sourire réconfortant, et Anne reprit son chemin en songeant :

« L'appel de la route s'est fait entendre; l'éternel errant n'a pu se fixer au calme foyer qui ne jouira plus, à cause de lui, de la paix ancienne et de l'espoir plein d'illusions. Ai-je eu raison de les réunir?... Peut-être malgré tout, car il est préférable pour le cœur, il me semble, de connaître la souffrance que le vide et l'abandon. Puis, qui sait si un autre voyageur ne passera pas, un jour, le seuil du jardin enchanté, qui saura combler les désirs de tendresse de la petite princesse au cœur de sensitive? »

Toute proche se profilait maintenant la masse sombre du Vilaret. Dans la cour de la ferme voisine, un gars robuste tirait un char qui roulait avec fracas sur les pavés inégaux. Au passage, il salua d'un cordial bonjour la fille de son maître, et sa mère, debout sur le seuil de sa cuisine, cria d'une voix forte :

— Hé! Marius, puisque la demoiselle s'en revient, tu lui porteras voir demain les petites poulettes blanches qu'elle avait demandées, si ça lui convient!...

Décidément tout contribuait à resserrer autour

d'Anne les mille liens des exigences journalières.

A peine eut-elle poussé la grille d'entrée qu'elle vit accourir Yolaine qui se jeta dans ses bras avec une fougueuse passion :

— Oh ! Anne, gémit l'enfant dont le mince visage était bouleversé, heureusement te voilà !... Viens vite, vite ! Roland a fait des sottises, papa s'est fâché très fort, et Roll dit qu'il veut partir tout de suite, sans revoir personne,... partir pour tout à fait !... Tu l'en empêcheras, dis?...

Un froid subit glaça la jeune fille jusqu'au cœur. Son retour, dont elle espérait une douceur nouvelle, serait donc, dès les premières heures, marqué du signe des combats?...

Mais Yolaine, avec inquiétude, épiait son visage ; pour l'enfant impressionnable, il fallait qu'elle se dominât. Elle se dirigea donc vers le perron en questionnant simplement :

— Patrice est-il prévenu?...

XV

Dans le vestibule, Anne suspendit son manteau et son chapeau avec des gestes si paisibles qu'elle ne savait plus si c'était bien elle-même qui les accomplissait, puis elle répéta :

— Patrice est-il prévenu?...

— Oui, murmura Yolaine, Olivier est parti le chercher.

— Où est père?...

— Il s'est enfermé, après déjeuner, dans son cabinet de travail et n'en est plus sorti.

— Et Roland?...

— Il est dans sa chambre.

— Ecoute, chérie, va dans la tienne qui lui est voisine, et, si tu l'entends sortir de chez lui, préviens-moi immédiatement.

La fillette inclina la tête affirmativement et se dirigea vers l'escalier. Alors, demeurée seule, Anne se demanda de qui elle réclamerait le récit des événements. Olivier était absent, Isa ne comptait guère. Il ne restait que sa belle-mère à qui elle devrait s'adresser une fois de plus.

Elle la trouva, assise, solitaire et triste, dans la bibliothèque que tous avaient désertée. En voyant entrer la jeune fille, M^{me} Le Valdor eut aussi un soupir de soulagement et s'exclama comme Yolaine :

— Heureusement, vous voilà !...

— Que s'est-il donc passé?... Voulez-vous me mettre au courant?...

— Hélas ! ma chère enfant, Roland a joué une fois de plus. Il a perdu une somme importante et a eu une explication très vive avec votre père. Tous deux se sont heurtés, des mots regrettables ont été prononcés, et Roland, maintenant, est tellement exaspéré que je redoute qu'il ne se livre à quelque extrémité fâcheuse.

— Quand Patrice sera là, il lui parlera : entre hommes, on se comprend mieux. Vous le lui demanderez, n'est-ce pas, au nom de Michel qu'il aimait tant et qui, s'il était là, aujourd'hui, s'efforcerait certainement de convaincre Roland. Quant à moi, voyez-vous, je ne puis rien,... rien encore pour lui, mais je vais aller trouver père.

La jeune fille gagna immédiatement le cabinet de travail de M. Le Valdor et entra doucement sans frapper. Son père, le front appuyé sur ses mains jointes, était plongé dans une douloureuse songerie.

Lentement, elle s'agenouilla près de lui et, posant sa tête sur son épaule, elle appela tendrement :

— Père, mon père chéri, me voici revenue,... ne voulez-vous pas m'écouter?...

— Non, fit presque durement le châtelain, sans détourner son visage ravagé.

Alors Anne saisit les mains paternelles, ces mains qui frémissaient au rythme saccadé du pauvre cœur affolé, et, les pressant contre ses lèvres, elle supplia :

— Père, regardez-moi, regardez-moi bien... Vous m'avez dit souvent que je ressemblais à maman... Eh bien! persuadez-vous qu'elle est de nouveau là, près de vous, et qu'elle intercède avec tout son amour pour le fils coupable qu'un peu d'indulgence et de compassion transformera peut-être en fils repentant...

— Peut-être..., releva amèrement M. Le Valdor : tu n'oses rien affirmer?...

— Maman est là, père,... je l'écoute et c'est elle qui vous dit par ma bouche : « Cet enfant est malheureux pour l'instant, encore plus que coupable ; il regrette déjà ses torts et un sot orgueil lui clôt les lèvres. Faut-il donc, même s'il le mérite, l'abandonner, seul et faible, à la révolte, à la tentation, au remords de demain?... »

« Père, songez que vous devez nous aimer pour deux : pour « elle » et pour vous !... Le pardon généreux fait fleurir de beaux rachats. Le retour de l'enfant prodigue fut-il accueilli par les paroles rigoureuses d'un juge implacable ?... Et cet enseignement nous vient du Maître lui-même... Père, si maman était là, elle irait à Roland et, lui ouvrant les bras, lui dirait : « Mon pauvre petit !... », car c'est lui, allez, qui est le plus à plaindre actuellement... »

M. Le Valdor interrompit d'une voix un peu rauque :

— Laisse-moi, mon enfant,... j'ai besoin de réfléchir en paix à ce que tu viens de me dire... Je te promets, ma chère fille, de songer à ta mère... Va, je te rappellerai tout à l'heure, quand j'aurai pris une décision.

Oh ! la longue, la lourde attente qu'Anne connut ce soir-là ! Heures interminables qu'il lui semblait gravir comme les stations d'un calvaire, tandis qu'elle se félicitait presque que sa mère ne fût plus là pour en connaître l'angoisse.

Enfin Olivier reparut en compagnie de Patrice. A voir ce dernier si calme et si ferme toujours, les deux pauvres femmes, dont la vaillance s'était émietlée durant cette déprimante veillée, reprirent courage.

D'un ton volontairement enjoué, le jeune homme questionna :

— Allons ! où se cache cet insupportable gamin ?... Je tiens en réserve pour lui quelques vérités de ma façon. Non, ne craignez rien, Anne : je me doute que son état moral est assez éloigné de ce que nous nommerions le calme plat, et je me contenterai de verser un peu d'huile sur la mer agitée... Mais qu'as-tu donc, Yolaine ?... Pourquoi cet air épouvanté ?...

La fillette accourait, pâle et tremblante, en balbutiant :

— Il... il est parti ; sa chambre est vide !...

— Que veux-tu dire ?... Explique-toi clairement !...

— Eh bien ! je n'entendais toujours rien bouger chez lui ; alors j'étais inquiète et je suis allée tourner tout doucement le bouton de sa porte, pour savoir s'il s'était enfermé à clef dans sa chambre. Elle s'est ouverte facilement et... il n'était plus là ; les persiennes étaient repoussées — vous savez qu'il s'amusait souvent à descendre dans le jardin à l'aide des branches du sycomore, — il a dû s'enfuir

par la cour pendant que j'étais avec Anne dans le jardin, et... j'ai vu aussi que la grande photographie de maman n'était plus sur sa table...

Tous se taisaient atterrés, lorsqu'une voix sèche et dure prononça soudain :

— C'est bien !... Que ce fils ingrat et révolté vive désormais à sa guise. Je ne ferai pas un geste pour le rappeler ici : qu'on ne m'en parle plus désormais.

Le ton de M. Le Valdor était si ferme et inflexible que nul n'osa élever la voix pour défendre le coupable, et cette morne soirée fut suivie pour tous d'une nuit plus pénible encore.

Le lendemain, Patrice, à qui Anne avait parlé confidentiellement, avant qu'il quittât le Vilaret, arriva dans l'après-midi, et la jeune fille, dont la pâleur révélait le secret tourment, vint le retrouver dans le jardin où il l'attendait.

— Eh bien ! interrogea-t-elle avidement : avez-vous appris quelque chose?...

— Hélas ! en me renseignant adroitement ici et là, j'ai acquis la certitude que notre écervelé avait rejoint l'un de ses pareils. On l'a vu hier en ville avec son inséparable Rosel, et je devine aisément quel est son projet.

« Comme il a encore, je l'espère, quelque dignité, il a dû raconter à son ami qu'il avait envie de faire un petit voyage avant de regagner Saint-Cyr et ils vont partir de compagnie pour le Midi où Rosel, je l'avais appris incidemment il y a quelques jours, doit aller rendre visite à un vieil oncle à héritage qui habite à Monte-Carlo. »

— A Monte-Carlo !...

De troublantes visions passèrent soudain devant les yeux effrayés de la jeune fille dont les mains se crispèrent convulsivement.

Comment arracher son frère à l'abîme vers lequel il courait?... Les deux jeunes gens demeu-

raient silencieux face à face sans trouver un mot qui pût alléger leur souci. Enfin Anne se reprit un peu et, tendant la main à Patrice, elle soupira :

— Merci, mon ami, de ce que vous avez fait pour nous ; je vais réfléchir et prier.

— Heureuses les maisons qui ont la moitié des leurs au ciel pour tendre la main à ceux d'ici-bas..., murmura le jeune homme.

— Ah ! je l'espère : sans eux, que pourrions-nous faire?...

Comme Anne se disposait à gravir le perron, elle vit Olivier se diriger vers elle. Il paraissait préoccupé :

— Anne, dit-il aussitôt, tout en connaissant comme toi mes projets d'avenir, notre père ignorait encore que mon départ dût être prochain ; afin de lui éviter de trop longues émotions, je ne comptais le prévenir qu'au dernier moment, mais je viens de recevoir l'ordre de m'embarquer par le prochain paquebot à destination d'Alexandrette et, en consultant mon horaire, je me suis aperçu qu'il fallait que je parte au plus tard par le rapide de nuit.

La jeune fille regarda un instant son frère comme si elle n'avait qu'imparfaitement compris ce qu'il venait de lui dire, puis, peu à peu, le sens des mots sembla la pénétrer et son regard prit une expression si douloureuse qu'Olivier déclara vivement :

— Oh ! je ne te demande pas de prévenir père : je le ferai moi-même!...

Mais, avec une sorte de patiente résolution, elle répondit en prenant le bras de son frère :

— Viens, Olivier, notre double tendresse l'aidera peut-être à supporter sans faiblir cette nouvelle secousse.

Tous deux entrèrent dans le salon avec un visage si recueilli que ceux qui s'y trouvaient eurent l'intuition que quelque chose de grave se préparait.

— Père, commença Olivier, en s'approchant de M. Le Valdor, j'ai quelque chose à vous dire...

Mais Anne, qui voyait déjà son père pâlir, comme s'il eût pressenti la vérité, poursuivit rapidement, en s'obligeant à sourire :

— Vous savez que le zèle des âmes dévore notre cher Olivier et qu'il rêve d'aller évangéliser nos frères de toutes les couleurs, mais, pour cela, il faudra qu'il nous quitte bientôt,... ce soir même.

M. Le Valdor eut un profond, un déchirant soupir et murmura douloureusement :

— Toi aussi, mon fils, tu vas nous quitter... Que me restera-t-il bientôt de tous mes enfants?...

D'un seul élan, Anne, Yolaine et même la froide Isa se rapprochèrent du pauvre père accablé en s'écriant :

— Nous, papa : vous ne demeurerez pas seul!...

Et M^{me} Le Valdor, pressant affectueusement la main de son mari, ajouta :

— Ne serez-vous pas heureux et fier, Hervé, de penser que, grâce à ce cher enfant, votre nom sera honoré des hommes et béni de Dieu?...

— Tandis qu'un autre peut-être le déshonorera!...

A ces mots amers de son père, Anne parut sortir d'un songe; une pénible perplexité se lut un instant sur son visage, puis, faisant signe à Patrice qui se tenait silencieux, un peu à l'écart, elle quitta le salon et il la rejoignit bientôt.

— Pensez-vous, interrogea-t-elle, que Roland soit encore chez son ami Rosel?...

— Je le suppose, si rien n'a été changé dans les projets de ce dernier.

— Bien!...

— Que comptez-vous faire?...

Une sorte de fièvre paraissait agiter la jeune fille qui revêtait son manteau tout en monologuant :

— Non, je ne puis pas le laisser partir ainsi, sans qu'il ait revu Olivier : maman ne le voudrait pas.

Et comme Yolaine, qui arrivait à son tour, interrogeait très inquiète :

— Tu pars, Anne, où vas-tu donc?...

Elle répliqua, très ferme :

— Je vais chercher Roland!...

— Alors, je t'accompagne!...

— Non, ma chérie : je dois partir seule. Ta place est ici, près de papa. Si je ne suis pas revenue avant le départ d'Olivier — sa voix trembla un peu, puis se raffermi, — tu lui diras adieu pour moi... Voulez-vous, Patrice, m'aider à sortir l'auto?...

Elle s'éloigna sans détourner la tête; alors la fillette, vaincue par une détresse trop forte, s'abattit en sanglotant sur le long divan de cuir, mais, bientôt, elle se sentit soulevée par des bras maternels, tandis qu'une voix compatissante lui murmurait :

— Venez, ma petite fille, venez dans la chambre de votre maman, prier pour qu'elle vous protège tous...

Et, pour la première fois, Yolaine s'abandonna sans résistance à l'étreinte affectueuse de sa belle-mère.

... Durant ce temps, Anne gagnait à vive allure le hameau voisin où était située la propriété de M. Rosel. Elle sonna hardiment au portail d'entrée et demanda avec assurance au domestique qui se présentait :

— Mon frère : M. Le Valdor, est-il ici?... Je désirerais lui parler.

Elle s'attendait presque à recevoir une réponse négative, mais, paisiblement, le valet de chambre expliqua que M. Le Valdor était parti avec M. Jean, quelques heures plus tôt, pour C..., mais que, maintenant, ces Messieurs ne sauraient tarder à rentrer.

— C'est bien, répondit la jeune fille, je repasserai tout à l'heure...

Et, délibérément, elle se dirigea vers l'église toute proche.

Elle éprouvait une sorte de satisfaction à se dire que son but principal était atteint. Elle verrait son frère... Parviendrait-elle à le convaincre? Elle l'ignorait encore, mais il lui semblait qu'elle saurait trouver des arguments qui le persuaderaient.

Une heure passa, puis deux, puis trois, sans qu'elle surprît le moindre ronflement de moteur; la nuit était tombée; un homme traversa l'église, agitant un trousseau de grosses clefs, et Anne dut sortir dans l'ombre hostile et froide. Elle regagna l'abri précaire de la petite auto, dont les phares, allumés en veilleuse, jetaient une lueur blafarde sur le chemin que devaient forcément suivre les jeunes gens pour atteindre le portail des Rosel.

Elle entendit encore sonner une nouvelle heure et une détresse soudaine l'envahit : si Roland n'allait pas revenir ou s'il allait ajouter quelques autres folies à celles qu'il avait accumulées depuis quelque temps?... Elle essaya un instant de retrouver dans sa mémoire, engourdie par la fatigue, l'heure du rapide qu'Olivier devait prendre, mais n'y put parvenir.

Trop lasse même pour prier, elle s'abandonnait dans une brusque détente de ses nerfs surmenés... Tout à coup, une auto surgit au tournant le plus proche; il était alors près de neuf heures et demie.

Elle tâcha de reconnaître ses occupants et, lorsqu'elle vit la voiture s'arrêter devant le portail, elle n'eut plus de doutes. Elle bondit sur la route, de nouveau lucide et prête à la lutte. Quand les jeunes gens, qui semblaient fatigués et moroses, l'aperçurent, ils eurent une exclamation de surprise, mais, déjà, d'une voix ferme, presque rude, Anne déclarait :

— Excusez-moi, Monsieur : il faut que je parle à mon frère...

Et elle entraînait celui-ci vers la petite auto qui avait connu de plus joyeuses randonnées, tandis que Roland, très contrarié, jetait à son ami :

— Va toujours, je te rejoindrai dans un instant...

Puis, avec une colère naissante, il questionna :

— Que me veux-tu ? Et, d'abord, qui t'envoie ?...

D'un ton plus compatissant que sévère, Anne répliqua :

— Notre mère...

Roland frémit : le mot l'avait atteint ; cependant son émotion dura peu et, soudain, il se répandit en propos amers et révoltés.

Anne ne le laissa pas poursuivre son injuste réquisitoire :

— Tais-toi, ordonna-t-elle avec une autorité sans réplique : tu vas dire des choses méchantes et inutiles, qu'il nous serait peut-être difficile d'oublier dans la suite... Je n'ai d'ailleurs qu'une nouvelle à t'apprendre et c'est pour cela que je suis ici : Olivier part et, si tu ne te hâtes pas, tu ne le reverras plus.

Roland demeura un instant interdit, sans pensées, et, quand il eut enfin compris, une fouguese douleur s'empara de lui. Il gémit, s'emporta contre lui et contre les autres, mais Anne l'interrompit une seconde fois en déclarant nettement :

— A quoi bon ces plaintes stériles ?... Viens, ne perdons pas un instant. Peut-être arriverons-nous encore à temps !... Laisse un mot pour ton ami ou ses parents, et partons sans tarder.

— Oh ! soupira Roland, M. et M^{me} Rosel sont absents actuellement, c'est pourquoi nous étions bien libres de faire ce que nous voulions. Je vais sonner le valet de chambre et lui remettre cette carte où je dis à Rosel qu'il faut que je parte immédiatement : il comprendra comme il pourra.

Anne s'était assise au volant, car elle ne se fiait pas au sang-froid de son frère, qui se possédait mal comme tous les impulsifs, et bientôt, la petite auto vola sur la route sombre et déserte.

De temps en temps, Roland répétait comme une plainte uniforme et presque enfantine :

— Anne, crois-tu que nous arrivions à temps?...

Et la jeune fille, qui ne voulait pas lui donner une espérance qu'elle ne partageait pas, lui répondait brièvement :

— Je ne sais pas...

Enfin la grille du Vilaret apparut; elle était ouverte et, en la passant, Anne eut l'intuition qu'ils arrivaient trop tard. Les phares balayèrent la cour d'une lueur qui lui parut sinistre et réveillèrent, dans sa niche, *Pyrame* qui se mit à hurler longuement.

La porte de la maison s'ouvrit; Yolaine parut sur le perron, qu'elle descendit avec une lenteur inhabituelle. Son visage meurtri portait la trace de larmes récentes; elle eut un petit geste, comme pour arrêter Roland qui escaladait déjà les premières marches, et murmura tristement :

— Il est parti...

Roland chancela, comme s'il eût été rudement frappé au visage... Anne, les yeux clos, pâle et insensible, consommait en silence son sacrifice...

XVI

Le premier instant de stupeur passé, Roland tourna vers sa sœur un visage soudain étrangement vieilli et creusé et lui dit avec une humilité touchante :

— Pardonne-moi, Anne, de t'avoir privée du dernier adieu d'Olivier...

Puis, plus bas, il ajouta :

— Maintenant, je vais aller trouver notre père.

M. Le Valdor était encore assis dans la bibliothèque, à la place même où il avait reçu les derniers adieux de son fils et l'avait béni; un peu plus loin sa femme, Patrice et l'oncle Cam s'entretenaient ensemble à mi-voix. Isa avait déjà regagné sa chambre.

D'un pas résolu, Roland s'approcha de ce père qu'il avait si gravement offensé et, s'inclinant devant lui, il prononça d'une voix claire et nette :

— Mon père, voulez-vous essayer de me pardonner, de me rendre votre affection et votre estime : je m'efforcerai de les mériter désormais et de remplacer de mon mieux auprès de vous mes deux frères absents.

La douleur jointe aux supplications d'Anne avait singulièrement amolli le cœur du pauvre père. L'accent de sincérité de Roland était tel d'ailleurs et sa promesse si positive qu'il reprenait espoir. Tendant donc la main au coupable repentant, il dit seulement :

— Mon fils, j'ai besoin de croire en toi. Que les

fautes passées soient oubliées et que, désormais, je puisse être fier de tous mes enfants.

Chacun alla enfin prendre un repos nécessaire et, si les cœurs étaient encore déchirés par la récente séparation, du moins ils ne connaissaient plus l'amertume, le remords ou l'âpre souffrance sans espoir.

Le lendemain matin, Anne, songeant à sa petite amie, s'en fut lui faire une courte visite. Elle la trouva moins désespérée et, une fois de plus, ainsi que le lui avait conseillé Mère Marie-Thérèse, elle fut celle qui prenait sa part du fardeau des autres.

Au retour, tandis qu'elle traversait le jardin du Vilaret, elle rencontra Yolaine qui se promenait mélancoliquement. Ces émotions répétées avaient laissé leur trace sur le visage juvénile et la bouche expressive avait un pli de tristesse qui émut la grande sœur.

Elle ouvrit les bras à l'enfant, en disant tendrement :

— Enfin, ma Yolette, nous voici seules ensemble : parle-moi d'Olivier et de son départ.

La grande peine refoulée se fit jour alors : à mots entrecoupés, en petites phrases brèves qu'interrompaient ses sanglots, la fillette relata fidèlement à sa sœur les derniers instants qu'Olivier avait passés dans la maison de sa jeunesse :

— A tous, à tous, il a dit adieu avec des mots si gentils, et, comme je pleurais en me plaignant de n'avoir plus de frères et que je répétais : « Pourquoi le Bon Dieu nous a-t-il pris Michel?... » il ma répondu en m'embrassant : « N'en avait-Il pas le droit, puisqu'Il nous l'avait donné, et ne t-a-t-Il pas envoyé Anne, qui nous remplacera tous auprès de toi?... » Et, c'est vrai : qu'est-ce que je deviendrais sans toi, maintenant?...

« Puis papa l'a béni et il est parti après m'avoir

chargée de te dire qu'il songeait spécialement à toi et qu'il prierait pour que ta tâche ne te soit pas trop lourde... Il est parti, sans se retourner, sans rien regarder autour de lui, et, depuis ce matin, vois-tu, je ne peux pas m'empêcher de réunir toutes les choses qui étaient à lui; je crois toujours qu'il va rentrer tout à l'heure et ça me fait mal, si mal, de penser que, maintenant, les vacances pourront bien revenir, mais qu'il ne sera plus là et que jamais, jamais, nous ne serons ensemble comme avant... »

Avec des mots persuasifs et tendres, Anne réconforta l'enfant trop impressionnable et, jugeant que l'action était le meilleur remède à opposer à ce profond chagrin, elle l'envoya cueillir des chrysanthèmes et les derniers boutons de roses qu'elle comptait envoyer dans l'après-midi à l'église du village.

Mais son rôle de confidente et de semeuse d'énergie n'était pas terminé et à peine Yolaine l'avait-elle quittée que Roland paraissait à son tour et venait à elle d'un air grave.

La jeune fille tendit la main à son frère avec un affectueux sourire et se mit à lui parler de choses insignifiantes pour le mettre à l'aise. Cependant, bientôt, Roland fit dévier la conversation et interrogea tout à coup :

— Anne, peux-tu me dire pourquoi tu as fait ce... cette chose épatante pour moi, hier?... Je ne t'avais pourtant donné aucune raison spéciale de te dévouer ainsi pour moi?...

— Si, mon petit frère, interrompit amicalement la jeune fille : je ne puis oublier qu'à mon arrivée ici, alors que je me sentais si désespérée, c'est ta main qui s'est tendue à moi la première ; c'est ton baiser fraternel que j'ai reçu avant tous les autres... C'est cela, vois-tu, que j'ai voulu te rendre hier.

« Et puis, je pensais aux dernières recommandations de maman. Dans la lettre qu'elle m'écrivait

peu de temps avant sa mort, ne me recommandait-elle pas, à moi l'aînée, de vous aider et de vous aimer tous autant que je le pourrais?... »

Roland marcha un instant en silence, puis demanda un peu timidement :

— Si cela ne te faisait rien, voudrais-tu me lire ce qui me concerne dans la lettre de maman?...

Anne, ne voulant pas refuser à son frère cette faveur qui ne pouvait que l'affermir dans ses bonnes dispositions, revint vers la maison pour aller chercher dans sa chambre la précieuse lettre.

Quand elle redescendit, elle ne trouva plus Roland à la place où elle l'avait laissé. Il était assis un peu plus loin sur un banc adossé à un bosquet de charmilles, encore à peine dépouillé de ses feuilles. Elle vint l'y rejoindre et, dépliant le feuillet déjà bien souvent parcouru et médité par elle depuis le jour où Yolaine le lui avait remis, elle lut à son frère les dernières recommandations adressées par sa mère à tous ses enfants. Quand elle eut terminé cet appel émouvant, elle remarqua seulement :

— Que père soit fier de ses enfants et heureux par eux, nous y travaillerons tous, n'est-ce pas, Roland?...

Le jeune homme était trop ému pour répondre, mais il serra énergiquement la main de sa sœur et, dans ses yeux où étincelaient encore des larmes, elle put lire une virile résolution.

En silence ils demeurèrent assis l'un près de l'autre, se comprenant mieux ainsi que s'ils eussent prononcé des paroles banales ou impuissantes à traduire l'élan généreux qui les soulevait au-dessus de ces petits soucis et de ces vaines satisfactions qui ne laissent après eux que lassitude, regrets et désenchantement.

Tandis qu'ils étaient ainsi absorbés en de bienfaisantes réflexions, des pas se rapprochèrent derrière eux et, venant du bosquet voisin, une voix

qu'ils connaissent bien prononça avec fermeté :

— Non, ma mère, n'insistez pas : tant que n'aura pas été complètement dédommagé le dernier de ceux qui s'étaient laissé entraîner dans de malheureuses spéculations par mon pauvre père, de la bonne foi duquel de faux amis avaient abusé, je ne devrai pas songer à moi-même.

« Il m'a légué cette tâche sacrée, à laquelle j'ai voué toutes mes énergies et, grâce à ma promesse, il est mort apaisé. Je ne serai, tant qu'elle durera, qu'un « devoir »... Après, seulement, j'aurai le droit de redevenir un homme.

« Si elle savait cela, Anne m'approuverait, je ne veux pas la conquérir au prix d'une lâcheté... »

Anne, très rouge, voulut se lever, mais Roland la retint fortement par le bras et lui fit signe de se taire.

Patrice poursuivait tendrement :

— Regrettez-vous, mère chérie, que j'aie retardé un peu « notre » libération — car ces souvenirs pénibles ont pesé sur vous autant que sur moi, — en consentant plus d'une fois à payer les dettes de Roland, afin d'épargner son père qui nous est cher?...

— Non, mon ami, répliqua vivement M^{me} Le Valdor, et, si c'était à refaire, je te le conseillerais encore; je t'inviterais une fois de plus à sacrifier ton repos et, peut-être, ton bonheur, mon fils bien-aimé, à la sécurité, à l'honneur de celui qui ne m'a jamais montré que rancune et hostilité, mais que mon amie — sa mère — m'avait confié en mourant... Moi aussi, vois-tu, je suis liée par une promesse.

— Vous pouvez donc d'autant mieux me comprendre, maman, et vous attendrez avec patience que, dégagé de toute obligation supérieure, je puisse librement demander à Hervé le droit de

le nommer réellement mon père, si Anne y consent...

Roland, se penchant vers sa sœur, murmura imperceptiblement :

— Le veux-tu, ma sœur?...

Anne se recueillit un instant : n'était-il pas, en effet, « le plus digne », celui qui l'aimait en secret sans vouloir le lui dire, et n'avait-elle pas pris insensiblement l'habitude de le faire implicitement juge de ses pensées et de ses actes?...

A une heure de détresse bien proche encore, son nom n'avait-il pas été immédiatement sur ses lèvres?... Elle avait recouru à lui comme à un ami sûr et dévoué, ce qu'elle n'eût pas songé à faire vis-à-vis de Guy, par exemple, de qui elle n'eût attendu aucun secours moral...

Elle regarda son frère, et celui-ci, voyant son émoi, devina aisément sa réponse... Se levant aussitôt, il lui saisit la main et l'entraîna vers le bosquet où Patrice et sa mère furent fort surpris de les voir apparaître tout à coup : lui, très grave; elle, toute frémissante.

Et Roland, sans s'embarrasser de vains préliminaires, dit alors, s'adressant à Patrice :

— Mon vieux, c'est moi qui me porte garant de la... patience d'Anne, qui saura attendre tout le temps qu'il faudra. Maintenant il faut m'excuser d'avoir indiscrètement écouté aux portes... absentes, mais tu as déjà — vous avez tous deux, reprit-il bravement, en regardant la belle-mère — tant de choses à me pardonner qu'une de plus ou de moins, ça ne compte guère. J'ai fait hier une promesse à père; j'en fais une autre aujourd'hui à ma sœur et à toi en vous affirmant que ce ne sera pas moi qui, désormais, retarderai votre bonheur, et je saurai vous montrer que Roland Le Valdor sait aussi tenir ses promesses...

En silence Patrice et Anne avaient joint leurs mains : ceci encore était une promesse, et non la moins solennelle...

EPILOGUE

Trois années avaient passé... Au début de l'été précédent Anne et Patrice avaient échangé devant Dieu des promesses plus définitives encore. Les douze mois qui avaient suivi avaient paru à tous rapides et légers, et voici que l'on parlait encore au Vilaret d'un autre mariage.

Plusieurs fois Guy de Ludrel avait été l'hôte des Le Valdor et, s'étant consolé de n'avoir pu épouser son amie d'enfance, il se décidait enfin à demander au châtelain la main de sa seconde fille, de la frivole Isa qui s'était cependant sensiblement améliorée sous la salubre influence de son aînée.

Yolaine était maintenant une fraîche et vive jeune fille de dix-sept ans. Affectueuse, spontanée, elle était le rayon de joie de son père, et, mettant en pratique les conseils de sa chère grande sœur, elle savait déjà se dévouer à tous et s'oublier généreusement pour le bonheur de chacun. Enfin revenue de ses injustes préventions, elle témoignait un réel attachement à sa belle-mère qui ne craignait plus de lui montrer son affection.

Pour l'instant, suspendue au bras de Roland, elle le lutinait gaiement et répondait avec un spirituel enjouement aux taquineries du jeune homme, actuellement en congé de convalescence, après avoir récolté une belle citation et son second galon au

cours d'une escarmouche contre des rebelles marocains.

Le jeune officier n'avait plus rien de l'adolescent à la fois violent et faible qu'il avait été jadis. Il était toujours gai, mais une ferme maîtrise de lui-même était maintenant la marque distinctive de son caractère, et M. Le Valdor était également fier de ses deux fils : de son missionnaire qui, au milieu des fatigues et des périls de toutes sortes, gagnait des âmes au Christ, comme de son héros marocain.

Il reprochait cependant à ce dernier de manifester pour le mariage une indifférence aussi absolue ; à cela, le jeune homme répliquait en riant qu'il demeurerait peut-être célibataire endurci comme son oncle Cam, à moins que...

Et, à cette réticence, devant les yeux des siens passait la vision fine et pensive de Mireille Precourt, la jeune fille au charme délicat, dont la vie continuait à s'écouler monotone et solitaire, traversée seulement par les rares et fugitives joies que lui apportaient les brefs passages de son père, l'in-fatigable errant.

Mais tandis que Roland et Yolande devisaient avec entrain dans le jardin que jouissait la vivante floraison de juin, voici qu'un coquet chariot breton de légère vannerie, tendu de cretonne claire, apparut au tournant de la longue allée sablée où il roulait sans secousse, et les jeunes gens s'élancèrent au-devant de... leur neveux.

Car il y avait maintenant de tout petits jumeaux de six semaines : l'orgueil et la joie des parents, grands-parents, grand-oncle, jeunes tantes et oncles, qui saluaient en eux l'espoir de l'avenir.

En se penchant sur leur berceau, Patrice avait murmuré :

— Anne, comment les nommerons-nous?...

Et la jeune femme avait répondu avec une secrète émotion :

— Michel et Olivier, si vous le voulez bien, mon ami...

— Maintenant, déclarait Roland sans ambages, il « nous » faut une fille et, pour lui trouver un nom, nous ne nous adresserons pas à l'oncle Cam qui fut un peu l'inspirateur de ceux d'une saveur moyenâgeuse vraiment excessive que nous portions...

— Ce sera une seconde Anne, achevait M. Le Valdor, en adressant un tendre sourire à sa chère aînée, et puisse-t-elle, comme sa maman, être douée d'un cœur généreux et vaillant et, ainsi qu'elle également, mener à bien toutes les tâches — si lourdes et graves soient-elles — qui lui seront confiées !...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

Album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; franco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AUBRE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
- NOUVEAUX LAINAGES** (Album n° 3).
- LES PLUS JOLIS LAINAGES** (Album n° 4).
- TRICOT et CROCHET** (Album n° 5).
- TRICOT et CROCHET** (Album n° 6).
- TRICOT et CROCHET** (Album n° 7).

Chaque album de 56 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

PREMIÈRES BRODERIES (pour les fillettes), nombreux ouvrages faciles à exécuter. L'album, 64 pages : 3 fr. 75 ; franco : 4 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE carton,
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

